

ŒUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME TROISIEME.

TABLE

Des Pieces de Théâtre & autres Ouvrages contenus dans le troisieme Volume.

ŒUVRES

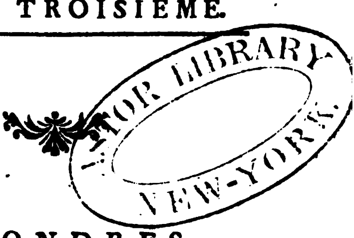
DE

CRÉBILLON;

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, revue, & augmentée de la Vie de l'Auteur.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

CATILINA,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la premiere fois, le 12 Décembre 1748.

PERSONNAGES.

CATILINA.
CICÉRON, Conſul.
CATON.
PROBUS, Grand-Prêtre du Temple de Tellus.
TULLIE, Fille de Cicéron.
FULVIE.
LENTULUS.
CRASSUS.
CÉTHÉGUS.
LUCIUS.
SUNNON, Ambaſſadeur des Gaules.
CONTRAN.
LICTEURS.

La Scene eſt dans le Temple de Tellus.

CATILINA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, LENTULUS.

CATILINA.

ESSE de t'effrayer du sort qui me menace.
as j'y vois de périls, plus je me sens d'audace;
l'approche du coup qui vous fait tous trembler,
in de la ralentir, sert à la redoubler.
ois-moi, sois sans détour pour un ami qui t'aime.
ns le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même,
ntulus; & le mien ne peut voir sans pitié
qu'un ambitieux coûte à ton amitié.
Tyran des Romains, l'amour de la patrie,
trompe, & se déguise en frayeur pour ma vie.
ce à moi d'abuser du penchant malheureux
i te fait une loi de tout ce que je veux?
des Scipions, tu crains qu'à ta mémoire

On ne refuse un jour place dans leur histoire ;
Et le rang de Préteur, qui te lie au Sénat,
Trouble en un Conjuré le cœur du Magistrat.
Tu crains pour Rome enfin ; voilà ce qui t'arrête
Quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête.
Va, de trop de remords je te vois combattu,
Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

LENTULUS.

Catilina, laissons un discours qui m'offense ;
Tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence
A force de vouloir approfondir un cœur,
Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur
Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre :
Mais un chef de parti ne doit point s'y méprendre
D'entre les conjurés distingue tes amis,
Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis
De toutes les grandeurs qui feront ton partage,
Je ne t'ai demandé que ce seul avantage;
Laisse-m'en donc jouir : mon amitié pour toi
N'a que trop signalé sa constance & sa foi.
Dis-moi si ta fierté jusques-là peut descendre,
De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre
Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit ?
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit ?

CATILINA.

Celui d'épouvanter le premier téméraire
Qui, de mes volontés secret dépositaire,
Osera, comme lui, balancer un moment,
Et s'exposer aux traits de mon ressentiment.
Lentulus, dans le fond, doit assez me connoître
Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître ;
Et que ces cruautés, qui lui font tant d'horreur

Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,
En un chef de parti prend un aspect contraire.
Vertueux ou méchant, au gré de son projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet.
Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure impitoyable,
Il sera toujours grand, s'il est impénétrable;
S'il est prompt à plier, ainsi qu'à tout oser,
Et qu'aux yeux du public il sache en imposer.
Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,
Porter jusqu'à l'excès les vertus & les vices,
Laisser de son renom le soin à ses succès.
Tel on déteste avant, que l'on adore après.
Je ne vois sous mes loix qu'un parti redoutable,
A qui je dois me rendre encor plus formidable.
S'il ne se fût rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.
Hors Céthégus & toi, dignes de mon estime,
Le reste est un amas élevé dans le crime,
Qu'on ne peut contenir sans les faire trembler,
Et qui n'aiment qu'autant qu'on sait leur ressembler.
Un chef autorisé d'une juste puissance
Soumet tout, d'un coup-d'œil, à son obéissance:
Mais, dès qu'il est armé pour troubler un Etat,
Il trouve un compagnon dans le moindre soldat;
Et l'art de le soumettre exige un art suprême,
Plus difficile encor que la victoire même.

LENTULUS.

Songe à les subjuguer sans te rendre odieux.
Mais, avant que le jour nous surprenne en ces lieux,
Au temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle.
Son Grand-Prêtre Probus te sera-t-il fidele?

Quoique rien en ce lieu ne borne son pouvoir,
Je ne sais si Probus remplira notre espoir.
Il est vrai qu'à ses soins nous devons cet asyle,
Dont il nous rend l'accès aussi sûr que facile;
Mais au nouveau Consul le Grand-Prêtre est lié
Par l'intérêt, le sang, l'orgueil ou l'amitié.
Lorsqu'à des Conjurés ses pareils s'associent,
C'est par des trahisons que tous se justifient.
Aujourd'hui le Sénat doit s'assembler ici;
Ce n'est pas cependant mon plus cruel souci.
Je crains, je l'avoûrai, les fureurs de Fulvie,
Et je crains encor plus ton amour pour Tullie,
Fille d'un ennemi dangereux & jaloux,
De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.
Eh! comment, dans un cœur qu'un si grand soin entraîne,
Peux-tu concilier tant d'amour & de haine?
L'amour pour tes pareils auroit-il des appas?

CATILINA.

Ah! si je le ressens, je n'y succombe pas.
Qu'un grand cœur soit épris d'une amoureuse flamme,
C'est l'ouvrage des sens, non le foible de l'ame;
Mais, dès que par la gloire il peut être excité,
Cette ardeur n'a sur lui qu'un pouvoir limité.
C'est ainsi que le mien est épris de Tullie,
Ses graces, sa beauté, sa fiere modestie,
Tout m'en plaît, Lentulus; mais cette passion
Est moins amour en moi, qu'excès d'ambition.
Malgré tous les objets dont son orgueil se pare,
Tullie est ce que Rome eut jamais de plus rare.
Je vois à son aspect tout un peuple enchanté,

Et c'eſt de tant d'attraits le ſeul qui m'ait tenté.
Sans la foule des cœurs qui s'empreſſent pour elle,
Tullie à mes regards n'eût point paru ſi belle ;
Mais je n'ai pu ſouffrir que quelqu'audacieux
Vînt m'enlever un bien qu'on croit ſi précieux.
Enfin, je l'ai conquis ; &, ſans cette victoire,
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.
Ce n'eſt pas que l'amour en ſoit le ſeul objet.
Loin que de mes deſſeins il ſuſpende l'effet,
Cette flamme, où tu crois que tout mon cœur s'applique,
Eſt un fruit de ma haine & de ma politique.
Si je rends Cicéron favorable à mes feux,
Rien ne peut déſormais s'oppoſer à mes vœux.
Je tiendrai ſous mes loix & la fille & le pere,
Et j'y verrai bientôt la République entiere.
Je ſais que ce Conſul me hait au fond du cœur,
Sans oſer d'un refus inſulter ma faveur ;
Il craint en moi le peuple, & garde le ſilence :
Mais, tandis qu'entre nous Rome tient la balance,
J'ai cru devoir toujours pourſuivre avec éclat
Un hymen qui le perd dans l'eſprit du Sénat.
Au Temple de Tellus voilà ce qui m'appelle.
Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidele,
M'y ſert à ménager des traités captieux,
Où, ſans rien terminer, je les trompe tous deux.
Mais, loin de confier nos deſſeins au Grand-Prêtre,
De ſes propres ſecrets je ſuis déja le maître.
J'ai flatté ſon orgueil par le pontificat ;
J'ai parlé pour lui ſeul en public, au Sénat,
Tandis que pour Céſar, aidé de Servilie,

J'engageois Cicéron trompé par Césonie.
Enfin Probus sait trop que, s'il m'osoit trahir,
Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr.
Même ici, par ses soins, je dois revoir Tullie.
Ne crains point cependant le courroux de Fulvie.
Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien.

LENTULUS.

Elle a trop pénétré l'artifice du tien,
Pour ne se point venger de tant de perfidie.
Elle est femme, jalouse, imprudente, hardie;
Elle sait tout, bientôt nous serons découverts,
Et je n'entrevois plus que de tristes revers
Que faisons-nous dans Rome? Et sur quelle espérance,
Parmi tant d'ennemis, avoir tant d'assurance?
Contre César & toi les clameurs de Caton
Ne cessent d'irriter Antoine & Cicéron.
Ces deux Consuls, tous deux amis de la patrie,
Brûlant de cet amour que tu nommes manie,
Peut-être trop instruits de nos desseins secrets,
Préviendront d'un seul coup ta haine & tes projets.
Déja de toutes parts je vois grossir l'orage.
Crassus devient suspect, t'en faut-il davantage?
Et tu n'ignores pas que, depuis plus d'un jour,
Les lettres de Pompée annoncent son retour;
Que Pétréius, suivi de nombreuses cohortes,
Bientôt de Rome même occupera les portes.
César, dont le génie égale le grand cœur,
T'accuse d'imprudence, & de trop de lenteur.

CATILINA.

Oui, je sais que César desire ma retraite,
Pour briguer au Sénat l'honneur de ma défaite,

Pour voir nos Légions marcher ſous ſes drapeaux,
Et pour profiter ſeul du fruit de mes travaux :
Mais, ſi le ſort répond à l'eſpoir qui m'anime,
Je ferai de Céſar ma premiere victime.
Il eſt trop jeune encor pour me donner la loi,
Et je n'en veux ici recevoir que de moi.
Qu'ai je à craindre dans Rome, où le peuple m'adore,
Où je veux immoler ce Sénat que j'abhorre ?
Le péril eſt égal, ainſi que la fureur :
Et j'ai, de plus ſur eux, ma gloire & ma valeur.
L'exemple de Sylla n'a que trop fait connoître
Combien il eſt aiſé de leur donner un maître;
Et ce Pompée enfin, ſi fameux aujourd'hui,
Tremblera devant moi, comme il fit devant lui.
Manlius, avec nous toujours d'intelligence,
Auſſi prompt que toi-même à ſervir ma vengeance ;
Avec ſa légion doit joindre Célius,
Et Céſon avec lui rejoindre Manlius.
Sunnon, des fiers Gaulois le miniſtre fidele,
Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle,
Habile à profiter de celle des Romains,
Doit de tout ſon pouvoir appuyer nos deſſeins.
Ceſſe de m'oppoſer une crainte frivole,
Dès demain je ſerai maître du Capitole.
C'eſt du haut de ces lieux, que tenant Rome aux fers,
Je veux avec les Dieux partager l'Univers.
Rome, je n'ai que trop fléchi ſous ta puiſſance;
Mais je te punirai de mon obéiſſance.
Pardonne ce courroux à la noble fierté
D'un cœur né pour l'Empire, ou pour la liberté.

LENTULUS.

Ah ! je te reconnois à ce noble langage ;
Rome même est trop peu pour un si grand courage.
Remplis ton sort, fais voir à l'Univers jaloux,
Qu'il ne devoit avoir d'autres maîtres que nous.
Adieu, Catilina. Probus vient : je te laisse.

CATILINA.

Va ; dis à Céthégus qu'il tienne sa promesse.
L'un & l'autre, en secret, daignez voir Manlius,
Et faites observer Fulvie & Curius.

SCENE II.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Eh quoi ! Seigneur, c'est vous que votre vigilance
A conduit le premier aux autels que j'encense !
Saviez-vous que Tullie y dût porter ses pas ?

CATILINA.

Je le sais, cependant je ne l'y cherche pas ;
Votre intérêt, Probus, est tout ce qui m'amene,
Et mon cœur à vous seul veut confier sa peine.
César, que Cicéron appuyoit au Sénat,
César est désormais sûr du Pontificat ;
Il l'emporte sur vous, & son audace extrême
Veut soumettre à ses loix la religion même.
J'ai cru, de Cicéron qui vous est allié,
Que mon parti pour vous seroit fortifié,

Ou qu'il choisiroit mieux du moins votre adversaire ;
Mais ses trésors ont fait ce que je n'ai pu faire.
C'est ainsi qu'aujourd'hui se gouvernent les loix.
Ce Sénat, le modele & le tuteur des Rois,
Qui fit à l'Univers admirer sa justice,
Qui punissoit de mort un soupçon d'avarice,
Qui puisoit ses décrets dans le conseil des Dieux,
Vend ce qu'à la vertu réservoient nos aïeux.
Je vois avec douleur que cet affront vous blesse.

PROBUS.

Eh! ce n'est pas moi seul, Seigneur, qu'il intéresse ;
Il rejaillit sur vous encor plus que sur moi,
Vous, qu'un vil Orateur fait plier sous sa loi ;
Vous qui, jusqu'à ce jour, armé d'un front terrible,
Des cœurs audacieux fûtes le moins flexible ;
Qui, d'un Sénat tremblant à votre fier aspect,
Forciez d'un seul regard l'insolence au respect :
A sa voix aujourd'hui plus soumis qu'un esclave,
Enfin, à votre tour, vous souffrez qu'on vous brave ;
Et vous abandonnez le soin de l'Univers
A des hommes sans nom, qui mettent Rome aux fers.
Eh ! que m'importe à moi que le Sénat m'outrage,
Que la corruption mette à prix son suffrage ?
L'univers ne perd rien à mon abaissement,
Mon nom ni mes vertus n'en font pas l'ornement.
Les Dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître ;
Vous seul.... Mais désormais méritez-vous de l'être,
Avec une valeur qui n'oseroit agir,

Et ce front outragé qui ne sait que rougir ?
Quoi ! pour vous engager à sauver la patrie,
Faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie:
« La mort nous a ravi Marius & Sylla ;
» Qu'ils revivent en toi ; regne, Catilina. »

CATILINA.

Probus, ne tentez point une indigne victoire.
Les crimes du Sénat ne souillent point ma gloire.
Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
De l'abus du pouvoir, & du mépris des loix.
J'admire en vous sur-tout cette ame bienfaisante,
Que l'approche des Dieux rend si compatissante :
Mais, parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir,
Vous en oubliez un.

PROBUS.

Quel est-il ?

CATILINA.

Mon devoir.
A combien de desirs il faut que l'on s'arrache,
Si l'on veut conserver une vertu sans tache !
L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment,
Dès que le bien public s'oppose au châtiment ;
Ses intérêts sacrés sont notre loi suprême,
Et s'immoler pour eux, c'est vivre pour soi-même.
Considérez ce temple orné de mes aïeux,
Que Rome a cru devoir placer parmi vos Dieux.
Le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mere,
N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révere :
Et, tout muets qu'ils sont, ces marbres généreux
Ne

Ne m'en disent pas moins qu'il faut l'être autant
qu'eux.
Rome ne me doit rien, & je lui dois la vie.

PROBUS.

Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie;
Qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur,
Soit réduit à chercher un autre défenseur.
En vain, fondant sur vous sa plus chere espérance,
Rome vous élevoit à la toute-puissance.
J'entrevois dans le cœur d'un fier Patricien
Les foiblesses de cœur d'un obscur Plébéien;
Et c'est Catilina qui seul ici protege
Un reste de Sénat impur & sacrilege,
Un tas d'hommes nouveaux proscrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets!
Disparu dans l'abîme où son orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont passé comme un songe.
Non, ce n'est plus ce corps digne de nos autels,
Où les Dieux opinoient à côté des mortels;
De ce corps avili Minerve s'est bannie,
A l'aspect de leur luxe & de leur tyrannie.
On ne voit que l'or seul présider au Sénat,
Et de profanes voix fixer le Consulat.
Enfin, Rome n'est plus, sans le secours d'un maître.
Et qui d'eux, plus que vous, seroit digne de l'être?
César semble promettre un heureux avenir,
Que peut-être moins jeune il osera ternir.
Lucullus n'est plus rien, & son rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'est trompée.
Crassus, plein de desirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils trésors les soins de sa grandeur.

Cicéron, ébloui du feu de son génie.....
Mais je veux respecter le pere de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage insensé,
Un faste de vertu qu'on a trop encensé.
Le reste n'est point fait pour prétendre à l'Empire;
C'est à vous seul, Seigneur, que j'ose le prédire.
Quelle gloire pour vous, en domptant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reste des humains,
Que, sans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
Un seul homme a changé la face de la terre!

CATILINA.

Ministre des autels, que me proposez-vous?

PROBUS.

La gloire de bien faire, & le salut de tous;
Ce qu'un grand cœur, flatté de cet honneur suprême,
Auroit dû dès long-tems se proposer lui-même.

CATILINA.

Ah! Probus, je l'avoue, une si noble ardeur
Porte des traits de feu jusqu'au fond de mon cœur:
Je sens que, malgré moi, mes scrupules vous cedent.

PROBUS.

Hé bien! qu'à ce remords de prompts effets succedent.
D'armes & de soldats remplissons tous ces lieux,
Où le Sénat impie ose troubler mes Dieux.
Dans un sang ennemi....

SCENE III.

TULLIE, CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

MAIS j'apperçois Tullie.

CATILINA.

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie.
J'ai besoin de conseil dans le trouble où je suis;
Et je vous rejoindrai bientôt, si je le puis.
(*Probus se retire dans le fond du Théâtre.*)

SCENE IV.

CATILINA, TULLIE.

CATILINA.

QUOI! Madame, aux autels vous devancez l'aurore!
Eh! quel soin si pressant vous y conduit encore?
Qu'il m'est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici rassembler tous mes Dieux!

TULLIE.

Si ce sont-là les Dieux à qui tu sacrifies,

Apprends qu'ils ont toujours abhorré les impies,
Et que, si leur pouvoir égaloit leur courroux,
La foudre deviendroit le moindre de leurs coups.

CATILINA.

Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre,
Ma gloire & mon amour craignent de s'y méprendre;
Et si nous n'étions seuls, malgré ce que je voi,
Je ne croirois jamais que l'on s'adresse à moi.

TULLIE.

Ah! ce n'est qu'à vous seuls, grands Dieux! qu je m'adresse,
Et non à des cruels qu'aucun remords ne presse;
Monstres, dont la fureur brave les Immortels,
Et que le crime suit jusqu'au pied des autels;
Qui, tout baignés d'un sang qui demande vengeance,
Osent des Dieux vengeurs insulter la présence.
Le sang de Nonius, versé près de ces lieux,
Fume encore; & voilà l'encens qu'on offre au Dieux!
La sacrilege main qui vient de le répandre,
N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rom en cendre.
Ce n'est point Mithridate, ennemi des Romains
Ni le Gaulois altier qui forme ces desseins;
Grands Dieux! c'est une main plus fatale & pl chere,
Qui menace à la fois la patrie & mon pere.
Ces excès de fureur, inconnus à Sylla,
N'étoient faits que pour toi, traître Catilina!

CATILINA.

D'un reproche odieux réprimez la licence,
Madame, ou contraignez vos soupçons au silence.
Songez, pour violer le respect qui m'est dû,
Qu'il faut auparavant que je sois convaincu;
Qu'il faut l'être soi-même, avant que d'oser croire
La moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire;
Que l'amour est déchu de son autorité,
Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité.
Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
Pardonne à qui le hait; mais point à qui l'outrage.

TULLIE.

Et qu'ai-je à redouter de ton inimitié?
Tu ne me verras point implorer ta pitié,
Cruel! tu peux porter à la triste Tullie
Tous les coups que ta main réserve à la patrie.
Borne tes cruautés à déchirer un cœur
Qui s'est déshonoré par une lâche ardeur;
Ce cœur, que trop long-tems a souillé ton image,
N'est plus digne aujourd'hui que d'opprobre & d'outrage;
Rien ne peut expier la honte de mes feux:
Mais ne présume pas que ce cœur malheureux,
Que tes fausses vertus t'ont rendu favorable,
T'épargne un seul moment, dès qu'il te fait coupable.
Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi,
Qu'il ne le fut jamais à t'engager sa foi.
Grands Dieux! n'ai-je brûlé d'une flamme si pure,
Que pour un assassin, un rebelle, un parjure!
Et le barbare encore insulte à ma douleur!
Il veut que mon devoir respecte sa fureur!

Mais, cruel! mon amour n'en sera point complice
Dût-on charger ma main du soin de ton supplice
Je n'hésiterai point à te sacrifier.
Tu n'as plus qu'un moment à te justifiêr.

CATILINA.

Et de quoi voulez-vous que je me justifie?

TULLIE.

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie.
Mais, puisque ton orgueil s'obstine à le nier,
Et que tu me réduis, traître, à t'humilier,
Esclave, paroissez.

SCENE V.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, *déguisée en Esclave.*

CATILINA, *à part.*

Que vois-je? c'est Fulvie!

TULLIE, *à Fulvie.*

Parlez; je vous l'ordonne au nom de la patrie.

FULVIE.

Qui? moi, parler, Madame! A quel péril affreux
Exposez-vous ici les jours d'un malheureux!
D'un Romain, quel qu'en soit le rang & la naissance,
Je sais combien je dois respecter la présence.
De celui-ci, sur-tout, je redoute l'aspect.

TULLIE.

Parlez, & dépouillez ce frivole respect.
Un esclave enhardi par le salut de Rome,
Doit-il tant s'effrayer à l'aspect d'un seul homme?
Connoissez-vous celui qui paroît à vos yeux?
Répondez : quel est-il?

FULVIE.

C'est un séditieux.
Je ne connois que trop ce mortel redoutable,
Et, le plus grand de tous, s'il étoit moins coupable.
Oui, Madame, c'est lui; voilà le furieux
Qui veut souiller de sang sa patrie & ses Dieux,
Egorger le Sénat, immoler votre pere,
Et, la flamme à la main, désoler Rome entiere.

CATILINA, *feignant de ne pas réconnoître Fulvie.*

Quoi! vous osez commettre un homme tel que moi
Avec des malheureux si peu dignes de foi!
Et vous me réduisez à souffrir qu'un esclave,
Au mépris de mon rang, me flétrisse & me brave!
Ah! c'est pousser l'injure & l'audace trop loin.

TULLIE.

Ingrat! rougis du crime, & non pas du témoin:
Mais en vain ton orgueil s'attache à le confondre;
Vanter ta dignité, ce n'est pas me répondre.
Adieu.

(*A Fulvie.*)

Vous, suivez-moi.

CATILINA, *arrêtant Fulvie.*

Non, non, il n'est plus tems:
Cet esclave est chargé d'avis trop importans.

D'ailleurs, dès qu'avec lui vous osez me commettre,
Souffrez qu'en d'autres mains je puisse le remettre.
Probus, venez à nous.

SCENE VI.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, PROBUS.

TULLIE.

QUEL est donc ton dessein ?

CATILINA.

C'est au nom du Sénat & du peuple Romain,
Qui de ces lieux sacrés vous fit dépositaire,
Probus, qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

TULLIE.

En vain par ce dépôt tu crois m'en imposer ;
Je vois à quel dessein tu veux en disposer.

CATILINA.

Non ; loin que ma fierté desormais le récuse,
C'est devant le Sénat que je veux qu'il m'accuse.
Puisqu'il doit en ces lieux s'assembler aujourd'hui,
C'est à Probus, Madame, à répondre de lui.

TULLIE.

Songe, Catilina, qu'il y va de ta vie.

CATILINA.

Allez, songez, Madame, à sauver la patrie.
C'est des jours d'un ingrat prendre trop de souci ;
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

SCENE VII.

CATILINA, *seul.*

QU'AUROIS-JE à redouter d'une femme infidelle ?
Où feront fes garans ? Et, d'ailleurs que fait-elle ?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-tems la peur de Cicéron ;
Projets abandonnés, mais dont ma politique,
Par leur illufion, trompe la République,
Sait de ce vain fantôme occuper le Sénat,
L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un affaffinat,
Et ne lui laiffer voir que des mains meurtrieres,
Tandis qu'un grand deffein échappe à fes lumieres.
Maître de mes fecrets, j'ai pénétré les fiens;
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens.
De cent mille Romains armés pour ma querelle,
Aucun ne fe connoît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux Confuls je me fuis affuré ;
Plus que moi, contre l'autre, Antoine eft conjuré;
Céfar ne doit qu'à moi fa dignité nouvelle,
Et je fais qu'à ce prix il me fera fidele.
Voilà comme un Conful, qui penfe tout prévoir,
Souvent pour mes deffeins agit fans le favoir.
L'Africain peu foumis, le Gaulois indomptable,
Tout l'univers enfin, las d'un joug qui l'accable,
N'attend pour éclater que mes ordres fecrets ;
Et Cicéron n'eft point inftruit de mes projets.
Ce n'eft pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête ;

Des cris du monde entier j'ai grossi la tempête.
Mon cœur n'étoit point fait pour un simple parti
Que le premier revers eût bientôt ralenti.
J'ai séduit tes vieillards, ainsi que ta jeunesse,
César, Sylla, Crassus, & toute ta noblesse.
Mais il faut retourner à Probus qui m'attend;
Ménageons avec lui ce précieux instant,
Pour rendre sans effet le courroux de Tullie,
Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.
Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins:
Maître de l'univers, si tu l'es des Romains,
C'est aujourd'hui qu'il faut que ton sort s'accomplisse,
Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périsse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, PROBUS.

FULVIE.

N'ABUSEZ point, Probus, de l'état où je suis;
Je vous perdrai : du moins, songez que je le puis.
Vous croyez, à l'abri de votre caractere,
Pouvoir impunément défier ma colere,
Et que mon cœur, tremblant à l'aspect de ce lieu,
Va mettre au même rang le Ministre & le Dieu.
Et quel Ministre encore ! un sacrilege, un traître,
Qui, de Catilina devenu le Grand-Prêtre,
Des Tarquins, sur son front, veut ceindre le bandeau,
Et du sang des Romains nourrir ce Dieu nouveau;
Lâche, qui se dévoue aux amours de Tulie,
Qui, de ses propres Dieux profanateur impie,
Prête leur sanctuaire à des feux criminels,
Déshonore le Prêtre, & souille les autels!

PROBUS.

Cédez moins au torrent de votre jalousie,
Et, loin de m'offenser, écoutez-moi, Fulvie.
Considérez l'abîme où va vous engager
Une folle habitude à ne rien ménager.

Plein de faste aux autels, & près des grands servile,
Sur l'espoir de leurs dons mesure sa ferveur,
Et n'adore en effet que la seule faveur.
Mon devoir m'ordonnoit de sauver la patrie.
Imitez-le, ou gardez vos conseils pour Tullie.
Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons,
Qui ne font qu'irriter ma haine & mes soupçons.
Cessez de me flatter qu'on peut m'aimer encore;
J'ai trop vu la beauté que l'infidelle adore;
Mes yeux avant ce jour ne la connoissoient pas,
Mais vous me payerez ses funestes appas.
C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence,
Moi, que déshonoroit la seule concurrence.
Pourquoi de cet hymen m'a-t-on fait un secret?
Et pourquoi, s'il est feint, m'en cacher le projet?
Traître! ce n'est pas vous qui deviez me l'apprendre!
Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.
Sachez que d'un secret à demi confié,
Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
On est toujours en droit d'en trahir le mystere,
Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'ose taire.

PROBUS.

Hé bien! perdez, Madame, un homme généreux
Qui veut briser les fers de tant de malheureux.
Vengez votre beauté d'un amant infidele,
Et votre orgueil blessé des projets qu'il vous cele;
D'un long embrâsement devenez le flambeau,
Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau
Mais Catilina vient, évitez sa presence,
Ou du moins gardez-vous d'irriter sa vengeance.

SCENE II.

CATILINA, FULVIE, PROBUS.

CATILINA.

PROBUS, où ſommes-nous? Et qu'eſt-ce que je voi?
Quel opprobre pour Rome! & quel affront pour moi!
C'eſt aux yeux du Sénat, aux miens, qu'une Romaine,
Au mépris des devoirs où ſon ſexe l'enchaîne,
Sous un déguiſement fait pour de vils humains,
S'en va déshonorer le premier des Romains,
De ſes folles erreurs le rendre la victime,
Sans daigner ſeulement s'éclaircir de ſon crime;
Et, lorſque tout conſpire à me juſtifier,
Sa jalouſe fureur veut me ſacrifier!
Eh! quel étoit le but où ma valeur aſpire?
Pour qui voulois-je ici conquérir un Empire?
Eſt-ce pour Cicéron, l'objet de mon courroux,
Lui que je voudrois voir expirer ſous mes coups?
Non: c'eſt pour une ingrate à qui je ſacrifie
Ma gloire, mon devoir, & le ſoin de ma vie.

FULVIE.

Pourſuis, Catilina: le reproche ſied bien
A des cœurs innocens & purs comme le tien;
Mais dans l'art de tromper, ta ſcience ſuprême,

Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-
même.
Va, cesse d'éclater sur mon déguisement,
Tout, jusqu'à ton courroux, est faux en ce mo-
ment.
Egorge Cicéron aux yeux de sa famille,
Je ne t'en croirai pas moins épris de sa fille.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu sais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier;
Et, Tullie à tes yeux fût elle encor plus chere,
Rien ne garantiroit la tête de son pere.
Mais de quoi te plains-tu ? Quel est mon attentat ?
Est-ce moi qui prétends t'accuser au Sénat ?
De l'espoir d'être à toi ma tendresse enivrée,
A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.
Songe que tu me dois & César, & Crassus,
Les enfans de Sylla, Cépion, Lentulus.
Cruel ! j'aurois voulu que tout ce qui respire
Eût été, comme moi, soumis à ton empire.
Mais, tandis que pour toi je séduisois les cœurs,
Tu préparois au mien le comble des horreurs;
Et le tien, trop épris des charmes de Tullie,
A bien'ôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
Cependant, qui de nous s'arme ici contre toi ?
C'est elle qui te perd, ingrat ! ce n'est pas moi.
Il est vrai qu'en son cœur j'ai voulu te détruire;
Mais c'est-là seulement qu'attachée à te nuire,
Contente de pouvoir vous désunir tous deux,
Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.
Eh ! pouvois-je prévoir que l'honneur chimérique
De sauver les débris d'un nom de république,
Porteroit une amante à perdre son amant ?

Mais, pour t'en garantir, je ne veux qu'un moment.
Abandonne à mon cœur le ſoin de ta défenſe.
Je ne ſais s'il te doit ou tendreſſe, ou vengeance;
Je ne veux ſur ce point nul éclairciſſement,
Qui puiſſe triompher d'un plus doux mouvement.
Mais, par un déſaveu, ſouffre que j'humilie,
A l'aſpect du Sénat, l'orgueilleuſe Tullie.
Son cœur eſt déſormais indigne de ta foi.

CATILINA.

Tullie, en me perdant, ſe rend digne de moi;
Et vous, qui prétendez me ſauver par un crime,
Vous ne méritez plus mes vœux, ni mon eſtime.
C'eſt au Sénat qu'il faut m'accuſer aujourd'hui;
Je ne redoute rien, ni de vous, ni de lui.
Si jamais vous oſiez y démentir Tullie,
Un affront ſi ſanglant vous coûteroit la vie.
Ainſi déclarez tout, c'eſt l'unique moyen
De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien.
Vos fureurs n'ont que trop épuiſé ma conſtance.

SCENE III.

CATILINA, FULVIE, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

MAIS je vois les Licteurs, & le Consul s'avance;
Eloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves, ingrat!
Adieu : tu me verras ce jour même au Sénat.

(Elle sort.)

SCENE IV.

CATILINA, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

PROBUS, suivez ses pas, allez tous deux m'attendre,
Et cachez Manlius qui doit ici se rendre.

SCENE V.

CICÉRON, CATILINA, LES LICTEURS.

CICÉRON *fait signe aux Licteurs de s'éloigner.*

C'EST vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
Non comme un Sénateur jaloux & furieux,
Mais comme un ennemi qui fait régler sa haine
Sur ce qu'en peut permettre une vertu Romaine.
Enfin, depuis le jour que le sort des Romains,
Par le choix des Tribuns, fut remis en mes mains,
Vous ne m'avez point vu, soigneux de vous déplaire,
Braver l'inimitié d'un si noble adversaire.
Je remportai sur vous l'honneur du Consulat,
Sans acheter les voix du peuple & du Sénat;
Et vous savez assez que cette préférence,
Qui flattoit vos desirs, passoit mon espérance:
Mais le Sénat, toujours en butte à vos mépris,
Réunit en moi seul les vœux & les esprits.
Encor si quelquefois vous daigniez vous contraindre;
Que, fait pour être aimé, vous vous fissiez moins craindre;
Que, mettant à profit tant de dons précieux,
Vous affectassiez moins un orgueil odieux!
Mais, bravant le Sénat & les Consuls ensemble,
A vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.

Regardez ces autels, voyez parmi nos Dieux
Ces marbres consacrés aux noms de vos aïeux.
Leurs grands cœurs ont toujours haï la tyrannie,
Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie.
Si, moins ambitieux, votre haute valeur
Ne nous eût inspiré que la même terreur,
Qui d'entre nous pouvoit refuser son suffrage
Aux vertus dont le Ciel a fait votre partage?
Politique, Orateur, Capitaine, Soldat,
Vos défauts, des vertus ont même encor l'éclat.
Quel citoyen pour nous, & le plus grand peut-être,
S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître!
On dit... mais je crois peu des bruits mal assurés,
Qui vous osent nommer parmi des Conjurés.
Tout défiant qu'il est, Caton ne l'ose croire;
Cependant le Sénat, jaloux de votre gloire,
Pour étouffer des bruits qui dans un Sénateur
Pourroient, en vous blessant, blesser son propre honneur,
Dès hier vous nomma Gouverneur de l'Asie.
Pompée & Pétréius descendus vers Ostie,
L'un & l'autre chargés de vous y recevoir,
Remettront dans vos mains leur souverain pouvoir.
Partez donc; & songez que votre obéissance
Peut seule être le prix de notre confiance.

CATILINA.

Ainsi donc le Sénat veut, sans me consulter,
Me charger d'un emploi que je puis rejeter.
Je ne sais s'il a cru me forcer à le prendre;
Mais j'ignore comment vous osez me l'apprendre,
Et croire m'éblouir jusqu'à me déguiser
Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser.

On me hait, on me craint, on conſpire dans Rome :
Parmi des Conjurés, c'eſt moi ſeul que l'on nomme ;
Cependant le Sénat, peu certain de ma foi,
Daigne, malgré ces bruits, m'honorer d'un emploi.
Le farouche Caton, devenu plus flexible,
D'aucun ſoupçon encor ne paroît ſuſceptible ;
Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,
Lorſqu'il peut, par la foudre, arrêter mes projets.
Mais d'un Conſul jaloux la politique habile
Devroit mieux me cacher que c'eſt lui qui m'exile,
Et ne point abuſer de la crédulité
D'un Sénat trop jaloux de ſon autorité ;
Car enfin tous ces bruits, enfans de ſa foibleſſe,
N'ont d'autres fondemens qu'un ſoupçon qui vous bleſſe.

CICÉRON.

N'eſt-ce rien, ſelon vous, que d'être ſoupçonné ?
A votre ambition ſans ceſſe abandonné,
Vous cauſez tant de trouble & tant d'inquiétude,
Que le moindre ſoupçon tient lieu de certitude.
Dès qu'on oſe alarmer le pouvoir ſouverain,
On eſt toujours ſuſpect d'un coupable deſſein.
Peut-on trop ſur ce point raſſurer la patrie ?
Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie ?
C'eſt pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA.

J'entends : c'eſt ſur ce point que l'on veut m'éprouver.
Si j'accepte l'emploi, c'eſt à tort qu'on m'accuſe ;
Et je ſuis criminel dès que je le refuſe :
Mais, malgré l'appareil d'un frivole diſcours,
Je perce en ce moment à travers vos détours.

SCENE VI.

CICÉRON, *seul.*

Dans quel désordre il laisse mes esprits!
Quelle honte pour moi, si je m'étois mépris!
Catilina pourroit ne pas être coupable;
Mais qu'il est dangereux, & qu'il est redoutable!
Quel ennemi le sort nous a-t-il suscité!
Que de courage ensemble, & de subtilité!
Son génie éclairé voit, pénetre ou devine.
Rome n'est plus, les Dieux ont juré sa ruine.
Essayons cependant de calmer la fureur
Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur.
S'il paroît au Sénat, & qu'il s'y justifie,
Son triomphe bientôt me coûteroit la vie.
Malgré tous ses détours, j'entrevois ce qu'il veut,
Mais nous serions perdus, s'il osoit ce qu'il peut.
Employons sur son cœur le pouvoir de Tullie.
Puisqu'il faut que le mien jusques-là s'humilie.
Quel abîme pour toi, malheureux Cicéron!
Allons revoir ma fille, & consulter Caton.
C'est-là que je pourrai, dans le cœur d'un se-
homme,
Retrouver, à la fois, nos Dieux, nos loix, & Rome.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SUNNON, GONTRAN.

SUNNON.

Arrêtons, cher Gontran : c'eft dans ces lieux facrés,
Décorés avec fafte, au fond peu révérés,
Qu'à la face des Dieux nous allons voir éclore
Un projet qui m'alarme, & qui les déshonore.
C'eft ici que bientôt Craffus, Catilina,
Antoine, Céthégus, les enfans de Sylla,
Mille autres dont les noms éclatent dans l'hiftoire,
Et qui de leurs aïeux flétriffent la mémoire,
Vont de leur fang impur féeller leur union,
Et livrer Rome entiere à la profcription.
Heureux fi je pouvois, en ce défordre extrême,
D'un parti que je hais me dégager moi-même !
Entraîné dès long-tems, peut-être corrompu
Par un ambitieux qui féduit ma vertu,
Je me trouve forcé d'embraffer fa querelle,
D'être ennemi de Rome, ou Miniftre infidele.

GONTRAN.

Quoi ! des Gaules, ici, Sunnon Ambaffadeur,
De ce rang fi facré voudroit flétrir l'honneur ?

SUNNON.

Laiſſons l'honneur d'un rang qui n'eſt plus qu'un
vain titre,
Lorſqu'un autre intérêt devient mon ſeul arbitre.
Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux ;
Mais où ſont les Romains, leurs loix, même leurs
Dieux ?
Et quel devoir encor veux-tu que je trahiſſe
Parmi des furieux ſans frein & ſans juſtice ?
C'eſt aux événemens à diſpoſer de moi.
D'ailleurs, dans ce chaos, à qui garder ma foi?
A de vils Sénateurs noyés dans la molleſſe,
A deux Conſuls jaloux & déſunis ſans ceſſe ?
L'un des deux, ſans honneur & ſans fidélité,
Abuſe chaque jour de ſon autorité ;
L'autre a mille vertus, mais n'oſe en faire uſage.
Caton, loin de calmer, irritera l'orage.
Formidable au-dehors, mépriſable au-dedans,
Le Sénat n'eſt enfin qu'un amas de brigands,
Unis pour le butin, diviſés au partage,
Dont toute la vertu périt avec Carthage.
A peine il fut formé qu'il détruiſit ſes Rois ;
Il détruit aujourd'hui l'autorité des loix.
Après avoir détruit & loix, & diadême,
Nous le verrons bientôt ſe détruire lui-même.
Allumons le flambeau de la ſédition,
Rien ne peut nous ſauver que leur diviſion.
Tu ne ſais pas encor quel péril nous menace.
Un Romain, (tu connois ſa valeur, ſon audace,
Et quel Romain encor ! Céſar, depuis un an,
Brigue en ſecret l'honneur d'être notre Tyran ;
C'eſt à nous gouverner que ce héros aſpire.

i la Seine un moment coule sous son empire,
Nous sommes tous perdus ; & Gaulois & Germains
Vont tomber sous le fer où le joug des Romains.
Ce que la Grece, Rome, & l'Univers ensemble
Eurent de plus parfait, dans César se rassemble.
Prudent, ambitieux ; l'homme de tous les tems,
De toutes les vertus, & de tous les talens ;
Intrépide, éclairé ; d'autant plus redoutable,
Que de tous les mortels il est le plus aimable.
Mais Catilina vient : cher Gontran, laisse-nous.

SCENE II.

CATILINA, SUNNON.

CATILINA.

JE vous cherche, Sunnon, & j'ai besoin de vous.
e nos desseins secrets la trame est découverte,
: je ne m'en crois pas plus voisin de ma perte.
: Sénat éperdu ; les Chevaliers épars,
ppellent à grand bruit le peuple au champ de Mars.
e toutes parts, enfin, on murmure, on s'assemble :
ais, objet de leurs cris, ce n'est pas moi qui tremble.
'instant fatal approche ; &, loin d'en être ému,
: me sens transporté d'un plaisir inconnu.
: craignois les délais, ils sont toujours à craindre :
: feu des factions est facile à s'éteindre.

Ainsi l'on ne peut trop hâter l'événement.
Sunnon, puis-je compter sur notre engagement?

SUNNON.

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole.
Je suis Gaulois, ainsi fidele à ma parole;
L'honneur est parmi nous le premier de nos Dieux
Mais vous savez quel joug on m'impose en ces lieux,
Et d'un Ambassadeur quel est le ministere;
Que je suis retenu par une loi sévere,
Qui me défend d'armer de criminelles mains,
Et d'oser les tremper dans le sang des Romains.
D'ailleurs, de vos projets j'ignore le mystere;
Je crains tout, sans savoir ce qu'il faut que j'espe
Si vos desseins ne sont aussi justes que grands,
Et si ce n'est pour nous que changer de Tyrans;
Si nos traités ne sont fondés sur la justice,
Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous uni
Notre unique vertu n'est pas notre valeur.
Nous aimons la justice autant que la candeur.
Quoiqu'enfans de la guerre, allaités sous les te
Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocen
Si vous nous surpassez par votre urbanité,
Nous l'emportons sur vous par notre intégrité.
C'est à tous nos desseins l'honneur seul qui prési
Et de nos intérêts l'équité qui décide,
Nos Dieux, nos Souverains, l'autorité des loix
La gloire, le devoir, notre épée & nos droits.
Aussi prompts que vaillans, francs, & pleins
noblesse,
Obéissans par choix, & soumis sans bassesse.
Mais Rome cherche moins, dans ses vastes proje
A faire des amis, qu'à faire des sujets.

Comme nous ne voulons que le simple héritage
Dont les tems & le sort firent notre partage,
Voyez si, du Sénat réprimant la fureur,
Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.
Peut-être en ce discours, ou trop fier, ou trop libre,
Ai-je peu ménagé la majesté du Tybre:
Mais, dès que de mes soins notre sort dépendra,
Je parlerois aux Dieux comme à Catilina.

CATILINA.

Je ne condamne point un discours magnanime,
Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime;
Mais je le blâmerois, Sunnon, si ma vertu
Ne vous inspiroit pas un respect qui m'est dû.
Je ne suis point surpris qu'un Ministre soupçonne
De trop d'ambition un projet qui l'étonne,
Et que, loin de vouloir soulager l'Univers,
Je prétende au contraire appesantir ses fers.
Revenez cependant d'une erreur qui m'offense,
Et qui peut vous séduire à force de prudence.
Je suis chef, il est vrai, d'un parti dangereux:
Mais vous ne devez pas me confondre avec eux,
Souvent pour s'assurer de leur obéissance,
Il faut laisser régner le crime & la licence.
Le choix des Conjurés est un choix hasardeux,
Qui ne veut pas toujours des hommes généreux.
Le projet le plus grand, l'action la plus belle,
A quelquefois besoin d'une main criminelle.
Si vous me regardez comme un ambitieux
Que la soif de régner a rendu furieux,
Et qui ne veut user du flambeau de la guerre,
Que pour subjuguer Rome, & désoler la terre,

Vous vous trompez, Sunnon. Confidérez l'état
Du Sénat & des loix, du peuple & du soldat;
Trouvez enfin dans Rome un seul trait qui réponde
A son titre pompeux de maîtresse du monde.
Les Pirates divers que Pompée a défaits,
Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits.
Mais je suis las de voir triompher l'injustice;
Il est tems que mon bras s'arme pour leur supplice;
Que j'immole à nos loix ce Sénat orgueilleux,
Pour rendre l'Univers & les Romains heureux.
Voilà, mon cher Sunnon, le seul but où j'aspire,
Non au funeste honneur de conquérir l'Empire;
Et comme j'ai toujours estimé les Gaulois,
Je mourrai, s'il le faut, pour défendre leurs droits.
Mais ne présumez pas que de votre courage
Dans ces murs malheureux je veuille faire usage;
Les Conjurés & moi, quel que soit le danger,
Nous n'avons pas besoin d'un secours étranger:
Au contraire, je veux qu'en fuyant de la ville,
Au camp de Manlius vous cherchiez un asyle;
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous.
Tout semble me livrer une ville alarmée:
Mais loin de ses remparts Rome a plus d'une armée.
Que le Sénat ici tombe sous mes efforts;
Ce n'est point accabler ce redoutable corps
Qui renaît de lui-même, & qui se multiplie
Dans l'Univers entier, comme dans l'Italie;
Que je vaincrai souvent sans le rendre soumis,
Et qui me cherchera toujours des ennemis.

Je veux, si les destins me sont peu favorables,
Trouver dans les Gaulois des amis secourables;
Quelque retraite, enfin, dans un jour malheureux:
De vous, de vos amis, c'est tout ce que je veux.

SUNNON.

Ah! dès que votre bras s'arme pour la justice,
Il n'est point de Gaulois qui ne vous obéisse.
Je vous réponds de tous.

CATILINA.

Quels seront vos garans?

SUNNON, *lui présentant la main.*

Touchez dans cette main, ce sont-là nos sermens.
Adieu, Catilina: quelqu'un vient: c'est Tullie.

SCENE III.

CATILINA, *seul.*

Que sa triste vertu me pese & m'humilie!
Fuyons; n'exposons point tant de fois en un jour
Des cœurs nés pour la gloire aux attraits de l'amour.

SCENE IV.

TULLIE, CATILINA.

TULLIE.

ARRÊTEZ un moment, j'ai deux mots à vous
dire.
Cependant, à l'effroi que votre accueil m'inspire,
Je ne sais si je dois m'expliquer avec vous.
Victimes tous les deux d'une amante en courroux,
Si mes cruels soupçons vous ont fait une offense,
N'en accusez que vous, & votre fier silence;
Car vous pouviez d'un mot désabuser mon cœur.
Pourquoi, loin d'éclaircir une funeste erreur,
Me cacher, aux dépens de toute mon estime,
Un témoin dont le nom vous eût absous du crime,
Et que rendoit suspect son amour irrité?
Vous savez de mes mœurs quelle est l'austérité;
Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie,
Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie.
Que ne m'épargniez-vous la honte & le remords
D'avoir trop écouté ses coupables transports?
Falloit-il exposer une ame vertueuse
A servir les fureurs d'une ame impétueuse?

CATILINA.

Ah! je n'étois déja que trop humilié
De voir à vos mépris mon rang sacrifié,
Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

TULLIE.

Dût sa haine aujourd'hui m'être encor plus fatale,
Malgré votre courroux, je veux vous engager
A respecter ses feux, même à la ménager.
D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre ;
Et son sexe, & son nom, tout m'oblige à la plaindre.
Ainsi, loin d'insulter à son déguisement,
Faisons-la de ces lieux sortir secrétement.
Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,
Et l'on n'en croira point sa folle jalousie.
Loin de vous présenter l'un & l'autre au Sénat,
Evitez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendroit-il d'une foible victoire,
Qui, loin de l'embellir, flétriroit votre gloire ?
Croyez-moi, méprisez une amante en fureur,
Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon cœur.

CATILINA.

Lorsqu'on ose attaquer mon honneur & ma vie,
Vous voulez qu'en tremblant je me cache, ou je fuie ;
Que, laissant le champ libre à l'insensé Caton,
Je souffre qu'en public il flétrisse mon nom ;
Que j'éloigne Fulvie, afin que votre pere,
Sur son absence même au Sénat me défere ?
Comment ! lorsque vous-même, échauffant sa fureur,
Vous me livrez au peuple, & me perdez d'honneur ;
Que sur de faux rapports déja l'on délibere,
Que contre moi Caton éclate sans mystere ;
Vous voulez que, témoin de leur emportement,

J'attende du Sénat quelque ménagement ;
Que le Consul, enfin, touché de mon absence,
Ou ne m'accuse point, ou prenne ma défense ?
Ah ! ne présumez pas que leur mauvaise foi
Puisse m'en imposer & triompher de moi.
Dès ce jour même il faut que je me justifie.

TULLIE.

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie ?

CATILINA.

Non ; mais on a trompé votre crédule amour,
Afin que vous puissiez me tromper à mon tour.
La plus légere peur corrompt les cœurs timides,
Et des plus vertueux fait souvent des perfides.

TULLIE.

Du moins, en ma présence, épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah ! s'il écoutoit moins le dangereux Caton,
Et les fantômes vains d'une peur chimérique,
Vous & moi nous eussions sauvé la république.

TULLIE.

Il en est tems encor, cruel ! écoutez moi ;
N'allez point au Sénat, fiez-vous à ma foi.
Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abuse ;
Songez que c'est moi seule ici qui vous accuse,
Que je puis d'un seul mot rassurer les esprits,
Et dissiper l'erreur qui les avoit surpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,
Songez du moins, Seigneur, qu'il y va de ma gloire.
Quoi ! vous pouvez m'aimer, & me sacrifier
A l'orgueilleux honneur de vous justifier ?
L'amour vous justifie, & reprend son empire ;

Quand mon cœur vous abſout, mon cœur doit vous
ſuffire.
Le Sénat contre vous n'a rien fait publier.
Ah ! laiſſez-moi l'honneur de vous concilier ;
Laiſſez-moi réunir mon amant & mon pere.
Hélas ! étoit-ce à moi d'en parler la premiere ?
L'amour n'offre donc plus à vos tendres ſouhaits
Aucun bien qui vous puiſſe engager à la paix !
Vous êtes des Romains la plus noble eſpérance,
Daignez contre vous-même embraſſer leur défenſe.
De quoi vous plaignez-vous, quand c'eſt vous ſeul,
ingrat,
Qui voulez aujourd'hui convoquer le Sénat ?
Si vous vous obſtinez encore à vous défendre,
Le Conſul à ſon tour voudra s'y faire entendre ;
Et bientôt vos amis, ardens & furieux,
De carnage & d'horreur vont remplir tous ces lieux.
Voulez-vous mettre en feu la ville infortunée
Que votre amante habite, où votre amante eſt née ?
Laiſſez-moi déſarmer vos redoutables mains,
Accordez à mes pleurs la grace des Romains,
Et qu'il ſoit dit, du moins, de l'heureuſe Tullie,
Que le Dieu de ſon cœur fut Dieu de ſa patrie.

CATILINA.

Ah, Madame ! ceſſez de vouloir m'abuſer.
J'aimerois mieux vous voir conſtante à m'accuſer,
Armer contre ma vie un Sénat qui m'abhorre.
Quoi ! c'eſt moi qu'on veut perdre, & c'eſt moi
qu'on implore !
Que dis-je ? c'eſt à moi que Tullie a recours,
Pour ſauver les cruels qui pourſuivent mes jours !

C'eſt pour eux, non pour moi qu'elle verſe des larmes !
Et, loin de m'arracher à leurs perfides armes,
Je la vois avec eux conſpirer à l'envi !
Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi,
Si vous ne voulez pas que j'aille le défendre.
Mais en vain par vos pleurs on cherche à me ſurprendre.
Eh ! ſur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir?
A-t-il dans votre cœur triomphé du devoir ?
Quoi ! ſur le ſeul rapport d'un témoin mépriſable,
Sans rien examiner, vous me croyez coupable !
Et, ſans en exiger d'autre éclairciſſement,
Votre auſtere vertu ſacrifie un amant!
Cet exemple eſt ſi grand, qu'il faut que je l'imite.
Plus vous m'attendriſſez, plus mon honneur m'invite
A m'immoler moi-même à ce que je me dois.

TULLIE.

Hé bien ! cruel, adieu, pour la derniere fois.

SCENE V.

CATILINA, *ſeul.*

Que je me ſens touché ! Que mon ame eſt émue !
Ah ! que n'ai-je évité cette fatale vue ?
Mais j'apperçois Probus.

SCENE VI.

SCENE VI.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Je viens vous avertir
Que, dès ce même inſtant, Seigneur, il faut partir;
Tout s'arme contre vous, & le Sénat s'aſſemble.

CATILINA.

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble?
Je veux, à commencer par le plus fier de tous,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux;
Et je vais les trouver.

PROBUS.

Quoi! ſeul & ſans défenſe?

CATILINA.

Aucun d'eux n'oſera ſoutenir ma préſence;
Ainſi, ne craignez rien.

PROBUS.

Seigneur, y penſez-vous?
Songez que Romulus expira ſous leurs coups.
Je ne condamne point une noble aſſurance;
Mais on n'en doit pas moins conſulter la prudence.
Plus le Sénat vous craint, plus il faut du Sénat
Craindre contre vos jours un ſecret attentat.

CATILINA.

Non, Probus; & je brave un péril qui vous glace.
Le ſuccès fut toujours un enfant de l'audace.

L'homme prudent voit trop, l'illusion le suit;
L'intrépide voit mieux, & le fantôme fuit;
L'instant le plus terrible éclaire son courage,
Et le plus téméraire est alors le plus sage.
L'imprudence n'est pas dans la témérité;
Elle est dans un projet faux & mal concerté:
Mais, s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence;
Et je sais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu. Dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CICÉRON, CRASSUS, CATON, *& le reste des Sénateurs.*

CICÉRON.

Arbitres souverains de Rome & de ses loix,
Qui parmi vos sujets comptez les plus grands Rois,
Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,
Briguer avec éclat le prix d'une victoire ;
Le sort, à mes pareils prodiguant ses faveurs,
Me réservoit le soin d'annoncer des malheurs.
De mon amour pour vous tel est le premier gage,
Et de mon Consulat le funeste partage
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux,
Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
De la terre & des mers vous promettre l'empire,
Un seul homme à vos yeux travaille à vous proscrire.
Pourrai-je, sans frémir, nommer Catilina,
L'héritier des fureurs du barbare Sylla ;
Lui que la cruauté, l'orgueil & l'insolence,
N'ont que trop parmi nous signalé dès l'enfance ;
Lui qui, toujours coupable, & toujours impuni
Veut ce que n'eût osé l'univers réuni,

Subjuguer les Romains ? O vous, que Rome adore,
Et qui par vos vertus la soutenez encore ;
Vous, l'appui du Sénat, & l'exemple à la fois,
Incorruptible ami de l'Etat & des loix,
Parlez, divin Caton.

CATON.

Et que pourrois je dire
En des lieux où l'honneur ne tient plus son empire ;
Où l'intérêt, l'orgueil commandent tour-à-tour ;
Où la vertu n'a plus qu'un timide séjour ;
Où de tant de Héros je vois flétrir la gloire ?
Et comment l'univers pourra-t-il jamais croire
Que Rome eut un Sénat & des Législateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni loix, ni Sénateurs ?
Où retrouver enfin les traces de nos peres
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangeres ?
Moi-même, qui l'ai vu briller de tant d'éclat,
Puis je me croire encore au milieu du Sénat ?
Ah ! de vos premiers tems rappellez la mémoire ;
Mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire.
Vous imitez si mal vos illustres aïeux,
Que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.
Mais de quoi se plaint-on ? Catilina conspire ?
Est-il si criminel d'aspirer à l'Empire,
Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner ?
Un trône, quel qu'il soit, n'est point à dédaigner.
Non, non, Catilina n'est pas le plus coupable.
Voyez de votre Etat la chute épouvantable,
Ce que fut le Sénat, ce qu'il est aujourd'hui,
Et le profond mépris qu'il inspire pour lui.
Scipion, qui des Dieux fut le plus digne ouvrage;

Scipion, ce vainqueur du Héros de Carthage ;
Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
Par un vil délateur se vit presque flétri.
Alors la liberté ne savoit pas dans Rome
Du simple citoyen distinguer le grand-homme ;
Malgré tous ses exploits, le vainqueur d'Annibal
Se soumit, en tremblant, à votre tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
Du sang des Sénateurs inonde nos murailles.
Il fait plus, ce Tyran, las de régner enfin,
Abdique insolemment le pouvoir souverain,
Comme un bon citoyen meurt heureux & tranquille,
En bravant le courroux d'un Sénat imbécille,
Qui, charmé d'hériter de son autorité,
Eleva jusqu'au Ciel sa générosité,
Et nomma, sans rougir, pere de la patrie,
Celui qui l'égorgeoit chaque jour de sa vie.
Si vous eussiez puni le barbare Sylla,
Vous ne trembleriez point devant Catilina.
Par-là, vous étouffiez ce monstre en sa naissance,
Ce monstre qui n'est né que de votre indolence.

CRASSUS.

N'est-ce qu'en affectant de blâmer le Sénat,
Que Caton de son nom croit rehausser l'éclat ?
Mais il devroit savoir que l'homme vraiment sage
Ne se pare jamais de vertus hors d'usage.
Qu'aurions-nous à rougir des tems de nos aïeux ?
Si ces tems sont changés, il faut changer comme eux,
Et conformer nos mœurs à l'esprit de notre âge.
Et, qu'a donc perdu Rome à n'être plus sauvage ?

Rome est ce qu'elle fut : ses changemens divers
Ont-ils de notre empire affranchi l'univers ?
Non ; car ce fier Sylla, d'odieuse mémoire,
Même en l'asservissant, combla Rome de gloire.
Mais c'est trop s'occuper de reproches honteux,
Importunes leçons d'un censeur orgueilleux,
Qui se trompe toujours au zele qui l'enflamme.
Que Caton, à son gré, nous méprise & nous blâme,
N'aurions-nous désormais d'oracle que Caton,
Et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron ?
Où sont vos ennemis ? Quel péril vous menace ?
Un simple citoyen vous alarme & vous glace !
A percer ses complots j'applique en vain mes soins,
Je vois plus de soupçons ici que de témoins.
On diroit, à vous voir assemblés en tumulte,
Que Rome des Gaulois craigne encore une insulte,
Et qu'un autre Annibal va marcher sur leurs pas.
Où sont des Conjurés les chefs & les soldats ?
Les fureurs de Caton & son impatience
Dans le sein du Sénat semant la défiance,
On accuse à la fois Cépion, Lentulus,
Dolabella, César, & moi-même Crassus.
Voyez de vos conseils jusqu'où va l'imprudence;
On craint Catilina, cependant on l'offense :
Mais, plus vous le craignez, plus il faut ménager
Un homme & des amis qui pourroient le venger.
Et quel est, dites moi, le témoin qui l'accuse ?
Une femme jalouse, & que l'amour abuse ;
Qui, sur les vains soupçons d'une infidélité,
Veut surprendre à son tour votre crédulité ;
Qui, sans pudeur livrée à l'ardeur qui l'entraîne,
Inventa des complots pour flatter votre haine.

Si je plains l'accusé, c'est parce qu'on le hait;
Voilà le seul témoin qui prouve son forfait :
Car la haine a souvent fait plus de faux coupables,
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables.
Je dis plus ; & quand même il seroit criminel,
Faut-il, comme Caton, être toujours cruel ?
Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome?
Songez qu'un seul remords peut vous rendre un grand homme.
La rigueur n'a jamais produit le repentir :
Ce n'est qu'en pardonnant qu'on nous le fait sentir.
Rome n'est plus au tems qu'elle pouvoit, sans craindre,
Immoler à la loi quiconque osoit l'enfreindre.
D'ailleurs, il est toujours imprudent de sévir,
A moins qu'en sûreté l'on ne puisse punir.
De quatre légions qui campoient vers Préneste,
Celle de Manlius est la seule qui reste.
Quand le Sénat devroit punir Catilina,
Etes-vous assurés que quelqu'un l'osera ?
S'il échappe à vos coups, redoutez sa vengeance,
Et des amis tout prêts d'embrasser sa défense.
A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter
Par d'impuissans décrets qu'il sauroit éviter.
Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne :
Et qu'à son repentir le Sénat l'abandonne.

CATON.

Si l'intérêt public décide de son sort,
Consul, qu'à l'instant même on lui donne la mort.

SCENE II.

CATILINA, & les Acteurs de la Scene précédente.

(*Catilina entre brusquement par le milieu du Sénat, qui se leve à son aspect. Un moment après chacun reprend sa place.*)

CATILINA.

La mort ! A ce décret je crois me reconnoître.

CATON.

Tu le devrois du moins, puisqu'il regarde un traître.

CATILINA.

Je ne sais qui des deux, dans ce commun effroi,
Rome doit le plus craindre, ou de vous, ou de moi.
Je la sauve, & Caton la perd par un faux zele.

CICÉRON.

Téméraire ! au Sénat quel ordre vous appelle ?

CATILINA.

Et qui m'empêcheroit, Seigneur, de m'y montrer?
Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer ?
Je n'en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même.

CICÉRON.

Quoi ! vous joignez encore à cette audace extrême
Celle d'oser paroître en armes dans ces lieux ?

CATILINA.

Que mes armes, Consul, ne blessent point vos yeux:
Mais, sur ce nouveau crime avant que de répondre,

Souffrez, fur d'autres points, que j'ose vous confondre.
Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis ?
Quoiqu'à votre pouvoir vous ayez tout soumis,
J'espere cependant qu'on daignera m'entendre,
Et c'est en citoyen que je vais me défendre ;
J'abdique pour jamais le rang de Sénateur.
Pardonnez, Cépion, Craffus, & vous, Préteur ;
Antoine, à votre tour souffrez que je vous nomme
Parmi les ennemis du Sénat & de Rome.
Céfar ne paroît point, mais je vois Céthégus.
Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus ;
Car entre nous & lui, grace à son imprudence,
Le vertueux Caton met peu de différence.
Eh bien ! Peres Conscripts, êtes-vous raffurés ?
Vous voyez d'un coup-d'œil l'état des Conjurés.
Leurs chefs & leurs soldats, cette nombreuse armée,
Dont Rome en ce moment est si fort alarmée ;
Ces périls enfantés par les folles erreurs
D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs.
C'est sur ce seul témoin qu'une beauté si chere
Me croit dans le dessein d'assassiner son pere,
D'égorger le Sénat ; & vous le croyez tous !
Malheureux que je suis d'être né parmi vous !
Sylla vous méprisoit ; & moi je vous déteste.
De nos premiers Tyrans vous n'êtes qu'un vil reste ;
Juges sans équité, Magistrats sans pudeur :
Qui de vous commander voudroit se faire honneur ?
Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'Empire,
Inhumains acharnés sur tout ce qui respire,
Qui depuis si long-tems tourmentez l'univers !
Je hais trop les Tyrans, pour vous donner des fers.

CATON.

A quoi te ferviroit cette troupe cruelle
Que ton palais impur & vomit & recele;
Qui, le jour & la nuit, femant par-tout l'effroi,
Miniftres odieux de tes fureurs....

CATILINA.

Tais-toi.
Il eft vrai qu'autrefois, plus jeune & plus fenfible,
(Vous l'avez ignoré ce projet fi terrible,
Vous l'ignorez encor,) je formai le deffein
De vous plonger à tous un poignard dans le fein.
L'objet qui vous dérobe à ma jufte colere
Ne parloit point alors en faveur de fon pere;
Mais un autre penchant, plus digne d'un Romain,
M'arracha tout-à-coup le glaive de la main.
Je fentis, malgré moi, l'amour de la patrie
S'armer pour des cruels indignes de la vie.
Aujourd'hui, que tout doit raffurer les efprits,
Une femme en fureur les trouble par fes cris;
A fes tranfports jaloux tout s'alarme, tout tremble,
Et c'eft pour les fervir que le Sénat s'affemble!
C'eft fur fes vains rapports qu'un homme impétueux
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux;
Orgueilleux citoyen, dont l'auftere fageffe
Eft moins principe en lui qu'un fruit de fa rudeffe;
Tyran républicain, qui, malgré fa vertu,
Eft le plus dangereux que Rome ait jamais eu.
Par lui feul, d'entre nous la concorde eft bannie;
C'eft lui qui, du Sénat détruifant l'harmonie,
Fomente la chaleur de nos divifions,
Et nous force d'avoir recours aux factions.

Mais il veut gouverner ; hé bien ! qu'il vous gouverne,
Qu'il triomphe à ſon gré d'un Sénat ſubalterne,
Qui, lâche déſerteur de ſon autorité,
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.
Et quel eſt aujourd'hui l'ordre de vos comices ?
Le tumulte & l'effroi n'en ſont que les prémices.
De chaque élection le meurtre eſt le ſignal ;
Vos Préteurs égorgés au pied du tribunal ;
Un Conſul tout ſanglant, mais trop juſte victime
D'un peuple malheureux qu'à ſon tour il opprime:
Tous vos choix ſont ſouillés par des aſſaſſinats ;
Ainſi furent nommés vos derniers Magiſtrats ;
C'eſt ainſi qu'on élit, ou que l'on fait exclure,
Et qu'on oſa me faire une mortelle injure.
Le Plébéien s'éleve, & le Patricien
Se donne, ſans rougir, un pere Plébéien ;
Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne,
Vous laiſſez profaner la majeſté Romaine.
Le voilà ce Sénat, ce protecteur des loix,
Dont l'exemple auroit dû diriger tous les Rois ;
Le voilà ce Sénat qui fait trembler la terre,
Et qui diſpute aux Dieux le dépôt du tonnerre.
La juſtice, autrefois votre divinité,
Ne regne plus ici que pour l'impunité.
La décence, les loix, la liberté publique,
Tout eſt mort ſous le joug d'un pouvoir tyrannique.
Caton eſt devenu notre légiſlateur,
L'idole des Romains....

CICÉRON.

Et vous le deſtructeur,
Traître ! Si le Sénat vous eût rendu juſtice,

Vos jours n'auroient été qu'un éternel supplice :
Mais si je puis encor faire entendre ma voix,
Vous ne braverez plus la foiblesse des loix.

CATILINA.

Eh bien ! pour achever de confondre un coupable,
Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable,
De vos soins pénétrans monument précieux ;
Cet esclave qui peut me convaincre à vos yeux.
D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie ?
Manlius auroit-il disposé de sa vie ?
Car elle fut toujours l'ame de ses secrets.

CICÉRON.

Laissons là Manlius : parlons de vos projets ;
On ne connoît que trop vos lâches artifices.
Tremblez, séditieux, pour vous, pour vos complices.
Vous êtes convaincu ; le crime est avéré ;
Déja sur votre sort on a délibéré ;
Vos forfaits n'ont que trop lassé notre indulgence.

CATILINA.

Je vais de ce discours réprimer l'insolence.
Vous pensez, je le vois, que, tremblant pour mes jours,
A des subtilités je veuille avoir recours.
Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie ?
Ainsi, ne croyez pas que je me justifie.
Imprudens ! savez-vous, si j'élevois la voix,
Que je vous ferois tous égorger à la fois ?
Instruit de votre haine & de mon innocence,
Tout le peuple à grands cris m'excite à la vengeance ;

Mais

Mais je n'imite pas les fureurs de Caton,
Et je laisse la peur au sein de Cicéron.
Je n'aurois, pour punir votre coupable audace,
Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace.
Sans m'armer contre vous d'un secours étranger,
Me taire encore un jour suffit pour me venger.
Et vous me condamnez, insensés que vous êtes,
Moi, qui retiens le fer suspendu sur vos têtes;
Moi, qui, sans me charger d'un projet odieux,
N'ai qu'à laisser agir Manlius & les Dieux;
Moi, qui, pouvant me mettre à couvert de l'orage,
M'expose pour sauver un Consul qui m'outrage!
(*Montrant Cicéron.*)
J'ai causé par malheur votre premier effroi,
Et dans tous les complots vous ne voyez que moi;
Il en est cependant dont vous devez tout craindre.
Que vous êtes aveugle, & que Rome est à plaindre!
Laissons-là Manlius, Consul peu vigilant,
Tandis que Rome touche à son dernier instant,
Qu'au plus affreux danger le Sénat est en proie,
Qu'on va faire de Rome une seconde Troie!
Lorsque vous ne songez qu'à me faire périr,
Ingrats! sur vos malheurs je me sens attendrir.
Je sens en ce moment l'amour de la patrie
Reprendre dans mon cœur une nouvelle vie;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
Pour vous sacrifier à mon inimitié.

CICÉRON.

Eh bien! rompez, Seigneur, un si cruel silence;
Punissez en Romain l'ingrat qui vous offense;
En faveur de vous-même osez tout oublier,
Et sauvez le Sénat pour nous humilier.

CATILINA.

Je n'ai point attendu l'inftant du facrifice
Pour fervir ce Sénat qui m'envoye au fupplice;
Depuis huit jours entiers j'affemble mes amis
Les voilà ces complots que je me fuis permis!
Mais, malgré tous les foins d'une ame généreufe,
Ils m'ont fait foupçonner d'une trame honteufe.
Armez fans différer, prévenez l'attentat,
Si vous voulez fauver la ville & le Sénat.
Celui qui hors des murs commande vos cohortes,
Manlius, dès ce foir doit attaquer vos portes.

CICÉRON.

Manlius!

CATILINA.

Oui, Conful, craignez qu'avant la nuit,
Aux dépens de vos jours on n'en foit trop inftruit.
Je vous ai déclaré le chef de l'entreprife;
Veillez, ou de fa part craignez quelque furprife.
Je n'ai pu découvrir le refte du parti.
C'eft à vous d'y penfer; vous êtes averti.
Manlius vous trahit; c'étoit pour vous défendre
Qu'en armes dans ces lieux j'étois venu me rendre,
Et non pour vous punir de m'avoir outragé;
En combattant pour vous, je fuis affez vengé.
Vous pouvez déformais ou douter, ou me croire:
J'ai rempli mon devoir & fatisfait ma gloire.
Mes amis font tout prêts, vous pouvez les armer.
Leur qualité n'a rien qui vous doive alarmer;
Vous les connoiffez tous: fongez au Capitole,
Garniffez l'Aventin, les portes de Pouzole;
Il faut garder fur-tout le pont Sublicien,
Le quartier de Caton, & veillez fur le mien;

ar le plus grand effort de ce complot funeſte
clatera ſans doute aux portes de Préneſte,
t mon palais y touche ; on peut s'y ſoutenir,
u moins un long combat pourra s'y maintenir.
'ous paroiſſez émus, & rougiſſez peut-être
'avoir pu ſi long-tems me voir ſans me connoître.
près tant de mépris, après tant de refus,
'ant d'affronts ſi ſanglans, dont vous êtes confus,
urois-je triomphé de votre défiance ?
lon, j'en ai fait ſouvent la triſte expérience,
n ne guérit jamais d'un violent ſoupçon ;
'erreur qui le fit naître en nourrit le poiſon ;
t, dans tout intérêt, la vertu la plus pure
'eut être quelquefois ſuſpecte d'impoſture :
Mais, pour calmer les cœurs, je ſais un sûr moyen,
Qui vous convaincra tous que je ſuis citoyen.
On connoît Cicéron ; & ſa vertu ſublime
A ſu dans tous les tems lui gagner votre eſtime :
l en eſt digne auſſi par ſa fidélité.
Caton vous eſt connu par ſa ſévérité.
Cicéron ou Caton, l'un des deux, ne m'importe,
e vais, dès ce moment, ſans amis, ſans eſcorte,
Me mettre en leur pouvoir ; choiſiſſez l'un des deux,
Du le plus défiant, ou le plus rigoureux :
e veux que de mon ſort on le laiſſe le maître,
Qu'il me traite en héros, ou me puniſſe en traître.
ouffrez que, ſans tarder, je remette en ſes mains
Un homme, la terreur, ou l'eſpoir des Romains.

CATON.

Catilina, je crois que tu n'es point coupable :
Mais ſi tu l'es, tu n'es qu'un homme déteſtable ;

Car je ne vois en toi que l'esprit & l'éclat
Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.

CICÉRON.

Catilina, daignez reprendre votre place;
De vos soins par ma voix le Sénat vous re[nd]
grace.
Vous êtes généreux; devenez aujourd'hui,
Ainsi que notre espoir, notre plus ferme appui.
Nos injustes soupçons n'ont plus besoin d'ôtage.
D'un homme tel que vous la gloire est le seul gage.
Vous, Sénateurs, veillez à notre sûreté.
Il s'agit du Sénat & de la liberté;
Courons sans différer où l'honneur nous appelle
Adieu, Catilina: j'attends de votre zele
Tous les secours qu'on doit attendre d'un gr[and]
cœur.
Rome a besoin de vous, & de votre valeur;
Combattez seulement, ma crainte est dissipée.

CATILINA, *à part, regardant sortir Cicéron.*

Va; ma valeur bientôt sera mieux occupée.
Elle n'aspire plus qu'à te percer le sein.

SCENE III.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Catilina, dis-moi, quel eſt donc ton deſſein ?
D'où naît ce déſeſpoir ? éclaircis ma ſurpriſe.
Après avoir formé la plus haute entrepriſe,
Toi-même tu détruis de ſi nobles projets !
Tu trahis Manlius, tes amis, tes ſecrets !

CATILINA.

Arrête, Céthégus : tu me prends pour Tullie.
Tes doutes ont bleſſé l'amitié qui nous lie.
Qu'entre nous déſormais ils ſoient plus meſurés.
Mais, avant tout, dis-moi l'état des conjurés ;
Et s'il en eſt quelqu'un qui tremble, ou qui balance?

CÉTHÉGUS.

Aucun d'eux : nous pouvons agir en aſſurance.
Autour du vaſe affreux par moi-même rempli
Du ſang de Nonius avec ſoin recueilli,
Au fond de ton palais, j'ai raſſemblé leur troupe.
Tous ſe ſont abreuvés de cette horrible coupe ;
Et, ſe liant à toi par des ſermens divers,
Sembloient dans leurs tranſports défier les enfers.
De joie & de frayeur mon ame s'eſt émue.
Céſar, le ſeul Céſar s'eſt ſouſtrait à leur vue.

CATILINA.

Céſar n'a pas beſoin de ſermens avec moi ;

Et son ambition me répond de sa foi.
Pour toi, que de ma part rien ne devroit surprendre,
Qui, sur un seul regard, aurois dû mieux m'entendre,
Apprends que Manlius vouloit nous perdre tous,
Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous.
Manlius autrefois soupira pour Fulvie;
Corrompu par ses pleurs, ou par sa jalousie,
Le perfide couroit nous vendre à Cicéron:
Mais, d'un dessein si lâche informé par Céson,
Un instant m'a suffi pour prévenir le crime.
Ma main fumoit encor du sang de la victime,
Quand tu m'as vu paroître au milieu du Sénat,
Qui pourra (s'il apprend ce nouvel attentat)
Croire qu'en sa faveur je l'ai commis peut-être,
Et que, pour le gagner, je l'ai défait d'un traître.
Au reste ne crains rien des frivoles récits
Dont je viens d'effrayer de timides esprits,
Qu'il falloit exciter par de feintes alarmes,
Si je veux les forcer de recourir aux armes;
Ne pouvant, sans nous perdre, armer un seul guerrier,
Si le Sénat tremblant n'eût armé le premier.
Quel triomphe pour moi, dans ce péril extrême,
De le voir pour ma gloire armé contre lui-même:
Des postes différens, faussement indiqués,
Qui, selon mon rapport, pourroient être attaqués,
Aucun ne me convient: mais il faut, par la ruse,
Disperser les soldats d'un Sénat qu'elle abuse.
Prends garde, cependant, qu'à des signes certains
On puisse distinguer nos soldats, des Romains.
Le palais de Sylla, notre plus fort asyle,

Pourra seul plus d'un jour tenir contre la ville.
Céson, de Manlius devenu successeur,
Avec sa légion doit servir ma fureur.
Je ne crains que Rufus, Préfet de six cohortes
Pleines de vétérans qui défendent les portes.
Rufus n'a de soutien, ni d'ami que Caton ;
Et je n'ai convaincu, ni lui, ni Cicéron.
Si Rufus, dont je crains le courage & l'adresse,
Pénetre les complots où Céson s'intéresse,
Rufus tentera tout, la force ou les bienfaits,
Pour regagner Céson, ou rompre ses projets :
C'est l'unique moyen de tromper notre attente ;
Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante.
Les dangers que pour moi j'ai laissés entrevoir,
Malgré tant d'ennemis, me flattent de l'espoir
Qu'en des piéges nouveaux je pourrai les surprendre.
Soit pour s'en emparer, ou soit pour le défendre,
Autour de mon palais ils vont tous accourir ;
Que ce soit pour ma perte ou pour me secourir,
Nos premiers Sénateurs viendront le reconnoître ;
Cicéron & Caton s'y trouveront peut-être.
Que ce moment me tarde, & qu'il me seroit doux
De pouvoir, d'un seul coup, les sacrifier tous !
Adieu, cher Céthégus, je vais revoir Tullie.

CÉTHÉGUS.

C'est elle qui nous perd.

CATILINA.

Crois-tu que je l'oublie?
Je veux, pour l'en punir, employer à mon tour,
Aux plus noirs attentats, ses soins & son amour.
Va, ce n'est point à moi, dès qu'il s'agit d'offense,
Que l'on doive donner des leçons de vengeance ;

De ce soin sur mon cœur tu peux te reposer;
C'est aujourd'hui qu'il faut tout perdre & tout oser.
Je vais solliciter la défense des portes,
Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes,
Sur le prétexte vain de quelqu'affreux projet,
Dont je puis avoir seul pénétré le secret.
Ce n'est pas tout; je veux, par Tullie elle-même,
M'assurer cet emploi, s'il est vrai qu'elle m'aime.
Sur ce fatal décret je vais la prévenir;
C'est de son amour seul que je veux l'obtenir.
Dans trois heures au plus le jour va disparoître;
Des postes d'alentour il faut te rendre maître.
Probus ne m'a fait voir qu'un esprit chancelant;
Prévenons les retours d'un Conjuré tremblant,
Et, de la même main songe à punir Fulvie,
De ses forfaits nouveaux & de sa perfidie.
Plus de ménagemens, de pitié, ni d'égards.
Le feu, le fer, le sang: voilà mes étendards.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CICÉRON, *seul.*

Caton ne paroît point ; & la nuit qui s'avance
Accroît à chaque instant l'horreur qui la devance.
Pétréius, invité de hâter son retour,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour :
Et ce jour malheureux étoit le seul, peut-être,
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître.
Plus sur son innocence il a cru m'abuser,
Plus mon cœur défiant s'obstine à l'accuser.
Je sais qu'à Manlius il vient d'ôter la vie ;
C'est pour mieux m'éblouir qu'il nous le sacrifie.
Trop heureux, si je puis, à mon tour, lui cacher
Le péril du décret qu'il vient de m'arracher !
Mais nous sommes perdus, si jamais il devine
Qu'en secret par Céson je trame sa ruine.
Des piéges qu'on lui tend, habile à se venger,
Il en feroit sur moi retomber le danger.
Rufus m'assure en vain d'une longue défense.
Céson est désormais mon unique espérance.
Quelle honte pour vous, indomptables Romains,
De n'avoir pour appui que de si foibles mains !

O toi, qu'en ses malheurs Rome toujours implore,
Et que, sans te nommer, en secret elle adore;
Toi, qui devois un jour, couronnant ses exploits,
Soumettre à son pouvoir les peuples & les Rois,
Daigne aujourd'hui, du moins, favorable génie,
La sauver de l'opprobre & de la tyrannie.
Caton ne revient point: je crains que son ardeur,
Plus loin que je ne veux, n'entraîne son grand cœur.

SCENE II.

CATON, CICÉRON.

CICÉRON.

MAIS je le vois, c'est lui. Quoi! vous êtes en armes?
Venez-vous redoubler, ou calmer nos alarmes?

CATON.

Je voudrois vainement, dans ce désordre affreux,
Vous promettre, Consul, quelque succès heureux.
Le destin du Sénat est d'autant plus terrible,
Que la main qui nous frappe est encore invisible;
Victorieux, vaincu, j'ai combattu long tems,
Sans pouvoir reconnoître un seul des combattans.
Nos soldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
N'ont plus ce noble orgueil, garant de la victoire.
J'ai vu, non sans frémir, nos premiers vétérans
Muets, intimidés, abandonner les rangs.
La nuit achevera bientôt de tout confondre;

Et Rufus de Céſon n'oſe plus me répondre.
Si Pétréius enfin ne vient nous ſecourir,
Il ne nous reſtera que l'honneur de mourir.
Mais, ſi nous en croyons les lenteurs de Pompée,
Notre attente ſur lui ſera toujours trompée.
Son Lieutenant, nourri dans cet abus fatal,
N'imitera que trop ce tiede Général.
Cependant il eſt tems que Pétréius arrive,
La chaleur du combat ne peut être plus vive.
Le fier Catilina, revêtu d'un emploi
Dont vous avez voulu le charger malgré moi,
Sur le frivole eſpoir de pouvoir le ſurprendre
Dans les piéges nouveaux que vous croyez lui tendre,
L'adroit Catilina vous aura pénétré.
Aux portes de Prénefte il ne s'eſt point montré;
L'intrépide Rufus, qui s'en eſt rendu maître,
A ce poſte, du moins, ne l'a point vu paroître;
Et je crains qu'il ne ſoit au palais de Sylla,
Car j'en ai vu ſortir Célius & Sura.
Pomponius, ſuivi d'une troupe fidelle,
L'inveſtit, & pour vous rien n'égale ſon zele;
Il a fait mettre aux fers, ſur l'avis de Céſon,
Pluſieurs ſéditieux, les Gaulois & Sunnon.
Soit haine, ſoit mépris, deſſein ou négligence,
L'indifférent Craſſus garde un honteux ſilence.
Céſar ſe tait auſſi; quel qu'en ſoit le ſujet,
Rien n'eſt ſi dangereux que Céſar qui ſe tait:
Cependant ſon palais, dans une paix profonde,
Eſt, ſelon ſa coutume, ouvert à tout le monde.
La moitié du Sénat défend le champ de Mars,
Où le peuple en fureur accourt de toutes parts;
Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image

D'un champ couvert de morts & souillé de carnage.
Mais ce qui me surprend, c'est que Pomponius
M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vu Manlius.

CICÉRON.

Manlius ne vit plus.

CATON.

Dieux! quel bonheur extrême!
Qui l'a donc immolé?

CICÉRON.

Catilina lui-même.

CATON.

Consul, vous m'alarmez; & je crains que Céson
N'abuse comme vous d'un injuste soupçon.
Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable,
Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

CICÉRON.

Caton, écoutez moins cette rare candeur.
Eh! qui de tant de maux pourroit être l'auteur?
Qui, hors Catilina, peut vouloir nous détruire?
A de fausses lueurs vous laissez-vous séduire?
Que Manlius soit mort, qu'il l'ait sacrifié,
C'est prouver seulement qu'il s'en est défié.
Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître,
Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être.
Plût aux Dieux que, moins lent à punir ses forfaits,
Du chef des Conjurés Céson nous eût défaits!
Si de quelque succès son audace est suivie,
Ses cruautés n'auront de bornes que sa vie.
Des infâmes complots formés par Céthégus
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus?

Rien

Bientôt jusques sur vous leur fureur va s'étendre.
Mais c'est trop s'arrêter.

CATON.

Consul, daignez attendre ;
Je ne souffrirai point qu'abandonnant ces lieux,
Vous osiez exposer des jours si précieux.
C'est votre ami, c'est moi qui vous en sollicite.
De Chevaliers Romains une troupe d'élite,
Par mon ordre bientôt va se rejoindre à nous ;
Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.

SCENE III.

CICÉRON, CATON, LUCIUS.

CATON.

Mais je vois Lucius ; que vient-il nous apprendre ?

LUCIUS.

Qu'à l'instant près de vous Pétréius va se rendre ;
J'entends déja son nom voler de toutes parts,
Et déja ses soldats ont bordé les remparts.
Sans le secours heureux que le Ciel nous envoie,
Aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.
Nous avons vu trois fois le fier Catilina
S'élancer en fureur du palais de Sylla,
Renverser, foudroyer nos plus fermes cohortes ;
Trois fois, mais vainement, il a tenté les portes.
Je l'ai vu presque seul se mêler parmi nous ;

J'ai vu Céfon lui-même expirer fous fes coups.
De qui l'ofe attaquer la ruine eft certaine,
Et Rufus contre lui ne fe foutient qu'à peine.
Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir.

CATON.

Je vois nos Chevaliers : il eft tems de partir.

SCENE IV.

CICÉRON, CATON, TULLIE.

TULLIE.

Seigneur, où courez-vous, tandis que le carnage
Au foldat furieux laiffe à peine un paffage ?

CICÉRON.

Raffurez-vous, ma fille, & reftez en ces lieux ;
Bientôt nous reviendrons y rendre grace aux Dieux.
Ce temple, en attendant, vous fervira d'afyle.
Que fur Rome & fur moi votre cœur foit tranquille.

SCENE V.

TULLIE, *ſeule.*

Espoir des malheureux, Dieux, ſoyez mon recours.
Hélas ! c'eſt de vous ſeuls que j'attends du ſecours.
quel excès de maux me voilà parvenue !
n me fuit, on ſe tait : ô ſoupçon qui me tue !
ue je plains les malheurs de ce fatal décret,
ue mon pere a paru m'accorder à regret !
oin d'oſer ſur ce choix lui faire violence,
e devois-je pas mieux pénétrer ſon ſilence ?
'entends avec fureur nommer Catilina ;
n dit qu'il ſe retranche au palais de Sylla,
'andis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître.
ſt-ce là, s'il m'aimoit, que l'ingrat devroit être ?
eut-il m'abandonner en cette extrémité ?
uel uſage fait-il de ſa fidélité ?
ucun de ſes amis n'accourt pour ma défenſe ;
t tous, juſqu'à Probus, évitent ma préſence.
'un funeſte décret n'aurois je armé ſa main,
ue pour voir immoler juſqu'au dernier Romain ?
ruel Catilina, ſoit perfide ou fidele,
ue tu coûtes de pleurs à ma douleur mortelle !
ue dis-je ? Et Manlius, qu'il a ſacrifié,
e l'a-t-il pas déja plus que juſtifié ?
e l'aimerai-je donc que pour lui faire outrage ?
ieux, éloignez de moi cet horrible nuage.
n vient : c'eſt lui. Je ſens redoubler mon effroi.

SCENE VI.

CATILINA *sans épée, un poignard à la main*; TULLIE.

TULLIE.

Seigneur, en quel état vous offrez-vous à moi?
Quoi! tout couvert de sang! Quel désordre effroyable!
A qui réservez-vous ce fer impitoyable?
Que vois-je?

CATILINA.

Un malheureux qui vient d'être vaincu,
Honteux de vivre encore, ou d'avoir tant vécu.
Dieux, qui m'abandonnez à mon sort déplorable,
Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable.
En vain, pour le chercher, j'échappe à mille bras,
Le lâche à ma fureur ne s'exposera pas.
Tandis qu'au désespoir tout mon cœur est en proie,
Mes cruels ennemis se livrent à la joie.
Ce fer, que je gardois pour leur percer le flanc,
Ne sera plus souillé que de mon propre sang.

TULLIE, *à part.*

Fatale vérité, que j'ai trop combattue,
De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vue?
(*à Catilina.*)
Ecoutez-moi, Seigneur, & reprenez vos sens.
Qui peut vous arracher ces terribles accens?
Si vous êtes vaincu, mon pere est donc sans vie?

CATILINA.

Eh ! fait-il feulement qu'on meurt pour la patrie ?
Ce n'eft pas vous ; c'eft lui que je cherche en ces
lieux.
Fuyez, éloignez-vous d'un amant furieux.
Dieux ! après tant d'exploits dignes de mon courage,
Il ne me reftera qu'une inutile rage !
Ah ! fi j'euffe manqué de prudence ou de cœur,
Je pourrois au deftin pardonner mon malheur :
Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible ?
Et que falloit-il donc pour me rendre invincible ?
Intrépides amis, dignes d'un fort plus doux,
Vous êtes morts pour moi, j'ofe vivre après vous !
Quoi ! Sylla prefque feul, plus heureux que grand-homme,
N'eut befoin que d'un jour pour triompher de Rome ;
Et moi, trifte jouet du perfide Céfon,
Je fuis vaincu deux fois, & par toi, Cicéron !
Quoi ! dans le même inftant qu'il faut que Rome tombe,
C'eft toi qui la foutiens, & c'eft moi qui fuccombe !
Mon génie, accablé par ce vil Plébéien,
Sera donc à jamais la victime du fien ?
Après m'avoir ravi la dignité fuprême,
Ce timide mortel triomphe de moi-même !
Fortune des Héros, ce n'eft pas fur les cœurs
Que l'on te vit toujours mefurer tes faveurs.
Que l'on doit méprifer les lauriers que tu donnes,
Puifque c'eft Cicéron qu'aujourd'hui tu couronnes !
O de mon défefpoir vil & foible inftrument,

Tu me restes donc seul dans ce fatal moment!
Mes généreux amis sont morts pour ma défense;
Et, pour comble d'horreur, je mourrai sans vengeance,
Dieux cruels, inventez quelque supplice affreux,
Qui puisse être pour moi plus triste & plus honteux!

TULLIE.

Malheureux! que dis-tu? Quand la mort t'environne!
Ton cœur respire encor le fiel qui l'empoisonne,
Et gémit de laisser des crimes imparfaits!

CATILINA.

Qu'entends-je! on m'ose ici reprocher des forfaits!
Cœur foible, qui, rampant sous de lâches maximes,
Croyez l'ambition une source de crimes,
Vaine erreur, qu'un grand cœur fut toujours dédaigner,
Apprenez que le mien étoit fait pour régner.
Rome esclave, sans frein, avoit besoin d'un maître:
J'ai voulu lui donner le seul digne de l'être;
C'est moi. Si vous osez condamner ce projet,
Vous ne méritez pas d'en devenir l'objet.
N'auriez-vous pas voulu, pour gouverner l'Empire,
Que j'eusse de Caton consulté le délire;
Ou que, faisant un choix plus conforme à vos vœux,
J'eusse, pour avilir tant d'hommes généreux,
Donné ma voix au Dieu que le Sénat révere,
Lui, dont la seule gloire est d'être votre pere?

TULLIE.

Songez qu'il est du moins l'arbitre de vos jours.

CATILINA.

Voilà celui qui doit décider de leur cours.

Tout vaincu que je suis, craignez de voir paroître
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

TULLIE.

Ecoutez-moi, cruel, avant que la fureur
Acheve d'aveugler votre indomptable cœur;
Les momens nous sont chers; & celui-ci, peut-être,
Va flétrir sur l'airain le jour qui vous vit naître.
Encor, si dans les champs où préside l'honneur,
Où le vaincu souvent peut braver le vainqueur,
Je vous voyois chercher une sorte de gloire,
Je pourrois, sans rougir, chérir votre mémoire:
Mais se donner la mort pour de honteux complots,
Est ce donc-là mourir de la mort des Héros?
Je devrois vous haïr, mais votre mort prochaine
Eteint tout sentiment de vengeance & de haine.
Mon cœur, de ses devoirs autrefois si jaloux,
Qui, malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous,
Se fit de votre perte un devoir légitime,
Ne fait plus aujourd'hui que pleurer sa victime.
Barbare! si jamais vous fûtes mon amant,
Si la mort vous paroît un frivole tourment,
Craignez-en un pour vous plus cruel; c'est moi-même,
C'est une amante en pleurs qui vous perd & vous aime;
C'est ma douleur qui va me conduire au tombeau;
Voulez-vous, en mourant, devenir mon bourreau?
Reconnoissez ma voix; c'est la fiere Tullie
Que l'amour vous ramene & vous réconcilie;
Qui veut vous arracher à votre désespoir,
Et qui ne rougit plus de trahir son devoir.
Songez, Catilina, que Rome est votre mere;

Qu'à vous, plus qu'à tout autre, elle doit être
chere.
Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers
Un peuple à qui les Dieux ont soumis l'univers.
Pour sauver votre honneur, n'employez d'autres
armes
Qu'un retour vertueux, vos remords & mes larmes;
Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
De votre propre sang, ni du sang des Romains.
Je vais vous dérober au coup qui vous menace;
Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grace.

CATILINA.

Ma grace est dans mes mains, cœur indigne du
mien.
Cicéron vous a-t-il déja transmis le sien?
Moi fléchir, moi prier, moi demander la vie?
L'accepter, ce seroit me couvrir d'infamie.

TULLIE.

Eh bien! cruel, méprise un pardon généreux,
J'y consens; mais du moins, dans ton sort mal-
heureux,
De la part d'une amante accepte une retraite.

CATILINA.

M'y pourriez-vous cacher ma honte & ma défaite?
C'est-là le trait cruel qui déchire mon cœur.
Ah! s'il vous touche encor, respectez mon malheur.
Si de vous obéir ce cœur étoit capable,
J'aurois trop mérité le destin qui m'accable.
Dans l'état où je suis, loin de vous attendrir,
C'est vous qui devriez m'exciter à mourir,
Et même me prêter une main généreuse.
Cachez à mes regards cette douleur honteuse.

Que craignez-vous? ma mort? La mort n'eſt qu'un
instant
Que le grand cœur défie, & que le lâche attend.
Vous m'indignez. Je ſens que ma raiſon s'égare.

TULLIE.

Frappe; mais, malgré toi, tu me ſuivras, barbare!
Ne crois pas m'effrayer par tes emportemens,
Je ne me connois plus dans ces affreux momens.
Quoi! c'eſt Catilina qui manque de conſtance!
Malheureux! qu'attends-tu, ſans armes, ſans dé-
fenſe?
Le Sénat va bientôt revenir en ces lieux,
Veux-tu que je te voie égorger à mes yeux?
Ingrat, fuis-moi; du moins une fois en ta vie,
Reconnois, par pitié, l'empire de Tullie.
Tu n'as que trop bravé ſa tendreſſe & ſes pleurs;
Prête-moi ce poignard.

CATILINA *ſe perce & donne le poignard à Tullie.*

Le voilà.

TULLIE.

Je me meurs.

CATILINA.

Tout eſt fini pour moi: mais, ſi je perds la vie,
Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie.
Séchez vos pleurs, Tullie; & que prétendez-vous
D'un cœur dont la mort ſeule éteindra le courroux?
Etouffez des regrets que ma fierté dédaigne;
C'eſt de mourir vaincu qu'il faut que l'on me
plaigne.

SCENE VII.

CATILINA, TULLIE, LENTULUS, CÉTHÉGUS, LES LICTEURS.

CATILINA, *voyant arriver les Conjurés qu'on mene au supplice.*

Voici le dernier coup que me gardoit le sort.

CÉTHÉGUS, *en passant.*

Adieu, Catilina : nous allons à la mort.

CATILINA.

Amis infortunés, ma main vient de répandre
Ce sang que j'aurois dû verser pour vous défendre.

SCENE VIII & derniere.

CICÉRON, CATON, TULLIE, CATILINA, LES LICTEURS.

CATILINA, *voyant paroître Cicéron & Caton.*

Il ne me restoit plus, pour comble de douleur,
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.
(*A Cicéron.*)
Approche, Plébéien ; viens voir mourir un homme
Qui t'a laissé vivant pour la honte de Rome.

(*A Caton.*)
Et toi, dont la vertu reſſemble à la fureur,
Au gré de mes deſirs tu feras ſon malheur.
Cruels! qui redoublez l'horreur qui m'environne,
(*Il fait un mouvement pour ſe lever.*)
Qu'heureuſement pour vous la force m'abandonne!
Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'eſt point
changé.
O Céſar! ſi tu vis, je ſuis aſſez vengé.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

NOUVELLE SCENE V (1) DU IIme ACTE.

CICÉRON, TULLIE.

TULLIE.

Je viens en ce moment
D'avoir avec Probus un éclaircissement.
J'ai vu l'esclave aussi, mais ce n'est plus le même;
Ainsi que sa fierté, son audace est extrême.
Probus, dans ses discours, ne me laisse entrevoir
Que de nouveaux sujets d'horreur, de désespoir;
Et, loin que votre aspect dissipe mes alarmes,
Je vous vois prêt, Seigneur, à répandre des larmes.

CICÉRON.

Ma fille, quel secret m'avez-vous découvert?
Votre zele trop prompt nous trahit & nous perd.
Ce jour qui n'auroit dû briller que pour ma gloire,
Et parmi les Romains consacrer ma mémoire,
Ce jour, que je croyois le plus beau de mes jours,
Loin de les illustrer, en va flétrir le cours.
Jamais Catilina ne fut plus redoutable

(1) Cette Scene, qui n'a jamais été imprimée, a été trouvée dans les papiers de feu M. de Crébillon: on sentira facilement pourquoi il l'a supprimée.

Qu'au

Qu'au moment que j'ai cru sa perte inévitable.
Malgré tous ses détours, j'entrevois ce qu'il veut ;
Mais, nous serions perdus, s'il osoit ce qu'il peut.
La moitié du Sénat, tremblante ou corrompue,
N'offre que perfidie ou foiblesse à ma vue ;
Et l'esclave lui seul me cause plus d'effroi,
Que tous les ennemis conjurés contre moi.
C'est Fulvie en un mot, dont la haine fatale,
Poursuit moins aujourd'hui l'amant que la rivale ;
Qui, prompte à démentir de fideles rapports,
Vous veut associer à de honteux transports,
Vous faire soupçonner d'une flamme coupable
Qui du Sénat entier va vous rendre la fable,
Si nous ne fléchissons un barbare ennemi
Que l'on ne vit jamais se venger à demi.
Cependant, pour sauver votre gloire & la mienne,
Il faut loin du Sénat qu'un piége le retienne.
Essayez sur son cœur le pouvoir de vos yeux.
Songez qu'il faut sur-tout l'éloigner de ces lieux ;
S'il paroît au Sénat & qu'il se justifie,
Vous m'en verrez sortir couvert d'ignominie.
Catilina vous aime, & l'espoir d'être à vous
Peut-être calmera sa haine & son courroux.

TULLIE.

Mais, si je fléchissois ce superbe courage,
Si d'un espoir flatteur il demandoit un gage,
Pourrois-je en sûreté lui promettre ma main ?
Et si je la promets, l'obtiendra-t-il enfin ?
Seigneur, vous vous taisez....

CICÉRON.

Ah, ma chere Tullie!

Qu'au fort d'un furieux votre pere vous lie!
Me préserve le Ciel de cet horrible choix !

TULLIE.

Je fus toujours soumise à ce que je vous dois;
Mais à Catilina, Seigneur, si je m'engage,
Ma main au même instant deviendra son partage;
Mon cœur tentera tout pour désarmer le sien :
Mais, s'il faut le tromper, je ne vous promets rien.

CICÉRON.

Tromper un ennemi digne de notre estime;
Ce n'est pas se venger, c'est se souiller d'un crime:
Mais, tromper des pervers & des séditieux,
Lorsque dans leur fureur rien n'est sacré pour eux,
Ce n'est que profiter des exemples qu'ils donnent.
Ainsi que vos refus, vos scrupules m'étonnent.
Il s'agit de sauver mon honneur au Sénat,
Et votre cœur balance en faveur d'un ingrat!
Eh bien! venez donc voir immoler votre pere,
Et de fleuves de sang inonder Rome entiere.
Mais, vous ne m'aimez plus, & la nature en vain
Me peindroit à vos yeux un poignard dans le sein.

TULLIE.

Ah! daignez m'épargner un si cruel outrage!
D'un pere que j'adore, est-ce là le langage?
Quoi, ce pere si cher, dont les augustes mains
M'ont tant de fois tracé de plus nobles chemins,
Voudroit-il employer sa divine éloquence
A corrompre des cœurs nourris dans l'innocence?
Eh! que n'ai-je point fait pour vous prouver ma foi!
J'ai perdu mon amant, qu'exigez-vous de moi?

CICÉRON.

Ah; ma fille! étouffez une tendresse vaine;

Sont-ce là des transports digne d'une Romaine ?
Quoi ! votre cœur s'arrête à des scrupules vains,
Et dédaigne l'honneur de sauver les Romains !
Catilina bientôt dans ces lieux va paroître ;
Adieu, songez qu'il faut perdre ou gagner ce traître,
Que vous êtes enfin fille de Cicéron.
Retournez chez Probus ; moi je vais chez Caton.
C'est-là que je pourrai dans le cœur d'un seul homme
Retrouver à la fois nos Dieux, nos loix & Rome.

F I N.

LE
TRIUMVIRAT,
OU
LA MORT DE CICÉRON,
TRAGÉDIE,

Représentée, pour la premiere fois, le 23 Décembre 1754.

M iij

PERSONNAGES.

OCTAVE-CÉSAR, } Triumvirs.
LÉPIDE, }

CICÉRON, Consul.

TULLIE, Fille de Cicéron.

SEXTUS, Fils de Pompée, & déguisé sous le nom de Clodomir, Chef des Gaulois.

MÉCENE, Favori d'Octave.

PHILIPPE, Affranchi du grand Pompée.

La Scene est à Rome, dans la Place publique.

LE
TRIUMVIRAT,
OU
LA MORT DE CICÉRON,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TULLIE, *seule.*

OU vais-je, infortunée? & quel espoir me luit?
Que de cris, que de pleurs, & quelle affreuse nuit?
Effroyable séjour des horreurs de la guerre,
Lieux inondés du sang des maîtres de la terre,
Lieux dont le seul aspect fit trembler tant de Rois;
Palais où Cicéron triompha tant de fois,
Désormais trop heureux de cacher ce grand homme,
Sauvez le seul Romain qui soit encor dans Rome.

(*Appercevant le tableau des Proscrits.*)
Que vois-je, à la lueur de ce cruel flambeau?
Ah! que de noms sacrés proscrits sur ce tableau!
Rome, il ne manque plus, pour combler ta misere,
Que d'y tracer le nom de mon malheureux pere,
Qu'on peut, sans t'offenser, nommer aussi le tien.
Hélas! après les Dieux, il est ton seul soutien.
(*A la statue de César.*)
Toi, qui fis en naissant honneur à la nature,
Sans avoir des vertus que l'heureuse imposture;
Trop aimable Tyran, illustre ambitieux,
Qui triomphas du sort, de Caton & des Dieux;
Brutus, s'il est ton fils, a plus fait pour ta gloire
(*Elle montre le nom d'Octave à la tête des Proscripteurs.*)
Que ce tigre adopté pour flétrir ta mémoire.
César, vois à quel titre il prétend t'égaler.
Mais c'est en proscrivant qu'il sait se signaler.
Sacrifie à nos pleurs ce successeur profane;
Si ton cœur l'a choisi, ta gloire le condamne:
Ce n'est pas sous son nom qu'un glorieux burin
Enchaînera jamais & la Seine & le Rhin.
Sous un joug ennobli par l'éclat de tes armes,
Nous respirions, du moins, sans honte & sans alarmes.
Loin de rougir des fers qu'illustroit ta valeur,
On se croyoit paré des lauriers du vainqueur:
Mais sous le joug honteux & d'Antoine & d'Octave,
Rome, arbitre des Rois, va gémir en esclave.
Quel spectacle nouveau vient me remplir d'effroi?
(*A la statue de Pompée.*)
Ah! Pompée, est-ce là ce qui reste de toi?

Miférables débris de la grandeur humaine,
Douloureux monumens de vengeance & de haine!
Plus on difperfera vos reftes immortels,
Et plus vous trouverez & d'encens & d'autels.
Et toi, digne héritier d'un nom que Rome adore,
Héros qu'en fes malheurs chaque jour elle implore,
Pour nous venger d'Octave, accours, vaillant Sextus;
A ce nouveau Céfar, fois un nouveau Brutus.
Octave eft fi cruel, qu'il rendroit légitime
Ce qui même à fes yeux pourroit paroître un crime...

SCENE II.

CLODOMIR, TULLIE.

TULLIE.

Mais dans l'obfcurité qu'eft-ce que j'entrevois?
Hélas! que je le plains! c'eft le chef des Gaulois.
Tandis que pour mon pere il expofe fa vie,
Mon pere pour jamais va lui ravir Tullie.
Que cherchez-vous ici, généreux Clodomir?

CLODOMIR.

Ce que les malheureux cherchent tous, à mourir.
Madame, c'en eft fait: la colere célefte
Va bientôt des Romains détruire ce qui refte.
Le jour n'éclaire plus que des objets affreux,
Et l'air ne retentit que de cris douloureux;
Les autels ne font plus qu'un refuge effroyable,

Que fouille impunément le glaive impitoyable.
Un Tribun maſſacré par ſes propres ſoldats
Ne ſert que de ſignal pour d'autres attentats.
Un fils, preſqu'à mes yeux, vient de livrer ſon pere:
J'ai vu ce même fils égorgé par ſa mere.
On ne voit que des corps mutilés & ſanglans,
Des eſclaves traîner leurs maîtres expirans.
Le carnage aſſouvi réchauffe le carnage.
J'ai vu des furieux dont la haine & la rage
Se diſputoient des cœurs encor tout palpitans;
On diroit, à les voir, l'un l'autre s'excitans,
Déployer à l'envi leur fureur meurtriere,
Que c'eſt le dernier jour de la nature entiere;
Et, pour comble de maux dans ces cruels inſtans,
Rien ne m'annonce ici les ſecours que j'attends.
D'infortunés proſcrits une troupe choiſie
Va bientôt par mes ſoins ſe trouver dans Oſtie.
J'ai ſauvé Meſſala, Métellus & Piſon:
Mais ce n'eſt rien pour moi, ſi je n'ai Cicéron.
C'eſt à ce tendre ſoin que mon amour s'applique,
Pour ſauver à la fois vous & la république.
Fuyez, belle Tullie, & daignez un moment
Vous attendrir aux pleurs d'un malheureux amant.
C'eſt pour vous, digne objet qui cauſez mes alarmes,
Que le plus fier des cœurs a pu verſer des larmes.

TULLIE.

Moi, fuir? Ah! Clodomir, c'eſt en moi, dans mon ſein,
Que Rome doit trouver ſon ſalut ou ſa fin.
Les pleurs, pour m'ébranler, ſont de trop foibles armes;
La vie a ſes attraits, mais la mort a ſes charmes.

CLODOMIR.

N'accablez point, Tullie, une ame au désespoir.
Si ma douleur n'a rien qui vous puisse émouvoir,
Ecoutez-moi du moins en ce moment funeste.
De ce pere si cher, le seul bien qui vous reste,
L'implacable Fulvie a juré le trépas;
Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras,
Et couvrir de son sang cette auguste retraite,
Qui n'est pour Cicéron ni sûre, ni secrete.
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux;
Rien n'échappe aux regards de cet ambitieux.
Dangereux & prudent, plus adroit que sincere,
Il ne s'attachera qu'à tromper votre pere.
Mécene est avec lui. Ce sage courtisan,
Peu digne du malheur de servir un Tyran,
Vient flatter Cicéron d'une faveur ouverte,
Sans savoir que peut-être il travaille à sa perte.
Octave vous adore, & prétend, à son tour,
Que votre pere & vous couronniez son amour.
Et moi qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie,
Je vous perds avec elle, adorable Tullie.
Votre hymen mettra fin à leur division,
Et c'est mon sang qui va sceller leur union.

TULLIE.

Votre sang! Ah! croyez qu'il n'est point de puissance
Que je n'ose braver ici pour sa défense.
Ah! quel sang fut jamais si précieux pour nous?
Est-il quelque Romain qui le soit plus que vous?
Clodomir, il est tems de vous ouvrir mon ame.
J'ai vu, sans m'offenser, éclater votre flamme.

Dans l'Eſpagne, où j'ai ſu me choiſir un aſyle,
Je vais chercher, Madame, un Ciel moins corrompu,
Pour ſauver mon honneur, mon nom, & ma vertu.

TULLIE.

Ah! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui ſait braver l'orage.
Que peut craindre un Romain des caprices du ſort,
Tant qu'il lui reſte un bras pour ſe donner la mort?
Avez-vous oublié que Rome eſt votre mere?
Demeurez, imitez l'exemple de mon pere,
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire, ou du moins un combat.
On n'encenſa jamais la vertu fugitive,
Et celle d'un Romain doit être plus active.
On ne le reconnoît qu'à ſon dernier ſoupir;
Son honneur eſt de vaincre; &, vaincu, de mourir.
De toute autre vertu rejettez le menſonge;
La mort pour un Romain n'eſt que la fin d'un ſonge.

SCENE IV.

CICERON, TULLIE, LÉPIDE.

TULLIE.

Mais Cicéron qui vient vous dira mieux que moi,
Qu'un grand homme n'eſt rien, s'il ne l'eſt que pour ſoi.

CICÉRON.

Près de voir consommer mon destin déplorable,
Et parer de mon nom cette odieuse table,
(*montrant le tableau des Proscrits.*)
Je ne m'attendois pas qu'un lâche Triumvir
Vînt m'apporter lui-même un ordre de mourir.
Hélas ! c'est aujourd'hui tout ce que je desire.
Vous n'aurez pas besoin, cruel ! de me proscrire.

LÉPIDE.

Rendez plus de justice aux soins d'un tendre ami.

CICÉRON.

Eh ! quel autre dessein peut vous conduire ici ?
Lépide, est-ce bien vous ? Quoi ! ce même Lépide
Qui s'enorgueillissoit d'une vertu rigide,
De nos derniers malheurs sacrilege artisan,
A mes yeux indignés n'offre plus qu'un Tyran !

LÉPIDE.

Cicéron, respectez l'amitié qui nous lie ;
La mienne vous révere, & la vôtre s'oublie.
Quoi ! si savant dans l'art de lire au fond des
coeurs,
C'est vous qui des Tyrans m'imputez les fureurs,
Ah ! de leur cruauté loin que je sois complice,
Il n'est point de momens où mon coeur n'en gé-
misse.

CICÉRON.

Faites moins éclater une feinte douleur
Qui ne sert qu'à prouver que vous manquez de
coeur.
Pourquoi donc vous unir à la toute-puissance,
Dès que vous n'en pouvez réprimer la licence,
Ni soutenir un rang qui doit régler vos pas ?

Si votre cœur eſt pur, vos mains ne le ſont pas.
Le ſang coule à vos yeux, vous n'oſez le défendre;
C'eſt vous qui le verſez, en le laiſſant répandre.
D'Antoine & de Céſar Collegue ſans honneur,
Lorſque vous en pourriez devenir la terreur,
A peine vous oſez diſputer votre tête,
Trop heureux, en fuyant, d'éviter la tempête.
Inutile Tyran d'un peuple malheureux,
Soyez du moins pour nous un Tyran courageux;
Et ſi c'eſt à régner que votre cœur aſpire,
Sauvez donc les ſujets qui forment votre empire.
Uniſſons nos efforts & notre déſeſpoir,
Du Sénat expirant ranimons le pouvoir.
Lorſque de Rome en feu les cris ſe font entendre,
Attendez-vous ſa fin pour pleurer ſur ſa cendre?
Ouvrez les yeux, Lépide, & revenez à vous.
Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux.
Devenons tour-à-tour peres de la patrie,
Et rendons aux Romains une nouvelle vie.
Duſſions-nous à la mort nous livrer ſans ſuccès,
Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais.

LÉPIDE.

Pour le ſalut de Rome inutile eſpérance!
Abandonnez aux Dieux le ſoin de ſa défenſe.
Il n'eſt plus de Romains, ni de loix, ni d'Etat;
C'eſt votre nom lui ſeul qui fait tout le Sénat.
Romain trop vertueux, dans ce malheur extrême,
Ne ſongez qu'à ſauver votre fille & vous-même.
Tout l'Univers en vain s'intéreſſe à vos jours,
Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours.
Echauffé par les cris d'une femme inhumaine,
Que des fleuves de ſang ſatisferoient à peine,

Ce cruel veut vous mettre au nombre des Proscrits;
Et vous pouvez juger quel en sera le prix.
Je crains qu'à vos dépens Octave ne se venge,
Et que de Lucius vous ne soyez l'échange.
Octave, qui poursuit l'oncle du Triumvir,
Ne se rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir;
Et l'on n'apaisera la haine de Fulvie,
Que de tout votre sang on ne l'ait assouvie.
Il est vrai que contr'eux Octave vous défend;
Mais de ses intérêts son amitié dépend.
La seule ambition gouverna sa jeunesse,
Et le gouvernera jusques dans sa vieillesse:
Ainsi n'attendez rien de ce volage appui,
Que vous perdrez demain, si ce n'est aujourd'hui.
J'ai fixé mon séjour sur les rives du Tage:
C'est sur ces bords heureux devenus mon partage,
D'un pouvoir usurpé restes injurieux,
Que je veux transporter Cicéron & mes Dieux.
Venez y partager l'Empire & ma fortune,
Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune.

CICÉRON.

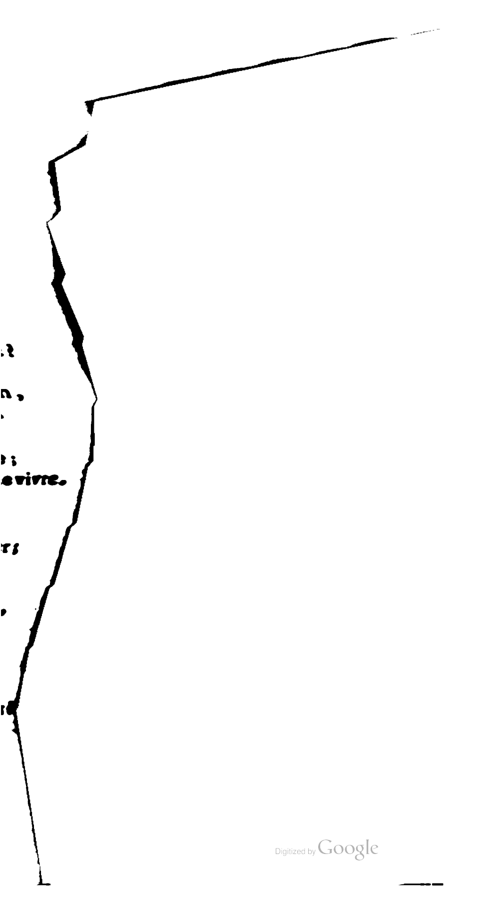
Qu'entends-je?

LÉPIDE.

Et dans ces lieux quel est donc votre espoir?

CICÉRON.

J'y veux avec le mien remplir votre devoir;
J'y veux faire moi seul, ce qu'y doit faire un homme
Qui veut mourir pour Rome, ou mourir avec Rome.
Vous croyez, je le vois, parler au Cicéron
De qui la fermeté n'illustra point le nom;
Mais je vous ferai voir que ma seule sagesse



Mais craignez encor moins son art que ses promesses.
Je vais guider vos pas en des lieux écartés
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

CICÉRON.

Partez,
J'aurai moins à rougir de me donner un maître,
Que de suivre un ami si peu digne de l'être.
Que César me soutienne ou me manque de foi,
Antoine, vous, & lui, tout est égal pour moi.
Si le destin me garde une fin malheureuse,
La fuite ne pourroit que la rendre honteuse.
Je n'ai connu qu'un bien, c'étoit la liberté;
Je l'ai perdu. Grands Dieux! qui me l'avez ôté,
Que ne m'arrachiez-vous une importune vie
Qu'en vain votre courroux réserve à l'infamie?

LÉPIDE.

Je ne vous presse plus; mais, avant mon départ,
D'un secret important je veux vous faire part.
Sextus, que l'on croyoit au rivage d'Ostie,
Est depuis quelque tems caché dans l'Italie.
Je soupçonne de plus qu'il pourroit être ici.
Gardez-vous d'embrasser ce dangereux parti.
Celui des Conjurés seroit moins sûr encore,
Ce sont des assassins que l'univers abhorre;
Et si jamais César peut découvrir Sextus,
Vous vous perdez tous deux ainsi que Métellus.

CICÉRON.

Que m'importe Sextus, & que voulez-vous dire?

LÉPIDE.

Ce que pour vous sauver mon amitié m'inspire.
En vain vous prétendez, sous le nom d'un Gaulois,

Nous cachez un guerrier connu par tant d'exploits.
Cicéron, mon dessein n'est pas de vous surprendre :
Je sais tout, j'ai tout vu; cessez de vous défendre.
J'ai trop aimé Pompée, & trop connu ses fils,
Pour croire qu'à Sextus mes yeux se soient mépris;
Je viens de l'entrevoir.

CICÉRON.

Eh bien! si de son pere
La mémoire aujourd'hui peut vous être encor chere,
Loin de rougir des biens qu'il répandit sur vous,
Qu'un noble souvenir vous les rappelle tous.
De ce nom si vanté ranimons la puissance,
Et d'un fils malheureux embrassez la défense;
Détruisons les Tyrans & le Triumvirat,
Ou formons-en un autre appuyé du Sénat.
Qu'aux transports d'un ami votre vertu réponde;
Devenons les soutiens & les maîtres du monde;
Mais ne le soumettons à notre autorité,
Que pour donner aux loix toute leur liberté.

LÉPIDE.

De ce rare projet j'admire la noblesse;
J'en conçois la grandeur, encor mieux la foiblesse.
Je vois des Généraux qui n'auront pour soldats
Que des Proscrits errans de climats en climats.
Croyez-moi, Cicéron, votre unique espérance
Est de pouvoir d'Antoine eviter la vengeance.
Fuyez avec Sextus, ou fuyez avec moi;
Choisissez l'un de nous, & comptez sur ma foi:
Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile.
Pour la derniere fois, je vous offre un asyle;
Adieu.

SCENE V.

CICÉRON, *seul.*

FOIBLE Tyran, garde pour tes pareils
Ton amitié, tes soins, ta honte, & tes conseils;
Lâche! plus digne encor de mépris que de haine,
Déja le jour plus grand m'annonce que Mécene,
Qui dans ce trouble affreux s'intéresse à la paix,
Doit être dès long-tems rentré dans ce palais.
Allons. Mais il est tems que j'instruise ma fille
D'un secret qui peut perdre ou sauver ma famille.
Sur nos desseins communs craignons moins d'alarmer
Un grand cœur qui sait plus que de savoir aimer.
De ses frayeurs pour moi Sextus qui se défie,
Ne connoît pas encor tout le cœur de Tullie.
Non, ne lui laissons plus ignorer un secret
Que ma tendre amitié lui cachoit à regret.
Clodomir, devenu le fils du grand Pompée,
Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée.
Unissons-les, donnons à César un rival
Dont le nom seul pourra lui devenir fatal.
Essayons cependant de fléchir un barbare,
Pour suspendre les coups que sa main nous prépare;
Mais s'il veut s'emparer du pouvoir souverain,
A son ambition nous pourrons mettre un frein.
Dieu puissant des Romains, indomptable génie,

Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannis,
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir au pied de tes autels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, MÉCENE.

OCTAVE.

Oui, Mécene, je sais qu'une ardente vengeance
A souvent confondu le crime & l'innocence;
Qu'à des yeux prévenus le mal paroît un bien;
Que la haine est injuste & n'examine rien:
Mais je sais encor mieux qu'une aveugle clémence,
Loin d'arrêter le crime, en nourrit la licence.
Plus on doit épargner les hommes vertueux,
Plus il faut des méchans faire un exemple affreux.
Quel que soit mon courroux, il est si légitime
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime.
Le seul infortuné digne de mes regrets,
Dont la mort flétriroit à jamais nos décrets,
C'est l'Orateur fameux pour qui Rome m'implore,
Et qu'un funeste amour me rend plus cher encore,
Le divin Cicéron, dont le nom glorieux
Triomphera toujours dans ces augustes lieux.
Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tullie,
Et le sauver des coups de l'indigne Fulvie.
Tu l'as vu cette nuit, conçois-tu quelqu'espoir

Qu'il veuille en ma faveur employer son pouvoir!
Il est bon qu'en public il prenne ma défense,
Pour disposer le peuple à plus d'obéissance;
Et que par ses amis il inspire au Sénat
De réunir en moi tout le Triumvirat.
César, pour rétablir l'Etat en décadence,
Crut devoir s'emparer de la toute-puissance;
Il sentit (& j'ai dû le sentir comme lui)
Qu'il ne faut aux Romains qu'un seul maître aujourd'hui.

MÉCENE.

Cicéron désormais n'a qu'un desir unique,
C'est de vous voir, Seigneur, sauver la république,
D'Antoine qu'il méprise abaisser la grandeur,
Devenir du Sénat l'ame & le protecteur.
Sur tout autre projet il sera peu flexible;
Cependant, à vos soins il m'a paru sensible.
Essayez d'engager ce fier Républicain
A vous laisser jouir du pouvoir souverain;
C'est sur ce point qu'il faut le vaincre ou le séduire.
Cicéron, dès qu'il peut vous servir ou vous nuire,
Ne vous laisse qu'un choix, le perdre ou le sauver.
Le plus digne de vous est de le conserver.
Son amitié, son nom, ses conseils, sa prudence,
Son crédit au Sénat, sur-tout son éloquence,
Deviendroient votre appui dans un péril pressant.

OCTAVE.

Rien n'est si dangereux, dans un Etat naissant,
Que ces hommes de bien que le public admire;
Qui, sur le préjugé d'un vertueux délire,
N'embrassent le parti des autels ou des loix,
Que pour tyranniser les peuples ou les Rois.

SCENE II.

SCENE II.

OCTAVE, MÉCENE, CICÉRON.

OCTAVE.

J'APPERÇOIS Cicéron; laiſſe-nous ſeuls, Mécene.

SCENE III.

OCTAVE, CICÉRON.

OCTAVE, *à part.*

QUE ſa douleur me trouble & me cauſe de peine!
(*Haut.*)
A votre nom célebre on doit trop de reſpect,
Pour croire que le mien vous puiſſe être ſuſpect.
Quoique des Triumvirs il aìt lieu de ſe plaindre,
Cicéron près de moi ſait qu'il n'a rien à craindre.
Comme il s'agit de Rome, à ce nom ſi chéri,
Je ſuis ſûr de trouver votre cœur attendri,
Et que vous me verrez ici ſans répugnance.

CICÉRON.

Comment avez-vous pu deſirer ma préſence?
Céſar, en quel état vous offrez-vous à moi?
Ah! ce n'eſt ni ſon fils, ni Céſar que je voi.

Vos mains n'en ont que trop fouillé la ressemblance,
Et Rome n'en peut trop pleurer la différence.
Malheureux ! pouvez-vous, sans l'inonder de pleurs,
Sur son sein déchiré déployer vos fureurs ?
O César ! ce n'est pas ton sang qui l'a fait naître ;
Brutus qui l'a versé, méritoit mieux d'en être.
Le meurtre des vaincus ne souilloit point tes pas ;
Ta valeur subjuguoit, mais ne proscrivoit pas.
Si tu versois du sang pour soutenir ta gloire,
De ta clémence en pleurs tu parois la victoire.
Et vous, sans redouter l'exemple de sa mort,
Vous semblez n'envier que son funeste sort.
Peu jaloux d'hériter de ses sages maximes,
Cruel ! vous ne songez qu'à parer des victimes.

OCTAVE.

D'un reproche odieux qui blesse mon honneur,
Cicéron, modérez l'indiscrete rigueur.
Mais, pour justifier un discours qui m'étonne,
Et que mon amitié cependant vous pardonne,
César, que vous venez de placer dans les Cieux,
Et que, pour m'abaisser, vous égalez aux Dieux,
En quels lieux, répondez, a-t-il perdu la vie ?
Fut-ce aux bords de la Seine, ou dans Alexandrie ?
Est-ce aux champs de Pharsale, où, pour votre bonheur,
La victoire à genoux couronnoit sa valeur ?
Non ; ce fut au Sénat, & dans le sein de Rome
Que l'on osa trancher les jours de ce grand-homme ;
Et vous m'osez blâmer de répandre le sang
De ceux dont la fureur lui déchira le flanc !
Quel autre ai-je proscrit, Orateur téméraire ?
Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre.

uelque sang qu'à sa mort j'ose sacrifier,
: n'en connois aucun digne de l'expier.
u meurtre de César condamner la vengeance,
'*est des plus noirs forfaits consacrer la licence.*

CICÉRON.

n meurtre, quel qu'en soit le prétexte ou l'objet,
)ur les coeurs vertueux fut toujours un forfait;
ais les Républicains ne se font pas un crime
immoler un Tyran, même digne d'estime.
ne regardent point leur Tyran comme un Roi
u'éleve au-dessus d'eux la naissance ou la loi;
, sans avoir pour lui les loix ni la naissance,
ésar osa des Rois s'arroger la puissance.
›n que des Conjurés j'approuve la fureur;
détestè leur crime, encor plus son vengeur;
ır vous multipliez à tel point les supplices,
Brutus vous cherchez tant de nouveaux complices,
ı'il semble que César renaisse chaque jour,
que chacun de nous l'assassine à son tour.
ıntre un peuple à genoux armer la tyrannie!
l'Univers entier détruire l'harmonie,
de ses ennemis se défaire à son choix;
ndre le glaive seul l'interprete des loix;
ıployer, pour venger le meurtre de son père,
s flammes ou du fer l'odieux ministere;
nner à ses Proscrits, pour Juges, ses soldats;
neveu de César voilà les magistrats.
i vous a confié l'autorité suprême?

OCTAVE.

besoin de l'Etat, mon épée, & moi-même.
de quel droit enfin osez-vous aujourd'hui

Interroger César, & César votre appui?
Revenez d'une erreur qui vous seroit fatale;
Un homme tel que moi ne veut rien qui l'égale.
Dès que César n'est plus, & qu'il revit en moi,
Qui d'entre les Romains doit me donner la loi?
Croyez-vous rétablir, par votre politique,
D'un peuple & d'un Sénat l'union chimérique?
Ce n'étoit qu'un vain nom dès le tems de Sylla,
Qui s'est évanoui depuis Catilina.
Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître,
Ce n'est que sous moi seul qu'on les verroit pa-
roître:
Mais vous voyez assez qu'il n'est aucun espoir
De remettre les loix dans leur premier pouvoir.
Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,
Et qui de nos exploits embellit tant d'histoires;
Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,
Vous subjugue à son tour, & triomphe des loix.
Dès qu'il faut obéir, le parti le plus sage
Est de savoir se faire un heureux esclavage.
La liberté n'est plus qu'un bien d'opinion;
Le nom de République, une autre illusion,
Dont il faut rejetter l'orgueilleuse chimere,
Source de trop de maux pour vous être encor chere.
Qu'espérez-vous enfin, quand tout est renversé,
Quand le Sénat n'est plus qu'un troupeau dispersé?
Où sont vos légions, pour soutenir la gloire
De ce corps dont, sans vous, on perdroit la mé-
moire?
En vain vous prétendez affranchir les Romains
Du joug qu'ils imposoient au reste des humains.
L'Univers nous demande une forme nouvelle,

Et Rome un Empereur qui commande avec elle.
Trop heureux les Romains, si, pour ce haut emploi,
Ils n'avoient déformais à redouter que moi !
Mon Collegue insolent vous fait assez connoître
Que d'un emploi si noble il se rendroit le maître,
Si vous pouviez souffrir qu'il osât s'en saisir ;
Mais vous me choisirez, si vous savez choisir.
Le cruel Triumvir demande votre tête ;
Son crédit l'obtiendra, si le mien ne l'arrête.
Un intérêt si cher doit nous concilier.
Pour mieux détruire Antoine, il faut nous allier.
Vos vertus, vos malheurs, mon amour pour Tullie,
Mon honneur, tout m'engage à vous sauver la vie.
Vous fûtes autrefois mon premier protecteur,
Votre bouche long-tems s'ouvrit en ma faveur ;
Je vous dois mes grandeurs, une amitié sincere.
Aimez-moi, Cicéron, & devenez mon pere.

CICÉRON.

Abdique, je t'adopte, & ma fille est à toi,
Pourvu qu'elle consente à te donner sa foi,
Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,
Et qu'au sort d'un César elle veuille être unie.
Je doute cependant qu'élevée en mon sein,
Un Tyran, quel qu'il soit, puisse obtenir sa main.
Elle vient, tu pourras t'expliquer avec elle ;
Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modele.
Rentre dans ton devoir, sois Romain ; à ce prix,
Tu deviendras bientôt son époux & mon fils :
Mais si tu veux toujours tenir Rome asservie,
Tu peux, quand tu voudras, me livrer à Fulvie.

SCENE IV.

OCTAVE, *seul.*

L'EXCÈS où Cicéron vient de s'abandonner
M'éclaire, & d'un complot me le fait soupçonner.
C'est lui qui doit trembler, & c'est lui qui menace!
Sans Brutus ou Sextus, il auroit moins d'audace.

SCENE V.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE.

TANDIS que pour lui seul je venois en ces lieux,
Cicéron tout-à-coup disparoît à mes yeux;
Je n'en ai pas moins vu qu'une peine mortelle
Accabloit son grand cœur d'une douleur nouvelle.
Se peut-il qu'un objet si digne de pitié
Ne puisse triompher de votre inimitié?
Languissant, malheureux, sans amis, sans défense,
Auroit-il de César essuyé quelqu'offense?
J'ai vu que tout en pleurs il s'éloignoit de vous,
Et vos yeux sont encore enflammés de courroux.

OCTAVE.

Si les vôtres daignoient lire au fond de mon ame,

Ils feroient peu troublés du courroux qui l'enflamme,
Et vous jugeriez mieux des fentimens d'un cœur
Digne de s'enflammer d'une plus noble ardeur.
Quelque haine que faffe éclater votre pere,
Pour ofer le haïr, fa fille m'eft trop chere.
Je n'oublirai jamais qu'en vous donnant le jour,
C'eft à lui que je dois l'objet de mon amour.
Ah! loin de l'outrager, c'eft Cicéron lui-même
Qui venge fes chagrins fur un cœur qui vous aime.
Plus il eft malheureux, plus je m'attache à lui,
Sur-tout, depuis qu'il n'a que moi feul pour appui.
C'eft pour lui conferver & les biens & la vie,
Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie.
Lorfque Céfar enfin s'offre pour votre époux,
Cicéron eft encor plus injufte que vous.

TULLIE.

Je vous croyois toujours l'époux de Scribonie;
Mais avec vos pareils malheur à qui s'allie!
A vous voir d'un hymen nous impofer la loi,
On croiroit que Céfar peut difpofer de moi;
Et qu'au mépris des loix, au défaut du divorce,
Il peut, quand il voudra, m'obtenir par la force;
Et qu'enfin, au-deffus d'un citoyen Romain,
Il veut de fes amours traiter un Souverain.
Encor, fi vous aviez abdiqué la puiffance,
Ou plutôt d'un Tyran abdiqué l'arrogance,
Vous pourriez à vos vœux permettre quelqu'efpoir.

OCTAVE.

Si j'ofois abdiquer le fouverain pouvoir,
Quel rang pourrois-je offrir déformais à Tullie?

TULLIE.

Le rang d'un citoyen, pere de la patrie;
D'un Romain, qui ne sait briguer d'autres honneurs
Que ceux dont la vertu couronne les grands cœurs.

OCTAVE.

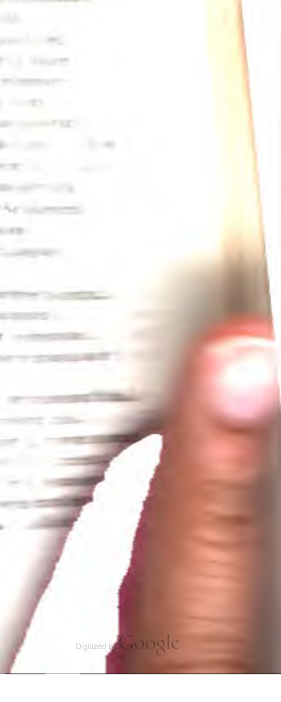
Prévenu, comme vous, des chimeres Romaines,
Si de l'autorité j'abandonnois les rênes,
Pour régler ma fortune au gré de mon amour,
Antoine voudra-t-il abdiquer à son tour?

TULLIE.

Eh! que peut m'importer que le cruel abdique,
Dès que nous n'avons plus ni loix, ni République?
Impérieux amant, qui me parlez en Roi,
Savez vous que Brutus est moins Romain que moi?
Régnez, si vous l'osez; mais croyez que Tullie
Saura bien se soustraire à votre tyrannie.
Si du sort des Tyrans vous bravez les hasards,
Il naîtra des Brutus autant que des Césars.

OCTAVE.

De la part de Tullie un dédaigneux silence
Eût été plus séant que tant de violence.
Je ne m'attendois pas qu'un si cruel mépris
De tout ce que j'ai fait dût être un jour le prix.
De l'ingrat Cicéron j'ai souffert les caprices,
Sans me plaindre de lui, ni de ses injustices;
Votre pere au Sénat m'a cent fois outragé,
Dans ses emportemens il na rien ménagé;
Avec mes ennemis son cœur d'intelligence,
N'a jamais respiré que haine & que vengeance?
Tandis qu'avec ardeur je combattois les siens,
Cicéron à me perdre encourageoit les miens;



Au fort de Cicéron Rome qui s'intéresse,
Sans doute avec plaisir verroit notre union
Le terme spécieux de la proscription.
Devenez de la paix le lien & le gage ;
C'est l'unique moyen de dissiper l'orage.
Je vois ce qui vous flatte en ce cruel instant,
C'est le frivole honneur d'un refus éclatant :
Mais ne présumez pas que je me détermine
A me priver du rang que le Ciel me destine.
Si je m'en dépouillois, ce seroit me livrer
Au premier assassin qui voudroit s'illustrer.

TULLIE.

Après ce fier aveu, je crois, pour vous confondre,
N'avoir à votre amour que deux mots à répondre.
Je ne vous aime point. J'aimerois mieux la mort,
Que de me voir un jour unie à votre sort ;
Cependant, si César veut déposer l'Empire,
A son fatal hymen je suis prête à souscrire ;
Dût mon cœur indigné n'y consentir jamais,
Je me sacrifierai pour le bien de la paix :
Mais, si vous usurpez l'autorité suprême,
Vous pouvez de mon sang teindre le diadême.
Que ne peut ma mort seule en relever le prix,
Et sauver de vos coups tant d'illustres Proscrits !

OCTAVE.

Ah ! c'en est trop ; songez, orgueilleuse Tullie,
Que c'est vous qui livrez votre pere à Fulvie.

SCENE VI.

TULLIE, *seule.*

Barbare ! que mon cœur ne peut trop dédaigner,
Nous saurons mieux mourir que tu ne sais régner.
Dieux cruels ! épuisez sur moi votre colere,
Ou de son désespoir daignez sauver mon pere !
O Romains ! que l'honneur de mériter ce nom
Coûte cher, si l'on veut imiter Cicéron !
Tout est perdu pour moi.

SCENE VII.

CLODOMIR, TULLIE.

CLODOMIR.

Je vous cherchois, Madame :
Quel trouble, à mon aspect, s'empare de votre ame !
Quoi ! vous levez au Ciel vos yeux baignés de pleurs !
N'ai-je donc pas assez éprouvé de malheurs ?
Les premiers n'ont que trop exercé ma constance.
Ah, Tullie ! autrefois ma plus chere espérance,
Pardonnez à mon cœur quelques transports jaloux ;
L'heureux César va-t-il devenir votre époux ?

TULLIE.

Eh ! plût au Ciel n'avoir d'autre malheur à craindre !
Vous & moi nous ferions peut-être moins à plaindre.
Offrez à ma douleur de plus dignes objets.
Accablé de ses maux, consumé de regrets,
Mon pere, avant sa mort, veut que notre hyménée
Eclaire de ses feux cette horrible journée.
Eh ! que lui servira d'unir des malheureux,
Menacés comme lui du sort le plus affreux ?
Quels tems a-t-on choisi pour me faire connoître
Un époux qui n'aura qu'un seul moment à l'être ?
Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main;
Ce n'est pas moi qui dois borner votre destin.
Lorsque j'ai desiré que vous fussiez Pompée,
Hélas ! qu'en ce souhait mon ame s'est trompée !
A peine mon amour voit combler ce desir,
Que je perds à la fois Sextus & Clodomir.
Pourquoi de votre nom m'a-t-on fait un mystere ?

SEXTUS.

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre pere;
Je craignois de jeter dans un cœur généreux
Trop d'effroi, s'il avoit à trembler pour nous deux.
D'ailleurs, convenoit-il au fils du grand Pompée
De se montrer ici sans éclat, sans armée ?
Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards,
Qu'en protecteur de Rome, & vainqueur des Césars.
Et que ne veut-on pas, quand l'amour est extrême ?
Clodomir desiroit d'être aimé pour lui-même;
Sextus, sans votre amour, pouvoit-il être heureux ?
Mais en d'autres climats venez combler mes vœux.
Vous pleurez : depuis quand votre cœur intrépide
N'oppose-t-il au sort qu'un désespoir timide ?

Je

Je viens de raſſembler quelques ſoldats épars,
Diſperſés ſous leurs chefs autour de ces remparts ;
Vous les trouverez tous ardens à vous défendre ;
Et ſi de la valeur le ſuccès doit dépendre,
J'eſpere que la mienne y pourra concourir,
Ne dût-il m'en reſter que l'honneur de mourir.
Dès que pour vous dans Rome il n'eſt plus d'eſpé-
rance,
Allons de la Sicile implorer l'aſſiſtance.
Ma flotte nous attend, je regne ſur les eaux ;
Engageons votre pere à fuir ſur mes vaiſſeaux.
Il eſt honteux pour lui de ſe laiſſer proſcrire.
Vous avez ſur ſon cœur un ſouverain empire,
Venez ; faiſons-lui voir qu'un glorieux retour
Peut le mettre en état de proſcrire à ſon tour.
S'il veut m'accompagner, je réponds de ſa vie ;
Et l'amour couronné répondra de Tullie.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CICÉRON, TULLIE, SEXTUS.

CICÉRON.

HÉRITIER des vertus du plus grand des Romains,
Si digne de mémoire & des honneurs divins,
Adoré dans la paix, redouté dans la guerre,
Qui vit parer son char du globe de la terre,
Fils de Pompée enfin, à cet auguste nom
Vous daignez allier celui de Cicéron.
Je ne vous ceindrai point le front d'un diadême
Je n'ai plus de trésor que cet autre moi-même.
O mon fils! puisse-t-il faire votre bonheur,
Et vous être aussi cher qu'il le fut à mon cœur!
Et vous, unique bien que le destin me laisse,
Délices de ma vie, espoir de ma vieillesse,
Qui n'avez plus pour dot que mon ame & mes pleurs,
Puissiez-vous n'hériter jamais de mes malheurs!
Je veux, avant ma mort, que ma main vous unisse.
J'ai promis à Sextus ce tendre sacrifice:
Mais, après cet hymen qui va combler vos vœux,
Fuyez, éloignez-vous d'un pere malheureux.

Je ne veux plus vous voir dans une triste ville
Où les morts même ont peine à trouver un asyle.
Approchez, mes enfans; venez, embrassez-moi;
Jurez-vous dans mon sein une constante foi;
De nos derniers adieux scellons une alliance
Que nous desirions tous avec impatience.
Que vois-je? On se refuse à mes embrassemens!

TULLIE.

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels momens?
Quoi! lorsqu'avec bonté votre amour nous assemble,
Ne nous unissez-vous que pour mourir ensemble?
Et comment, sans frémir, pouvez-vous ordonner
A Sextus, comme à moi, de vous abandonner?
Quel nouveau désespoir contre nous vous anime?
De nos soins mutuels nous feriez-vous un crime?
C'est vous-même, Seigneur, qui, dans ce triste jour,
Me faites, malgré moi, douter de votre amour.
Quoi! ce pere, l'objet de toute ma tendresse,
Qui me cherchoit encor, quoiqu'il me vît sans cesse;
Ce pere, qui sembloit ne vivre que pour moi,
Ne pourra désormais me voir qu'avec effroi!
Quel transport imprévu de votre ame s'empare?
Apprenez-vous d'Octave à devenir barbare?
La flotte de Sextus nous attend tous au port;
Faites-vous sur vous-même un généreux effort.
C'est votre fille en pleurs, cette même Tullie
Du pere le plus tendre autrefois si chérie,
Qui, la mort dans le sein, vous demande à genoux,
De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous.
Ma vie est dans vos mains, & ne tient qu'à la vôtre;

Daignez en ce moment nous ſuivre l'un & l'autre.
Ce lieu n'eſt point encore entouré de ſoldats
Qui puiſſent obſerver ou retenir vos pas.
Nous pouvons en ſecret gagner les bords du Tibre;
Mon pere, ſuivez-nous, puiſque vous êtes libre,
Et que vous n'êtes pas au nombre des Proſcrits.

CICÉRON.

Ah! c'eſt moins par reſpect pour moi, que par
mépris.
Ne pouvant m'effrayer, Antoine m'humilie.
C'eſt pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie.
Si ſa main m'eût proſcrit, l'Univers auroit ſu
Que parmi ces Héros du moins j'aurois vécu.
Pour braver mes Tyrans, je veux mourir dans Rome!
En implorant ſes Dieux, c'eſt moi ſeul qu'elle
nomme.
Je ne priverai point de mes derniers ſoupirs
Ce lieu, qui fut l'objet de mes premiers deſirs.
J'ai tant vécu pour moi, ſi peu pour ma patrie,
Que je veux dans ſon ſein du moins finir ma vie.
Si je fuyois, Céſar, qui me redoute encor,
A ſes projets bientôt donneroit plus d'eſſor.

SEXTUS.

Ceſſez de vous flatter d'une eſpérance vaine;
Céſar aime Tullie, & craint peu votre haine.
Dans ſes murs malheureux Rome va ſuccomber,
Croyez-vous qu'avec elle il ſoit beau de tomber;
Lorſqu'en lui conſervant un ami ſi fidele,
Nous pouvons eſpérer de renaître avec elle?
N'avons-nous pas ailleurs des ſecours aſſurés,
La Sicile, Brutus, Rhodes; les Conjurés?

CICÉRON.

Qui? moi, mon fils, que j'aille, errant dans la Sicile,
Allumer le flambeau d'une guerre civile!

SEXTUS.

Eh! comment pouvez-vous désormais l'éviter?
Ce n'est pas vous d'ailleurs qui l'allez susciter.
Il n'est point aujourd'hui de climat sur la terre
Qui puisse être à l'abri des fureurs de la guerre;
Traversez l'Univers de l'un à l'autre bout,
Vous trouverez la guerre & des Romains par-tout,
Enfans infortunés d'une ville déserte,
Qui ne peut plus sentir vos soins, ni votre perte.
Pourquoi vous obstiner à mourir dans ses murs?
Donnons-lui des secours plus brillans & plus sûrs.
Croyez-vous qu'il sera pour vous plus honorable
D'être aux yeux de César traîné comme un coupable,
Pour servir de risée au soldat furieux,
Qui fera peu de cas d'un nom si glorieux?
Rome n'est plus qu'un spectre, une ombre en Italie,
Dont le corps tout entier est passé dans l'Asie.
C'est-là que notre honneur nous appelle aujourd'hui;
Rendons-nous à sa voix, & marchons avec lui.
Ce n'est pas le climat qui lui donna la vie,
C'est le cœur du Romain qui forme sa patrie.
Qui doit s'intéresser à Rome plus que moi?
(*Il montre la Statue de Pompée renversée.*)
Voyez ces monumens de douleur & d'effroi;
Ces marbres mutilés, dont le morne silence

N'en demande pas moins de ſang pour leur vengeance.
Il ne leur reſte plus que le nom précieux
D'un Héros que l'on vit marcher égal aux Dieux.
Votre ſort eſt écrit ſous ce nom redoutable,
A tout mortel fameux exemple formidable ;
Et, pour le prévenir, vous n'avez qu'à vouloir.
La honte ſuit toujours un lâche déſeſpoir.
Il vaut mieux ſe flatter d'un eſpoir téméraire,
Que de céder au ſort, dès qu'il nous eſt contraire.
Il faut du moins mourir les armes à la main,
Le ſeul genre de mort digne d'un vrai Romain.
Mais, mourir pour mourir n'eſt qu'une folle ivreſſe,
Triſte enfant de l'orgueil, nourri par la pareſſe.
Ranimez-vous, mon pere, & ſoyez plus jaloux
De la haute vertu que j'admirois en vous.

CICÉRON.

S'il eſt vrai que Sextus la reſpecte & l'admire,
Qu'il regle donc ſes ſoins ſur ceux qu'elle m'inſpire.

SEXTUS.

C'eſt-à-dire, Seigneur, que, pour vous imiter,
Il faut mourir enſemble, & ne nous point quitter.

CICÉRON.

Ah, Sextus ! quoi ! c'eſt vous qui voulez que je fuie ?
Non, ne vous flattez pas que je paſſe en Aſie,
Ni que, des Conjurés empruntant le ſecours,
De mes jours malheureux j'aille flétrir le cours.
Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie.
Cependant je ſuis prêt, pour contenter Tullie,
A ſortir avec vous de ce triſte palais.
La nuit, à Tuſculum, nous nous joindrons apr

Au bois le plus prochain ma fille ira m'attendre.
Dans deux heures, Sextus, ayez foin de vous rendre,
Avec quelques foldats, au pont Supplicien.
Le tems ne permet pas un plus long entretien;
Adieu. Mais, avant tout, je veux revoir Mécene.

SCENE II.

TULLIE, SEXTUS.

TULLIE.

AH, Sextus! notre fuite est encore incertaine;
Mécene à Cicéron fera changer d'avis,
Et les plus généreux ne feront pas fuivis.
On vient: éloignez-vous; c'eft Céfar qui s'avance.

SEXTUS.

Il feroit dangereux d'éviter fa préfence,
Le Tyran nous a vus; je me rendrois fufpect,
Si je difparoiffois à fon premier afpect.
Il croit que fur fes bords la Seine m'a vu naître;
Et d'ailleurs je crains peu Céfar, quel qu'il puiffe être.

SCENE III.

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE.

OCTAVE.

Je cherchois Cicéron; je veux encor le voir,
Quoique sa dureté me laisse peu d'espoir.
Mais, que fait près de vous ce Gaulois dont l'audace
Semble vouloir ici me disputer la place?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie auriez-vous prétendu,
Pour croire qu'à tout autre il seroit défendu?

OCTAVE.

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître,
Sans mes ordres exprès on ne doit point paroître;
Et sur-tout un Gaulois. Qu'il retourne en son camp;
C'est parmi ses soldats qu'il trouvera son rang.

SEXTUS.

Depuis quand sommes-nous sous ton obéissance,
Pour oser me parler avec tant d'arrogance?
Le sort de mes pareils ne dépend point de toi;
Je ne releve ici que des Dieux & de moi.
Aux loix du grand César nous rendîmes hommage;
Mais ce ne fut jamais à titre d'esclavage.
Comme de la valeur il connoissoit le prix,
Il estimoit en nous ce qui manque à son fils.
Sans le fer des Gaulois, le César qui me brave
Eût vu borner sa gloire au simple nom d'Octave.

OCTAVE.

Qu'entends-je ? Holà, Licteurs.

TULLIE.

César, modere-toi.
Apprends que ce guerrier est ici sur ma foi,
Sur celle des Romains dont tu n'es pas le maître,
Malgré tous les projets que tu formes pour l'être.
Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois tu ?
Penses-tu n'outrager que des cœurs sans vertu ?
S'il te faut des garans, je réponds de la sienne;
Commence à nous donner des preuves de la tienne.
Si de l'humanité tu méconnois la voix,
Des peuples alliés respecte au moins les droits.
Sois humain, généreux ; & cesse de proscrire,
Si tu veux sur les cœurs t'établir un empire.
L'art de se faire aimer, & celui de régner,
Sont deux arts que ton pere auroit dû t'enseigner.
Mais en vain tu prétends livrer à ta vengeance
Un guerrier qui n'est point soumis à ta puissance,
Jusqu'au dernier soupir je défendrai ses jours.

OCTAVE.

Ingrate ! qui des miens voulez trancher le cours,
Et de mes ennemis me rendre la victime,
Vous justifiez trop le courroux qui m'anime.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que cet audacieux,
Qui veut ne relever que de vous & des Dieux,
Dans ses divers complots, plus ardent que vous-même,
Brave des Triumvirs l'autorité suprême.
Je sais qu'il a sauvé Messala, Métellus,
Lucilius, Pison, les fils de Lentulus :

Mais, malgré son orgueil, je lui ferai connoître
Que je puis à mes loix l'immoler comme un traître.

SEXTUS.

En sauvant tes Proscrits, j'ai fait ce que j'ai dû.
Ton pere, en pareil cas, eût loué ma vertu.
Toi-même, applaudissant à mes soins magnanimes,
Tu devrois me louer de t'épargner des crimes,
Et rougir, quand tu crois être au-dessus de moi,
Qu'un Gaulois, à tes yeux, soit plus Romain que toi.
Viole nos traités, punis-moi d'aimer Rome,
Et d'oser de nous deux être le plus grand homme.

OCTAVE.

Téméraire étranger, tu m'apprends mon devoir;
Et ta mort...

TULLIE.

Si ma voix est sur toi sans pouvoir,
De ce rival des Dieux interroge l'image;
(*Elle lui montre la Statue de César.*)
Que sa clémence au moins devienne ton partage.
Du grand nom de César si tu veux hériter,
Dans ses soins vertueux commence à l'imiter.
Epargne ce guerrier, je demande sa vie;
Ose me refuser.

OCTAVE.

Imprudente Tullie,
Qui voulez de régner me donner des leçons,
Que ne me donnez-vous de plus nobles soupçons?
De la vertu, du moins, empruntez le langage.
J'aurois trop à rougir d'en dire davantage.
Mais je ne crois pouvoir mieux vous humilier,
Qu'en vous abandonnant le soin de ce guerrier,

Que je crois en effet plus digne de clémence,
Qu'il ne se croit encor digne de ma vengeance.
Adieu.
(*aux Licteurs.*)
Vous, suivez-moi.

SCENE IV.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Sextus qu'avez-vous fait ?

SEXTUS.

Trop peu pour mon courroux, puisqu'il est sans effet.
Tout César n'est ici qu'un objet de colere.
Héritier de l'ingrat qui détruisit mon pere,
Octave n'est pour moi qu'un rival odieux
Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux.
Tenté plus d'une fois d'en punir l'insolence. . .
Qu'il rende de ses jours grace à votre présence.

TULLIE.

Sextus, ce fiér rival n'en est pas un pour vous ;
Un amant méprisé ne fait point de jaloux :
Mais un grand cœur doit-il céder sans espérance
Aux dangereux appas d'une aveugle vengeance ?
Ah ! quand même à César on donneroit la mort,
Son trépas seul peut-il relever votre sort ?

Tout vous promet ailleurs de hautes destinées,
Qui, sans gloire, en ces lieux, se verroient terminées.
Fuyons, mon cher Sextus; fuir n'est un déshonneur
Que pour ceux dont on peut soupçonner la valeur;
Fuyons, loin de tenter des efforts inutiles.
Tandis qu'en ce palais on nous laisse tranquilles,
Allons, sans plus tarder, rejoindre Cicéron.
La vertu de Mécene, exempte de soupçon,
Ne nous en doit pas moins alarmer sur son zele.
Je vois, sur son départ, que mon pere chancelle.
Courons le raffermir; Octave est violent;
Pour nous perdre tous trois, il ne faut qu'un moment.

SEXTUS.

Ah! ne redoutez rien; je connois la prudence
De ce nouveau Tyran peu sûr de sa puissance.
Comme il me croit Gaulois, & qu'il a besoin d'eux,
Il craint trop d'irriter ces Peuples dangereux.

SCENE V.

PHILIPPE, SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Jugez de ses frayeurs à l'objet qui s'avance;
C'est l'Affranchi chargé du soin de sa vengeance,
Qui vient vous immoler, ou s'assurer de vous.
Ah! Sextus, laissez-moi m'offrir seule à ses coups.

SEXTUS.

SEXTUS.

Vous exposer pour moi, c'est m'outrager, Tullie.
M'enviez-vous l'honneur de défendre ma vie ?
(*à Philippe.*)
Approche, digne chef des infâmes humains,
Que César entretient pour ses lâches desseins.

PHILIPPE, *à part.*

Quel trouble dans mon cœur éleve sa présence !
O mes yeux, contemplez ! voilà sa ressemblance,
Le port majestueux de cet homme divin,
Qui, tout percé de coups, vint mourir sur mon sein.
Hélas ! si c'étoit lui... Mais puis-je méconnoître
Et les traits & la voix de mon auguste maître ?
Quelle horreur en ces lieux regne de toutes parts !
Dieux ! quel spectacle affreux vient frapper mes regards !
(*Il s'appuie sur les débris de la Statue de Pompée.*)
Chers débris, monumens de la fureur d'Octave,
Arrosez-vous des pleurs d'un malheureux esclave ;
Ou plutôt, revivez, triste objet de mes vœux,
Et venez recevoir l'ame d'un malheureux.
Je me meurs.

TULLIE.

Que dit-il ? Et qu'est-ce qui l'arrête ?

SEXTUS.

Avance ; à m'immoler ta main est-elle prête ?
Que vois-je ? Quel mortel se présente à mes yeux ?
Grands Dieux ! N'est-il donc plus de vertu sous les Cieux ?
L'erreur qui me flattoit malgré moi se dissipe.
Qui m'eût dit qu'à regret je reverrois Philippe ?

Ce fidele Affranchi du plus grand des mortels ;
Qui sembloit avec lui partager ses autels,
Que ses derniers soupirs avoient couvert de gloire ;
Ce Philippe, autrefois si cher à ma mémoire ;
Qui fut de la vertu m'applanir les chemins,
Philippe est devenu chef de mes assassins.
Tu pleures, cœur ingrat ! Que de torrens de larmes
Il faudroit pour laver tes parricides armes !
Va, comble tes forfaits : si tes barbares mains
N'ont point assez trempé dans le sang des Romains,
Viens, cruel ! dans le mien, ennoblir ton épée ;
Plonge-la dans le sein du malheureux Pompée.

PHILIPPE.

Ah ! Sextus !

SEXTUS.

Serois-tu capable d'un remord ?

PHILIPPE.

Ecoutez-moi, mon maître, ou me donnez la mort.
Daignez vous rappeller l'histoire de ma vie ;
D'aucun crime jamais elle ne fut flétrie.

SEXTUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Non, Seigneur, souffrez qu'à vos genoux,
Avant que de mourir, je m'explique avec vous.

SEXTUS.

Leve-toi.

PHILIPPE.

Se peut-il que mon illustre Eleve,
Contre un infortuné s'indigne & se souleve ?

A-t-il pu ſoupçonner un cœur tel que le mien
De vouloir enfoncer un poignard dans le ſien ?

(Il montre la Statue de Pompée.)

Hélas ! depuis la mort de ce maître adorable,
Je n'ai fait que gémir de ſon ſort déplorable.
Octave, prévenu que j'avois mérité
Qu'un maître pût compter ſur ma fidélité,
Me prévint, & bientôt m'accorda ſon eſtime.
On ſait que ce Tyran s'eſt fait une maxime
D'attacher à ſon ſort les hommes généreux,
Qui par quelques vertus ſe ſont rendus fameux.
C'eſt ainſi que j'ai ſu gagner ſa confiance:
Mais, dans l'art de tromper imitant ſa ſcience,
Philippe n'a jamais trempé dans ſes forfaits,
Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits.
Mais c'eſt par d'autres ſoins qu'un eſclave fidele
Doit vous juſtifier ſon amour & ſon zele.
Octave ne croit plus que vous ſoyiez Gaulois.
Votre noble fierté, les accens de la voix,
Vos ſoins pour les Proſcrits échappés vers Oſtie,
Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,
Alarment à tel point ce cœur né ſoupçonneux,
Qu'il voudroit vous pouvoir ſacrifier tous deux;
Et, ſans bien pénétrer quelle eſt votre origine,
Il veut que cette nuit ma main vous aſſaſſine,
Sans croire cependant que vous ſoyiez Sextus:
Mais il vous croit du moins un ami de Brutus.
Il vient de me quitter pour paſſer chez Fulvie;
Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie.
Les momens vous ſont chers, & c'eſt fait de vos jours,
Si de ceux du Tyran je n'abrege le cours.

Pour sauver l'un de vous, il faut immoler l'autre :
Choisissez du trépas de César ou du vôtre.
Rien n'est sacré pour moi, dès qu'il s'agit de vous.

SEXTUS.

L'assassinat, Philippe, est indigne de nous.
Avant que d'éclater, tu pouvois l'entreprendre ;
Mais, instruit du projet, je dois te le défendre.
Je m'en ferois un crime après l'avoir appris,
Et l'on t'eût pardonné de l'avoir entrepris.

PHILIPPE.

On ne peut trop louer un soin si magnanime :
Mais je vois d'un autre œil l'autel & la victime.
Le destin n'a point mis des sentimens égaux
Dans l'ame de l'esclave & celle du Héros.
Mon devoir le plus saint, c'est de sauver mon maître.
Qui, d'Octave ou de vous, aujourd'hui le doit être?
César ne fut jamais ni mon Dieu, ni mon Roi ;
Et le plus fier Tyran n'est qu'un homme pour moi.
Si, pour vous soutenir, une égale fortune
Rendoit entre vous deux la puissance commune,
Et que de l'immoler vous eussiez le dessein,
Sextus pourroit ailleurs chercher un assassin.
Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous destine,
Ce n'est que le punir, alors qu'on l'assassine.
Se laisser prévenir est moins une vertu,
Que l'imbécillité d'un courage abattu.
Il ne vous reste plus qu'une fuite douteuse ;
Pour le fils de Pompée elle seroit honteuse.
Bientôt de toutes parts vous serez observé ;
Prévenez donc le coup qui vous est réservé.

TULLIE.

Rejettez les conſeils que Philippe vous donne;
Mais fuyons, puiſqu'ainſi votre honneur nous l'ordonne.
Allons trouver mon pere, & remettons aux Dieux
Le ſoin de nous ſauver de ces funeſtes lieux.

PHILIPPE.

Moi, je vais retrouver Céſar : daignez attendre
Que je ſois en état du moins de vous défendre.
Vous verrez, ſi mon bras ne peut vous ſecourir,
Que Philippe avec vous eſt digne de mourir.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CICÉRON, *seul.*

ORGUEILLEUX monumens d'une grandeur passée,
Qui par celle des Dieux n'étoit point effacée;
Et vous, marbres sacrés de nos premiers aïeux,
Qui faisiez l'ornement de ces superbes lieux;
En vain, de vos travaux célébrant la mémoire,
Rome a cru de vos noms éterniser la gloire;
Bientôt vous ne serez qu'un horrible débris,
Et de nouveaux objets de larmes & de cris.
Déja les rejettons de vos tiges fameuses,
D'Antoine & de César victimes malheureuses,
N'offrent plus à nos yeux qu'un mélange confus
De morts & de mourans dans la fange étendus.

(*Il jette les yeux sur le tableau des proscriptions, & il y voit son nom.*)

Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévue
Vient ranimer mon cœur & briller à ma vue?
Mon nom ne sera plus étouffé dans l'oubli,
Et dans ses dignités le voilà rétabli.
Enfin je suis proscrit; que mon ame est ravie!
Je renais, au moment qu'on m'arrache la vie.

Héros infortunés, souffrez que ce tableau
Me serve, ainsi qu'à vous, de trône & de tombeau.
Je mourrai dans ton sein, ô ma chere patrie !
Eh ! que ne peut mon sang épuiser la furie
Des cruels Triumvirs qui s'abreuvent du tien !
Qu'avec plaisir pour toi j'aurois donné le mien !
Au milieu des tourmens je serois mort tranquille ;
Je vivois pour toi seule, & je meurs inutile.
Quelqu'un vient.

SCENE II.

MECENE, CICÉRON.

CICÉRON.

C'EN est fait, voici l'heureux instant
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend.
Mais, je l'espere en vain ; c'est le sage Mécene,
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramene,
Et qui me croit peut-être accablé de douleur
A l'aspect du seul bien qui peut toucher mon cœur.

MÉCENE.

Malgré les soins divers dont vous étiez la proie,
Je lis dans vos regards une secrete joie
Qui dissipe ma crainte & flatte mon espoir.
César l'augmente encor, dès qu'il veut vous revoir.
Ah ! Cicéron, souffrez que je vous concilie.
Pour triompher d'Antoine, & pour braver Fulvie,
Accordez votre fille aux soins officieux

D'un ami qui voudroit pouvoir l'unir aux Dieux ;
Renoncez à l'orgueil de ces vertus austeres,
Qu'en des tems moins cruels se prescrivoient nos peres.
Ce n'est qu'en se pliant à la nécessité,
Que l'on peut des Tyrans tromper l'autorité.
Un torrent n'a jamais causé plus de ravage,
Que lorsqu'à son courant on ferme le passage.
Laissez-le s'écouler, & nous donnez la paix :
Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits.

CICÉRON.

Césár vous auroit-il chargé de la conclure,
Rebuté d'outrager les Dieux & la Nature ?
Moins pressé de la soif de grossir ses trésors,
Vous auroit-il promis de respecter les morts ;
De ne point dépouiller leurs enfans & leurs femmes
Des biens que ce cruel prodigue à des infâmes ?
Ignorez-vous encor que des Edits nouveaux
Ordonnent de fouiller jusques dans les tombeaux ;
Que son avidité, par des loix inhumaines,
Impose des tributs jusqu'aux Dames Romaines ?
Vous fait-il espérer que de notre union
L'instant sera la fin de la proscription ?

MÉCENE.

C'est pour vous que d'hier César l'a suspendue.

CICÉRON.

Eh bien ! sur ce tableau daignez jetter la vue.

(Il lui montre le Tableau de la proscription.

Pour me mieux distinguer, c'est mon funeste nom
Qui seul en fait le prix.

MÉCENE.

Dieux ! quelle trahison !

César auroit dicté cet arrêt ſanguinaire!
Mais non, je reconnois la main du téméraire
Qui ſeul aura tracé cet horrible décret.
Eh ! quel autre qu'Antoine eût commis ce forfait !
César, juſqu'à ce point, eût-il flétri ſa gloire ?
Si je l'en ſoupçonnois, ou ſi j'oſois le croire,
Loin de tenter encor de le juſtifier,
Je ſerois le premier à le ſacrifier.
S'il eſt vrai que César ait voulu vous proſcrire;
Sur ce même tableau je vais me faire inſcrire.
Adieu ; ſi je ne puis vous ſauver de ſes coups,
Vous me verrez combattre & mourir avec vous.

SCENE III.

CICÉRON, *ſeul.*

EH ! qu'importe à César que nous mourions enſemble,
Et qu'un même ſupplice aux Enfers nous raſſemble !
Que je plains ton erreur, aveugle Courtiſan,
Si tu crois par ta mort attendrir un Tyran !

SCENE IV.

CICÉRON, OCTAVE.

CICÉRON.

Je le vois; terminons ma course infortunée
Par l'emploi que m'avoit commis ma destinée.
Parlons; fassent les Dieux que mes derniers accens
Ne se réduisent point à des cris impuissans!

OCTAVE.

Cicéron, en ces lieux, n'a-t-il point vu Mécene

CICÉRON.

Je ne l'ai que trop vu pour accroître ma peine.
Mais, sur un autre point, César, écoute-moi,
C'est l'unique faveur que j'exige de toi.
Je vois avec pitié que ta rigueur extrême
Attirera bientôt la foudre sur toi-même.
Si, pour nous accabler de maux & de douleurs
La terre a ses Tyrans, le Ciel a ses vengeurs.
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main
hardie
Ne te punisse un jour de tant de barbarie.
Quels monstres ont jamais immolé des enfans?
Peut-on trop respecter ces êtres innocens?
Hélas! de tes fureurs victimes lamentables,
Leurs meres ne sont pas pour toi plus redoutables
Et cependant tu veux les priver de leurs biens:
César leur eût plutôt prodigué tous les siens.

:'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure;
on fils, pour se venger, détruiroit la nature.
'st-ce ainsi que tu veux succéder à César,
'e Héros qui traînoit tous les cœurs à son char?
mite sa bonté; crois-moi, fais-nous connoître
jue tu peux l'égaler, le surpasser peut-être.

OCTAVE.

t pourquoi n'imputer qu'à moi seul ces décrets
ont Rome a ressenti de si cruels effets?
ntoine est-il pour eux un Dieu plus favorable?

CICÉRON.

h! qui pourroit fléchir ce tigre inexorable,
ans l'ivresse, l'orgueil & le luxe allaité,
lonstre, que le destin n'a que trop bien traité,
t qui, pour ton malheur, nourri dans le carnage,
l'a, pour toute vertu, qu'une valeur sauvage?
ésar, dès qu'il s'agit d'avoir recours aux Dieux,
ui d'Antoine ou de toi leur ressemble le mieux?
e Ciel de ses bienfaits t'enrichit sans mesure,
especte les faveurs que te fit la Nature.
ue n'as-tu pas reçu de sa prodigue main?
ous les dons d'un génie au-dessus de l'humain.
orsqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome,
e sied-il d'être Antoine, ou de n'être qu'un homme?
ois César, sois un Dieu: tu le peux, tu le dois;
rop heureux que le sort te laisse un si beaux choix!

OCTAVE.

a n'auras pas en vain recours à ma clémence,
i d'un sexe timide embrassé la défense.
: souscris à tes soins, je veux, en ta faveur,
bolir ces décrets qui te font tant d'horreur.

Au ſort des malheureux une ame ſi ſenſible
Pour moi ſeul aujourd'hui ſera-t-elle inflexible ?
Je viens ſur ta fierté faire un dernier effort.
Qu'avec mon amitié la tienne ſoit d'accord.
Je ne refuſe rien, lorſque ta voix m'implore :
Laiſſe-moi triompher du fiel qui te dévore ;
Réuniſſons deux cœurs diviſés trop long-tems
Pour des cœurs vertueux, j'oſe dire auſſi grands.

CICÉRON.

Octave, tu me fis admirer ton enfance.
J'attendois encor plus de ton adoleſcence ;
Tu m'as trompé. Les cœurs remplis d'ambition
Sont ſans foi, ſans honneur, & ſans affection.
Occupés ſeulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le maſque perfide ;
Prodigues de ſermens, avares des effets,
Le poiſon eſt caché même ſous leurs bienfaits.
La gloire d'un grand-homme eſt pour eux un ſup-
plice,
Et pour lui, tôt ou tard, devient un précipice.
Je n'eſpere plus rien, & je crains encor moins.
Garde pour tes amis tes bontés & tes ſoins.
Pour en être, il faudroit aimer la tyrannie.

OCTAVE.

Déchire le bandeau d'une aveugle manie,
Erreur dont ton orgueil s'eſt laiſſé prévenir,
Et rougis des diſcours que tu m'oſes tenir.
Que peut me reprocher ton injuſte colere ?
Qu'ai-je fait, qu'avant moi n'eût fait ici mon pere ?
N'obéiſſoit-on pas, lorſque Céſar vivoit ?

CICÉRON.

Sois ſeulement ſon ombre, & je ſuis ton ſujet.

Du bonheur des humains sage dépositaire,
En faisant toujours bien, ne songe qu'à mieux faire;
Sois clément, vertueux, & rétablis les loix,
Je serai le premier à te donner ma voix.
Mais, tant que je verrai des tigres en furie
Déchirer les enfans de ma triste patrie,
Je ferai de mes cris retentir l'Univers,
Et je les porterai jusques dans les Enfers.

OCTAVE.

Pour me livrer la guerre avec plus d'assurances;
Des hommes & des tems pese les circonstances.
Mon pere n'eut jamais que sa gloire à venger,
Ainsi César pouvoit pardonner sans danger;
Pour un autre César il n'eut point à proscrire.
Qui, d'ailleurs, eût osé lui disputer l'Empire?
Je ne suis entouré que de vils Sénateurs,
Opprobres des humains, lâches perturbateurs,
Que se fût immolé la justice ordinaire;
Dont Brutus a voulu lui-même se défaire,
Et que ce meurtrier n'a laissés dans ces lieux,
Que pour m'assassiner, ou me rendre odieux:
Car de mes ennemis l'indigne politique
Ne tend qu'à me charger de la haine publique.
Mais, en de vains discours c'est trop nous engager.
Je ne suis pas venu pour me faire juger.
Pour la derniere fois je demande Tullie.

CICÉRON.

Faut-il que jusques-là ta grandeur s'humilie?
D'un amour simulé laissons là les attraits.
Va, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois.
Les doux liens du cœur, étrangers dans ton ame,

SCENE V.

CICÉRON, *ſeul.*

MAIS que ſont devenus mes enfans malheu
Depuis l'inſtant fatal qui m'a ſéparé d'eux ?
Ma fille dans ſa fuite a-t-elle été ſurpriſe,
Ou Sextus auroit-il manqué ſon entrepriſe ?
Hélas ! de Tuſculum s'ils ont pris le chemin,
Dans mes triſtes foyers ils m'attendront en va
Je ne reverrai plus ce couple que j'adore.
Eh ! puis-je deſirer de les revoir encore ;
J'obtiens le ſeul honneur que j'avois ſouhaité ;
Et du moins je pourrai mourir en liberté.....

SCENE VI.

CICÉRON, SEXTUS, TULLI

CICÉRON.

MAIS, je vois mes enfans ! Chers témoin
joie,
C'eſt pour la partager que le Ciel vous envo
Le deſtin va bientôt terminer mes malheurs.
Et mon ſort eſt trop beau pour mériter d
Viens, ma fille, jouis des honneurs de ton
Vois, lis ſur ce tableau la fin de ma miſere.

Sextus, vous m'avez vu le front humilié,
Que, parmi ces grands noms, le mien fût oublié.
Je me plaignois à tort des mépris d'un barbare;
Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare.

TULLIE.

Seigneur, est-ce donc là ce destin glorieux,
Qui doit être pour nous si grand, si précieux?
Mourir dans les tourmens, victime de Fulvie,
C'est mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie.
Eh! comment, sans rougir d'un si cruel transport,
Pouvez-vous avec joie annoncer votre mort?
Changerez-vous toujours d'avis & de conduite?
Un grand cœur doit avoir plus d'ordre & plus de suite.
A peine vous formez un généreux dessein,
Qu'à l'instant même il est banni de votre sein.
A l'amour paternel un faux honneur succede,
Et, plus le mal est grand, plus on fuit le remede.
César ne vous a point encore abandonné.
Si nous mourons, c'est vous qui l'aurez ordonné.
Vous le savez, la mort n'a rien qui m'épouvante;
Des cœurs infortunés c'est la plus douce attente.
Ce qui me fait gémir, c'est de voir votre cœur
S'honorer d'un trépas qui n'est qu'un déshonneur.
Mais de ce même fer dont l'amour de Tullie
S'est armé pour défendre une si belle vie,
Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,
Je saurai, malgré vous, m'immoler à vos yeux.

CICÉRON.

Ah! ma fille, étouffez ce transport téméraire.

SEXTUS.

Mon pere, il vous apprend ce que vous devez faire.

Se peut-il qu'un grand cœur se montre si jaloux
Des honneurs qu'un esclave obtiendroit comme vous ?
Quel misérable orgueil pour une ame Romaine !
Ah ! loin de nous vanter une gloire si vaine,
Rougissez de vous voir proscrit sur ce tableau.
C'est dans le Ciel qu'il faut inscrire un nom si beau.
Des plus nobles Proscrits je viens d'armer l'élite,
C'est à mourir entr'eux que l'honneur nous invite.
Laisserez-vous périr ces guerriers généreux
Qui s'exposent pour vous au sort le plus affreux ?
Un Romain, tant qu'il veut, peut rétablir sa gloire ;
C'est en cherchant la mort qu'il trouve la victoire.
Lorsqu'il faut terminer ses déplorables jours,
Est-ce au fer des bourreaux qu'il faut avoir recours ?

CICÉRON.

Ah ! je n'aspire point aux honneurs de la guerre :
Le Ciel ne m'a point fait pour désoler la terre,
Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers.
Ainsi que ses vertus, chacun a ses lauriers.
Et que peut m'importer, dès qu'il faut que je meure,
Quelle main me viendra marquer ma derniere heure ?
Lorsqu'on ne peut plus vivre, il faut savoir mourir,
Et se rendre, quand rien ne peut nous secourir.
A quoi me servira votre valeur suprême,
Plus terrible cent fois pour moi que la mort même ?
Tullie est un Héros au-dessus du trépas,
Qui viendra s'élancer à travers les soldats.
Voulez-vous qu'à mes yeux on égorge ma fille,
Et l'héritier qui peut relever ma famille ?
Et comment osez-vous hasarder nos amis,
Dès que le moindre espoir ne nous est plus permis ?

Dans l'ardeur de tenter une vaine défense,
Les ferez-vous périr pour toute récompense ?

SEXTUS.

Hé bien ! si rien ne peut nous sauver de la mort,
Nous mourrons tous, du moins, dignes d'un meilleur sort.

CICÉRON.

C'est parler en soldat, dont l'ardente manie
Méprise également & la mort & la vie.
Je suis pere, & je dois mieux penser qu'un amant
Qui ne consulte plus que son emportement.
On n'en veut qu'à moi seul en ce moment funeste ;
Faut-il imprudemment sacrifier le reste ?
Mon sang apaisera la fureur des Tyrans ;
Ah ! laissez-lui l'honneur de sauver mes enfans.
Calmez les fiers transports de ce cœur indomptable :
Ma mort est désormais un mal inévitable.
Ma fille, qui n'a plus d'autre soutien que vous,
Aura-t-elle à pleurer son pere & son époux ?
Adieu, mon cher Sextus ; adieu, chere Tullie ;
Pour m'aimer plus long-tems, conservez votre vie.
On vient. Ah ! c'en est fait : Dieux ! quel moment affreux !
Hélas ! pour ma défense, ils se perdront tous deux.

SCENE VII.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

PHILIPPE, *à Sextus.*

Vos amis assemblés sous diverses cohortes,
Pour vous accompagner, sont déja loin des portes.
(*A Tullie.*)
Madame, en ce moment, daignez suivre ses pas.
Du sort de Cicéron ne vous alarmez pas.
Octave, qui ne veut que semer l'épouvante,
A cru, pour ébranler votre ame trop constante,
Devoir ranger son nom au nombre des Proscrits;
Mais, malgré le courroux dont son cœur est épris,
Il ne peut consentir à livrer votre pere.
Ainsi ne craignez rien de sa feinte colere.
(*A Cicéron.*)
Loin de vouloir, Seigneur, en terminer le cours,
Il vient de m'ordonner de veiller sur vos jours.
Marchons à Tusculum, tandis qu'avec Tullie,
Sextus ira se rendre au rivage d'Ostie.

CICÉRON.

Adieu, triste témoin de mes vœux superflus,
Palais infortuné, je ne vous verrai plus.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, *seul.*

Je le connois enfin, ce rival trop heureux,
Que, pour nous, son seul nom rendoit si dangereux,
L'audacieux Sextus, que César, trop facile,
Laissa vivre, ou plutôt régner dans la Sicile,
Et dont il n'est sorti que dans le noir dessein
De me plonger peut-être un poignard dans le sein.
Le traître n'a que trop attenté sur ma vie,
En séduisant le cœur de l'ingrate Tullie.
Que de soins différens m'agitent tour-à-tour!
Un peuple mutiné, l'ambition, l'amour.
Sont-ce donc là les biens que tu cherchois, Octave,
Et dont, pour ton honneur, tu n'es que trop esclave?
Regne, puisque tu veux soumettre l'univers;
Mais, en l'en accablant, partage moins ses fers.
Sextus, qui te bravoit, échappe à ta vengeance.
Avec une valeur égale à sa naissance,
Que n'ai-je point encore à redouter de lui?
Voilà ce qui me doit occuper aujourd'hui.
Sans être secouru que de sa seule épée,
Sextus, par ses exploits, fait revivre Pompée.

Nous le verrons un jour disputer avec nous
Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux.
(*) Mais je saurai bientôt prévenir son attente,
Immolons à la fois Sextus & son amante.
Heureusement Tullie est encor dans nos mains,
Et de Rome son pere a repris les chemins;
Bientôt Hérennius, qui devoit l'y conduire,
De son sort, quel qu'il soit, aura soin de m'instruire.
Mais Mécene paroît.

SCENE II.

OCTAVE, MÉCENE.

OCTAVE.

Cher ami, que mon cœur
Avoit besoin de toi pour calmer ma douleur!
Philippe m'a trahi: cet esclave infidele,
Que je croyois si sûr & si rempli de zele,
Par ses fausses vertus abusant mes esprits,
Etoit d'intelligence avec tous les Proscrits.
C'est lui qui les a tous sauvés de ma poursuite,
Et qui seul de Sextus a préparé la fuite.

(*) Mais ma fureur saura prévenir son attente;
Ou, du moins, pour jamais lui ravir son amante.

Ces vers se trouvent dans le Manuscrit de la Comédie Françoise.

MÉCENE.

Philippe n'a jamais mieux rempli ſon devoir,
Qu'en trompant votre haine & votre fol eſpoir.
Et, d'ailleurs, devoit-il vous livrer ſon Eleve ?
A ce nom ſi chéri déja l'on ſe ſouleve.
Si, par malheur, Sextus fût reſté dans vos mains,
Vous euſſiez contre vous armé tous les Romains.
Mais, n'êtes-vous point las de tant de barbaries,
Et d'exercer ici l'empire des Furies ?

OCTAVE.

Qu'entends-je !

MÉCENE.

Les diſcours d'un ami vertueux,
Dont vous approuveriez le zele impétueux,
Si de quelque retour votre ame étoit capable ;
Mais, aux cris, comme aux pleurs, elle eſt impénétrable.
Vous ne ſerez que trop entouré de flatteurs,
Et que trop inſpiré par de vil délateurs ;
C'eſt l'unique entretien où vous trouviez des charmes.
Je ne puis plus vous voir ſans répandre des larmes.
L'ami que j'avois cru digne d'être adoré,
C'eſt le même par qui je ſuis déshonoré.
Tandis que c'eſt lui ſeul qui détruit, perſécute,
Aux pleurs qu'il fait verſer c'eſt moi qui ſuis en butte.
Vos ſoldats, rebutés de ſervir d'aſſaſſins,
M'ont déja reproché vos ordres inhumains.
*) On diroit qu'en effet votre cœur ſanguinaire

---

*) Pourſuivez, achevez de mettre Rome en cendre;
Mais de votre amitié je ne veux plus dépendre.

Fait du sang des mortels sa substance ordinaire,
Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocens ;
Car vous les croyez tous criminels ou méchans ;
Et bientôt, à vos yeux, dans son sein déplorable,
Rome n'offrira plus qu'un gouffre abominable,
Que vous acheverez de combler de forfaits ;
Mais, comme je suis las d'en supporter le faix,
Adieu.

OCTAVE.

Quoi ! c'est ainsi que Mécene me quitte ?
D'où peut naître, dis-moi, le transport qui t'agite ?
Ah ! loin de redoubler mon trouble & ma terreur,
De l'état où je suis adoucis la rigueur.
Tu sais que, dès hier, j'ai cessé de proscrire.
Antoine, qui jouit avec moi de l'Empire,
Pour me perdre d'honneur, par ses détours secrets,
Fait passer sous mon nom ses horribles décrets.

MÉCENE.

(*) Est-ce à vous de ramper sous les loix d'un infâme,

Il faudroit à la fin partager vos forfaits ;
Et, comme je suis las d'en supporter le faix,
Adieu.

Ces Vers se trouvent dans le Manuscrit de la Comédie Françoise.

(*) Ah ! César qui se plaint d'un Collegue perfide,
Du sang du malheureux est-il donc moins avide ?
Est il quelque douleur qui vous puisse attendrir ?

Asse-

Aſſervi lâchement aux fureurs d'une femme ?
Triumvir comme lui, libre de tout oſer,
Au plus cruel trépas il falloit s'expoſer,
Et laver dans ſon ſang une pareille injure.
Un affront vit toujours ſur le front qui l'endure ;
Qui ne s'en venge pas eſt fait pour le ſouffrir.
On croiroit, à vous voir tour-à-tour vous flétrir
Par l'odieux trafic des plus illuſtres têtes,
Que vous vous partagez le fruit de vos conquêtes.
Il abandonne un oncle ; & vous, un protecteur,
Dont vous avez long-tems recherché la faveur,
A qui ſeul vous devez votre grandeur ſuprême,
Et qu'il falloit ſauver aux dépens de vous-même.

OCTAVE.

Ceſſe de m'effrayer, & me nomme l'objet
Qui fait couler tes pleurs.

MÉCENE.

Ingrat ! qu'avez-vous fait ?
Hélas ! hier encore il exiſtoit un homme
Qui fit par ſes vertus les délices de Rome,
Mémorable à jamais par ſes talens divers,
Dont le génie heureux éclairoit l'Univers.
Il n'eſt plus.... Son ſalut vous eût couvert de gloire,
Et de vos cruautés effacé la mémoire.
Qu'ai-je beſoin encor de vous dire ſon nom ?
Ah ! laiſſez-moi vous fuir & pleurer Cicéron.

On croiroit, à vous voir l'un l'autre vous flétrir
Par l'odieux trafic.... &c.

Ces Vers ſe trouvent dans le Manuſcrit de la Comédie Françoiſe.

OCTAVE.

Qui? moi! j'aurois livré ce mortel admirable!
Et c'est de ce forfait, toi qui me crois coupable!

MÉCENE.

C'est en l'abandonnant que vous l'avez livré.
De sang & de fureur votre cœur enivré,
Soigneux de me cacher la moitié de ses crimes,
Laisse au Tibre le soin de compter ses victimes.

OCTAVE.

Ah! Mécene, un moment du moins écoute moi.
Je ne veux, entre nous, d'autre juge que toi.
Moi-même, pour sauver le pere de Tullie,
J'ai disposé sa fuite à l'insu de Fulvie,
Et chargé de ce soin Léna, Salvidius,
Soutenus par Philippe & par Hérennius;
C'est par eux qu'en secret je le faisois conduire,
Sans prévoir que, peut-être, on pouvoit les séduire.
Comment s'en défier, & sur-tout de Léna,
Tribun, que je reçus de la main d'Agrippa?
D'ailleurs, à Cicéron Léna devoit la vie.

MÉCENE.

C'est à son défenseur, lui seul qui l'a ravie.
L'intrépide Orateur a vu, sans s'ébranler,
Lever sur lui le bras qui l'alloit immoler.
« C'est toi, Léna, dit-il, que rien ne te retienne.
» J'ai défendu ta vie, arrache-moi la mienne.
» Je ne me repens point d'avoir sauvé tes jours,
» Puisque des miens, c'est toi qui dois trancher le
» cours. »
A ces mots, Cicéron lui présente la tête,
En s'écriant: « Léna, frappe; la voilà prête.
Léna, tandis que l'air retentissoit de cris,

L'abat, court chez Fulvie en demander le prix.
Un objet si touchant, loin d'attendrir son ame,
N'a fait que redoubler le courroux qui l'enflamme;
Les yeux étincelans de rage & de fureur,
Elle embrasse Léna, sans honte & sans pudeur;
Saisit avec transport cette tête divine,
Qui semble avec les Dieux disputer d'origine,
En arrache... Epargnez à ma vive douleur
La suite d'un récit qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus, du feu de son génie,
Répandre dans nos cœurs le charme & l'harmonie;
Fulvie a déchiré de ses indignes mains
Cet objet précieux, l'oracle des humains:
Mais on ne m'a point dit, après ce coup funeste,
Ce que sa barbarie a pu faire du reste.

OCTAVE.

Eh bien! sur Cicéron suis-je justifié?

MÉCENE.

Si ce n'est pas César qui l'a sacrifié,
Que de sa mort, du moins, la plus haute vengeance
De César soupçonné fasse voir l'innocence.

OCTAVE.

Si je m'en vengerai? Quoi! tu peux en douter?
Ta douleur sur ce point n'a rien à redouter;
Ma haine désormais ne peut être assoupie,
Qu'en noyant dans son sang l'exécrable Fulvie.
Ce n'est pas Lucius qui m'en fera raison;
C'est Antoine qui doit payer pour Cicéron.
Si tu m'aimes encor, va me chercher sa fille;
Je veux de ce grand-homme adopter la famille.
De tes cris, de tes pleurs tu m'as importuné,
Rends-moi de Cicéron le reste infortuné.

Pardonne à mon dépit une fatale feinte
Qui porte à ma tendresse une si rude atteinte.
En croyant l'effrayer, hélas ! je l'ai perdu.
Par pitié, rends sa fille à mon cœur éperdu.
Je ne me connois plus, que mon sort t'attendrisse.

MÉCENE.

C'est vouloir de vos maux accroître le supplice.
Eh ! comment osez-vous souhaiter de la voir ?
Pourrez-vous soutenir ses pleurs, son désespoir ?
Peignez-vous les tourmens où Tullie est en proie.

OCTAVE.

Ah ! n'importe, Mécene ; il faut que je la voie.

MÉCENE.

Il est vrai que Tullie est rentrée en ces lieux,
Et j'ai cru qu'il falloit la soustraire à vos yeux.
Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre,
(De son juste courroux que ne doit-on pas craindre !)
J'ai pris soin seulement qu'en ces momens affreux,
On ne l'instruisît point de son sort rigoureux.
N'allez point irriter une ame impérieuse,
Dont rien n'arrêteroit la haine audacieuse ;
Quels efforts aujourd'hui n'a point tenté son bras
Pour Sextus, entraîné par ses propres soldats ?
La dignité des mœurs, la vertu la plus pure,
Ne sont pas les seuls dons que lui fit la Nature.
Tullie en a reçu la valeur de Sextus,
Les charmes de son sexe & le cœur d'un Brutus ;
Et vous la reverrez, si vous daignez m'en croire.
Tant d'amour convient-il avec autant de gloire ?
Qu'espérez-vous d'un cœur épris d'un autre amant ?
Faites-en à Sextus un généreux present.

OCTAVE.

Mes fureurs n'ont que trop justifié sa haine...
C'en est fait, j'y consens, renvoyons-la, Mécene,
Puisqu'il faut s'occuper de soins plus glorieux....

SCENE III & derniere.

TULLIE, OCTAVE, MÉCENE.

OCTAVE.

Je la vois... Juste Ciel!.. Cachons-nous à ses
yeux.

TULLIE.

Pourquoi me fuyez-vous, César? je suis vaincue;
Les soldats de Sextus l'ont soustrait à ma vue.
Vous avez triomphé de moi comme de lui.
Hélas! dans mes malheurs où trouver un appui?
Ne redoutez plus rien de la fiere Tullie;
Il n'est point de fierté que le sort n'humilie.
Loin de vous refuser à mes tristes regards,
Faites revivre en vous la bonté des Césars.
Si j'ai porté trop loin les mépris & l'audace,
(*Elle lui montre la Statue de César.*)
Au nom de ce Héros, daignez me faire grace.
Ah! Seigneur, par pitié, rendez moi Cicéron;
Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon.
En des tems plus heureux votre haine endurcie
Eût été désarmée au seul nom de Tullie.

OCTAVE.

Ce nom n'est point encore effacé de mon cœur,

Un seul jour n'éteint point une si vive ardeur ;
Et des feux que Tullie allume dans une ame,
Elle ne fait que trop éterniser la flamme ;
Et, malgré le mépris dont vous payez mes vœux,
J'oublie, en vous voyant, que je suis malheureux ;
Et j'ose me flatter que, moins préoccupée,
Vous eussiez respecté César devant Pompée.
Le Ciel ne le fit point pour être mon égal ;
Il n'est pas même fait pour être mon rival.

TULLIE.

Ah ! César, est-il tems de me chercher des crimes ?
Daignez vous occuper de soins plus légitimes.
Vous avez trop connu le cœur de Cicéron,
Pour en avoir conçu le plus léger soupçon.
Si de quelque refus vous avez à vous plaindre,
Son austere vertu ne laisse rien à craindre.
A-t-il des Conjurés emprunté le secours,
Ou versé dans les cœurs le poison des discours ?
Il a toujours gardé le plus profond silence ;
Sa fuite ne peut être un motif de vengeance,
Puisque vous-même avez ordonné son départ.
Philippe étoit d'ailleurs chargé, de votre part,
Avec Hérennius, du soin de le défendre.

OCTAVE.

Mais, si vous n'aviez point dessein de me surprendre,
Auriez-vous de Sextus accompagné les pas,
Et, pour le soutenir, corrompu mes soldats ?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inspire ?
Ce n'est pas en fuyant qu'on dispute un Empire.
L'a-t-on vu contre vous soulever les esprits,

Ou d'un nom redouté ranimer les débris ?
Il en eût recouvré la puiſſance uſurpée,
S'il ſe fût un moment fait voir comme Pompée.
Ah ! du ſort de Sextus ne ſoyez point jaloux ;
Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous.
Son maître infortuné, qui n'a plus d'autre aſyle,
Va ſans doute avec lui regagner la Sicile.
Faites-vous un ami de ce jeune Héros ;
Il eſt digne de vous par ſes nobles travaux.
Céſar, vous ignorez qu'une main meurtriere
Vous auroit, ſans Sextus, privé de la lumiere.
Tandis que votre haine éclate contre lui,
C'eſt ſa ſeule vertu qui vous ſauve aujourd'hui.
Pour l'en récompenſer, permettez que mon pere
Aille près de Sextus terminer ſa miſere ;
Prenez, en leur faveur, des ſentimens plus doux.

OCTAVE.

Mais, Madame, Sextus eſt-il donc votre époux ?
Si-tôt qu'à votre hymen je ne dois plus prétendre,
Aux vœux de mon rival je conſens de vous rendre.

TULLIE.

Ah ! Céſar, vos détours ſont trop injurieux.
Plus ſincere que vous, je m'expliquerai mieux.
De Sextus, il eſt vrai, je dois être l'épouſe ;
Loin de vouloir tromper votre flamme jalouſe,
J'avoûrai, ſans rougir, que nous avons tous deux,
Malgré tant de malheurs, brûlé des mêmes feux :
Mais, quel que ſoit l'amour qu'il inſpire à Tullie,
Si vous m'aimez encor, je vous le ſacrifie.
Vous pouvez d'un mot ſeul rendre mon ſort heureux.

DISCOURS
ACADÉMIQUES.

REMERCIMENT.

REMERCIMENT.

Monsieur DE CRÉBILLON *ayant été élu, par Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de M.* DE LA FAYE, *y prit séance le Jeudi 27 Septembre 1731, & prononça le Remercîment qui suit.*

MUSE, voici le jour si long-tems attendu,
Jour, dont aucun espoir ne m'annonçoit l'aurore;
Jour heureux, qui pour nous ne luiroit pas encore,
Si de nos seuls succès sa course eût dépendu.
Muse, vous le voyez, une troupe immortelle
Daigne vous partager ses honneurs, ses emplois.
Parlez; &, s'il se peut, justifiez son choix:
Mais ne prononcez rien qui ne soit digne d'elle.

Apollon, c'est ici que tu dois m'avouer,
Puisque ma gloire t'appelle au temple de mémoire;
Je ne demande rien qui ne soit à ta gloire.
Ce sont tes favoris que je voudrois louer.
Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.
Ferois-je, pour chanter, des efforts superflus?
Dieu des vers, aux rayons dont brillent tes Elus,
Souffre pour un moment que mon feu se rallume.
Je les vois tous couverts de ces rayons divins;
Dans leurs mains chaque jour tu déposes ta lyre.

Ma muse, un jour de gloire est un jour de délire ;
Sers mon audace, & prends la lyre dans leurs mains.

Téméraire, arrêtez, & respectez Minerve.
Elle a, comme Apollon, ses autels en ces lieux.
La raison y préside, & son front sérieux
Se rideroit aux traits d'une indiscrete verve.
Je la vois qui déja blâme nos vains efforts :
Puisque du moindre excès sa dignité s'offense,
Muse, ne célébrons que ma reconnoissance.
La raison elle-même avoûra nos transports.

Mais, quel éclat nouveau tout-à-coup m'environne ?
Sommes-nous sur l'Olympe, ou dans le champ de Mars ?
Quel charme vient d'unir, sous mêmes étendards
Les enfans des neuf Sœurs aux enfans de Bellone
Pourpre, mitres & croix, Mars, Neptune & Thémis,
Tout se confond ici, s'allie & s'humanise.
Sans orgueil avec moi le Héros fraternise ;
Et je ne crois plus voir qu'une troupe d'amis.

Ame de Richelieu, contemple ton ouvrage,
Qui doit, ainsi que toi, percer la nuit des tems ;
Ces illustres mortels, sans cesse renaissans,
Comme pour t'assurer un éternel hommage.
Dans l'art de gouverner moins Ministre que Roi,
L'Univers, en tremblant, adora ton génie ;

Tout plia devant toi, dans le cours de ta vie ;
Tu soumets l'avenir, & regnes après toi.

Cependant il n'est plus, ce mortel si célebre,
Qui fit trembler Thétis & le fier Dieu de l'Ebre.
Quelle éclipse pour vous ! Et quel astre nouveau
Pouvoit ici du jour ramener le flambeau ?
Mais en Sujets la France aussi riche que Rome,
En même tems regrette & produit un grand-homme.
Armand vous laissoit-il l'espoir d'un successeur ?
Il apparut, cueillit ce sublime héritage ;
Et sur Armand, Séguier eut même avantage :
Du plus grand des mortels il fut le précurseur.

LOUIS, ô nom chéri ! Souverain adorable,
Des caprices du sort exemple mémorable,
A tes mânes sacrés nous n'offrons plus de fleurs
Que nos regrets profonds n'arrosent de nos pleurs.
Vous, qui l'avez suivi de victoire en victoire,
A la fois compagnons & témoins de sa gloire,
Qui de tout votre sang sûtes la consacrer ;
Guerriers, qui mieux que vous pourroit la célébrer ?
Quel Roi mérita mieux une auguste louange !
De dons & de vertus quel précieux mélange !
C'étoit, après les Dieux, l'ame de l'Univers.
Roi grand par ses exploits, plus grand par ses revers,
La mort termine en vain son illustre carriere.
Ce demi-Dieu mortel ressemble à la lumiere,
Qui prend de nouveaux feux dans l'ombre de la nuit,
Et semble encor s'accroître au moment qu'elle fuit.

France, console-toi: LOUIS vient de renaître.
Des hommes tels que lui peuvent-ils cesser d'être ?
Digne Trône d'un Roi fameux par ses travaux,
On diroit que le Ciel te doive des Héros:
Que le sang des Bourbons, tige heureuse & féconde,
Doive, dans chaque enfant, donner un maître au monde.
François, loin de gémir sous d'odieuses loix,
Vous retrouvez toujours vos peres dans vos Rois.
Votre bonheur constant ne dépend point des Parques.
A peine vous perdez le plus grand des Monarques,
Qu'un autre, jeune encor, fait briller des vertus
Que Rome, à quarante ans, admiroit dans Titus.
Juste, clément, pieux, son austere jeunesse
Semble déja dicter les loix de sa vieillesse.

Un Ministre attentif, prudent, religieux,
Fuyant de vains lauriers l'éclat ambitieux,
Qui sait, du bien public, sage dépositaire,
User en citoyen du pouvoir arbitraire;
Aigle de Jupiter, mais ami de la paix,
Il gouverne la foudre, & ne tonne jamais.
LOUIS, c'est mériter l'empire de la terre,
Que savoir dignement confier son tonnerre.

Tu crains, après ces noms, de reparoître au jour,
LA FAYE: & que crains tu ? C'est ici ton séjour.
Viens t'y montrer paré de ces grâces naïves,
Qu'Apollon dans tes vers semble tenir captives.
De ton génie heureux prête-moi la douceur.
Viens toi même établir ton foible successeur.

De combien d'agrémens ta raiſon fut ornée !
Sur quels objets encor parut-elle bornée ?
Le goût du vrai, du beau ; Cenſeur ingénieux,
Qui, ſans humilier, montroit à faire mieux :
Le ſel Athénien. l'urbanité Romaine ;
Tour-à-tour Lélius, Malherbe, ou La Fontaine :
Aimable pareſſeux, plongé dans le loiſir,
Quel n'eût-il pas été ? Mais ſa Muſe volage,
Parmi tant de talens qui n'avoit qu'à choiſir,
Aimoit trop de l'eſprit le doux libertinage.
Quelle perte pour vous ! Quelle honte pour moi !
Apollon, je me tais ; j'eſpérois mieux de toi.
Il faut plus de grandeur, quand l'audace eſt extrême.
Sur ta foi, j'ai ſuivi mon orgueilleux projet.
Tu ne te plaindras pas du moins de mon ſujet ;
Et tu me le fais croire au-deſſus de toi-même.

ÉLOGE

DE M. LE MARÉCHAL DE VILLARS,

Prononcé dans l'Académie Françoise, le 9 Décembre 1734.

Il n'est plus ce Guerrier dont nos derniers malheurs
Ont immortalisé la prudence & les armes.
Peuples, dont sa valeur dissipa les alarmes,
Elevez-lui, du moins, un tombeau dans vos cœurs.
Toi, dont le nom préside au Temple de Mémoire,
Nom par tant de vertus à jamais consacré,
Nom fameux & toujours foiblement célébré,
Malgré ce que nos chants ont redit de ta gloire;
LOUIS, descends des Cieux, parois sur ces autels
Que la terre a dressés au plus grand des mortels;
Ce fut toi: viens placer, dans ce temple où tu regnes,
Un guerrier qui souvent eut part à tes exploits,
Qui par tant de travaux justifia ton choix,
Et qui sut d'un seul coup relever nos enseignes.
Dans ces tems où ton peuple osa trembler pour toi,
Ces jours marqués de sang, où le sort infidele

Eprouvoit ton grand cœur pour en faire un modele,
Ce guerrier seul fléchit les destins de son Roi,
Les força de rentrer dans cette obéissance
Qui les tint si long-tems soumis à ta puissance.
Il ne lui restoit plus, après tant de hauts faits,
Après tant de remparts qu'il réduisit en poudre,
Qu'à porter aux vaincus l'olivier de la paix,
De cette même main dont il lançoit ta foudre.
Capitaine, ministre, & soldat tour-à-tour;
Dévouant à son Roi tous les tems de sa vie;
L'Etat, le Cabinet, les champs de Mars, la Cour,
Partagerent son cœur, sans lasser son génie.
Quels périls pour LOUIS n'a-t-il pas affrontés!
Combien, pour nous venger, en a-t-il surmontés!
Aucun n'a triomphé de sa valeur suprême.
Ces foudres que l'airain fait voler dans les airs,
Ces foudres inconnus à Jupiter lui-même,
N'étoient pour ce Héros que de foibles éclairs.
On eût dit, à le voir poursuivre la victoire,
Qu'ils brilloient seulement pour annoncer sa gloire.
LOUIS, à ce portrait, tu reconnois VILLARS,
Cet éleve, ou plutôt ce fier rival de Mars,
Et peut-être le tien : son ame généreuse,
(Quoiqu'il n'eût que toi seul pour but de ses travaux,)
De toutes les vertus étoit ambitieuse;
Et les tiennes, sans doute, ont formé ce Héros.
Fridelingue, Denain, batailles mémorables,
Quels succès glorieux m'offrez-vous à chanter!
Vous-mêmes, lieux cruels, mais pour nous honorables,
Où la mort sur ses jours osa presqu'attenter,

Les lauriers de VILLARS sur vos champs redoutables
N'ont-ils aucun éclat que nous puissions vanter ?
Cependant, quels exploits viendroient se présenter
Au seul ressouvenir de ces tems déplorables !
Déja tous nos honneurs étoient évanouis ;
L'Etat sur son déclin, défaite sur défaite ;
(C'étoit alors le tems des revers de LOUIS ;)
Nos soldats accablés de honte & de disette,
De désespoir, peut-être, autant que de langueur.
Hommes quant aux besoins, François pour la valeur.
Leur chef, d'un seul coup-d'œil, réveille leur audace.
Tous s'offrent en Héros au coup qui le menace ;
Et VILLARS, qui bravoit la mort & le destin,
Appelle, tout sanglant, l'ennemi vers Denain.
C'est-là que ce vengeur de la Seine & de l'Ebre
Fit voir qu'à Malplaquet il n'avoit survécu,
Que pour rendre à Denain sa valeur plus célebre,
Et qu'un foudre de moins, EUGENE étoit vaincu.
Ainsi, de nos destins fixant la violence,
VILLARS humilia de superbes vainqueurs,
Fit revivre en un jour leurs anciennes terreurs,
Vengea son Roi, soi-même, & rétablit la France.
Tel, & plus grand encor, les Alpes l'ont revu,
Non pas jeune, & tenté d'une fortune illustre :
(Au comble des honneurs il étoit parvenu.)
C'étoit VILLARS, bravant son dix-septieme lustre,
Le premier des François, fortuné, glorieux,
Qui pouvoit, de tous soins exempt par sa vieillesse,
Borner tous ses devoirs aux conseils précieux, (*)

(*) M. le Maréchal DE VILLARS étoit chef du Conseil de guerre.

D'un chef dont les travaux ont formé la sagesse.
Et quelle gloire encor pouvoit flatter VILLARS,
Ou relever l'éclat d'une si belle vie?
Mais VILLARS étoit né pour servir sa patrie,
Et pour trouver la mort dans les champs des Césars.
Guerriers, qui pour LOUIS signalez votre zele,
VILLARS n'aima jamais que l'Etat & son Roi.
Il s'en fit un honneur, un devoir, une loi.
Ne perdez point de vue un si parfait modele.
Quel Roi, plus digne encor de régner sur vos cœurs,
Doit exciter en vous la généreuse envie
D'armer, pour le servir, ces bras toujours vainqueurs,
Dont l'effort fit trembler le Rhin & l'Italie?
Du siecle de LOUIS heureux restaurateur,
LOUIS, nouveau soleil, paroît sur l'hémisphere,
Avec tous les rayons de son prédécesseur,
Et toutes les vertus de son auguste pere.
Equitable vengeur d'un téméraire affront
Que n'a point dû souffrir l'honneur du diadême;
La justice du Ciel semble ceindre elle-même
Les lauriers destinés à couronner son front.
Il est d'autres bienfaits, & qu'un bon Roi préfere
A toutes les faveurs qu'il tient des immortels;
C'est un sujet doué des dons du ministere,
Qui partage avec lui ses devoirs paternels;
Un ministre éclairé, qui, clément & sévere,
Soutienne également le trône & les autels;
Qui soit tel que FLEURY, dont les soins éternels
Nous représentent moins un Ministre qu'un pere.
Regne heureux & brillant! tu nous rends à la fois
Nos plus vaillans Guerriers, nos plus sages Ministres.

Tu nous rends avec eux le plus grand de nos Rois.
France, tu ne crains plus d'événemens sinistres.
Du plus hardi soldat rivaux & compagnons,
Deux soldats adoptés par le Dieu de la Thrace,
Héritiers des vertus & du sang des Bourbons,
Signalent à l'envi leur zele & leur audace.
Le vainqueur de Rocroi, fécond en successeurs,
CONDÉ, qui pour le nom, la gloire & les honneurs,
N'eut au-dessus de lui que les Dieux & son maître,
L'intrépide CONDÉ vient encor de renaître.
Vous qui, formé d'un sang & si noble & si beau,
Joignez à sa splendeur la valeur la plus fiere;
Qui, d'un sentier pour vous étranger & nouveau;
Trouvez, du premier pas, la route familiere;
CLERMONT, tous vos aïeux, Héros dès le berceau,
N'ont pas plus dignement commencé leur carriere.
Poursuivez; votre cœur est fait pour les hasards.
Qu'avec vous & CONTI, déja plus redoutables,
Nos guerriers, sur vos pas, soient toujours indomptables.
Vous devez cette gloire aux mânes de VILLARS,
Ce Héros, qui, pliant sous le faix des années,
Eût cru voir au mépris les siennes condamnées,
Et que de ses lauriers il eût flétri l'éclat,
Si son dernier soupir n'eût été pour l'Etat.

Cinquante ans après la réception de M. DE FONTENELLE, l'Académie Françoiſe, ayant jugé à propos de célébrer une époque ſi rare, & de donner des marques particulieres de ſon eſtime à cet illuſtre Académicien, le nomma Directeur par acclamation, & M. DE CREBILLON lui adreſſa ces Vers le jour de la ſéance publique du 25 Août 1741.

TOI (*) qui fus animé d'un ſouffle d'Apollon,
Dépoſitaire heureux de ſon talent ſuprême,
Eſprit divin qui n'eut d'autre pair que lui-même,
Héros de Melpomene & du ſacré vallon,
Parois; nous conſacrons une fête à ta gloire,
A ce nom qui ſuffit pour nous illuſtrer tous :
Viens voir un héritier digne de ta mémoire,
Une ſeconde fois renaître parmi nous.
LOUIS, ton regne fut le regne des merveilles;
L'Univers eſt encor rempli de tes hauts faits;

(*) Le grand Corneille.

Mais les lauriers cueillis par l'aîné des Corneille,
Font voir que tu fus grand, jusques dans tes sujets;
Si ton auguste fils n'a point vu le Permesse
Enfanter sous ses loix ce mortel si fameux,
Il a, dans ses neveux, un sujet que la Grece
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-Dieux.
Jeune encor, ses écrits exciterent l'envie;
Mais il en triompha par leur sublimité.
A peine il vit briller l'aurore de sa vie,
Qu'il vous parut déja dans sa maturité.
S'il cueillit, en Nestor, les fruits de sa jeunesse,
Dix-sept lustres n'ont point ralenti ses talens;
L'âge, qui détruit tout, rajeunit sa vieillesse;
Son génie étoit fait pour braver tous les tems.
Albion (*), qui prétend nous servir de modele,
Croit que Locke & Newton n'eurent jamais d'égaux;
Le Germain, que Leibnitz compte peu de rivaux.
Et nous, que l'Univers n'aura qu'un FONTENELLE.
Prodigue en sa faveur, le Ciel n'a point borné
Les présens qu'il lui fit, au seul don du génie;
Minerve l'instruisit, & son cœur fut orné
De toutes les vertus par les soins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de son nom,
Modeste, retenu, simple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raison,
Et n'ose prononcer un avis qui décide.
Illustres compagnons de ce nouveau Nestor,
Assemblés pour lui ceindre une double couronne
Pour la rendre à ses yeux plus précieuse encor,
Parez-la des lauriers que votre main moissonne.

(*) L'Angleterre.

C c

C'est ici le séjour de l'immortalité.
En vain mille ennemis attaquent votre gloire,
Ces Auteurs ténébreux passeront l'onde noire ;
C'est vous qui tiendrez lieu de la postérité.
Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre Temple aux hommes sans honneur,
Les talens, le génie, & la noble candeur
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompense.
Le soin de célébrer le plus grand des mortels,
N'est pas, quoique constant, le seul qui vous anime ;
Quelquefois des Mortels d'un ordre moins sublime,
Ont vu brûler pour eux l'encens sur vos autels.
Daignez donc soutenir le zele qui m'inspire ;
Pour chanter FONTENELLE, il faut plus d'une voix,
Ranimez les accens d'un vieux chantre aux abois,
Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre.
Assidu parmi vous, dix lustres de travaux
Ont déja signalé sa brillante carriere ;
Mais ce ne fut pour vous qu'un instant de lumiere.
Condamnez FONTENELLE à dix lustres nouveaux.
Pour pénétrer le Ciel en ses routes profondes,
Destin, accorde-lui des jours sains & nombreux.
Il en fallut beaucoup pour parcourir les mondes ;
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.

COMPLIMENT
AU ROI,
SUR LE RÉTABLISSEMENT DE SA SANTÉ.

Le Mardi 17 Novembre 1744.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ vient de voir, dans nos transports & dans nos acclamations, une image naïve de l'état déplorable où la crainte de perdre un si digne Souverain avoit réduit toute la France; & on ne lira point, sans étonnement, que le plus aimable & le meilleur de tous les Rois nous ait coûté plus de larmes que les Tyrans n'en ont jamais fait

épandre. L'admiration des étrangers, & l'a-
mour des Peuples, furent toujours des objets
le la plus noble ambition. César lui-même se
fit estimé trop heureux de pouvoir inspirer
es sentimens dans le cours d'une longue vie ;
t VOTRE MAJESTÉ, qui les inspira dès l'en-
ance, qui les a justifiés chaque jour, nous
n a fait une sorte de religion dans le cours de
ix mois. Trop heureux les François, si VOTRE
MAJESTÉ, plus ménagere d'une vie si pré-
ieuse, n'éprouvoit pas si souvent leur ten-
dresse, & ne leur causoit pas des alarmes plus
erribles pour eux, que la haine d'un ennemi,
qui, grâce à votre valeur, ne leur donne plus
l'autre soin que celui de vous élever des tro-
phées ! Puisse l'Académie Françoise, SIRE,
après avoir partagé si vivement la douleur &
a joie de tant de fideles Sujets, célébrer,
au gré de ses vœux, les vertus d'un si grand
maître !

VERS

Récités au ROI, à la suite du Compliment.

Quel orage soudain s'éleve & m'environne!
L'épouvante & l'horreur regnent de toutes parts.
Que de gémissemens! l'air mugit, le Ciel tonne.
Dieux! quels tristes objets s'offrent à mes regards
Où suis-je ? quoi ! je touche à l'infernale rive!
François infortunés, y portez vous vos pas ?
Qui vous amene en foule aux portes du trépas ?
J'entends, parmi vos pleurs, une bouche plaintiv
Articuler des mots qui me glacent d'effroi:
O déplorable sang ! ô malheureuse Reine ! ....
La Reine!... Ah ! c'en est fait, notre mort e
certaine;
La France va donc perdre & son pere & son Roi!
François, le désespoir où votre ame se livre
Doit aller aussi loin que la rigueur du sort.
Si Louis ne vit plus, il faut cesser de vivre;
Pouvons-nous souhaiter une plus digne mort ?
Roi, notre unique bien, quoi! la Parque per-
Voudroit porter sur vous une main parricide !...
Mais quel bruit éclatant vient agiter les airs ?
Quelle étrange lueur roule dans les ténebres ?
A travers tant d'objets terribles & funebres,
Je vois quelque clarté pâlir dans les Enfers.

Eſt-ce le Dieu des Morts qui tient ſa cour funeſte ?
Mais non, ce qui paroît n'a rien que de céleſte.
Mais quel eſt donc le Dieu que je vois accourir ?
Il tend vers nous les bras, c'eſt pour nous ſecourir.
Mille rayons brillans forment ſon diadême.
Le Dieu des Morts n'a point ce port majeſtueux,
Cet air noble & touchant, ni ce front vertueux.
C'eſt, je n'en doute plus, Louis-le-Grand, lui-
même,
Qui vient ſécher nos pleurs & calmer nos regrets.
Hélas ! il veille encor ſur ſes anciens ſujets.
Ce Roi, qui ſi long-tems a gouverné la terre,
Regne-t-il en des lieux inconnus au tonnerre ?
On diroit qu'aux Enfers il va donner des loix.
Voilà ſes traits, ſes yeux, je reconnois ſa voix.
« Fermez, dit-il, fermez la retraite des ombres,
» Mon fils n'entrera point dans les royaumes ſom-
bres.
» S'il mouroit, que d'exploits ſeroient enſevelis !
» Et qui pourra compter les exploits de mon fils ?

» Entre Céſar & moi, le Ciel marque ſa place ;
» Mais les Dieux ſeront lents à terminer ſes jours ;
» Et ſi ſa gloire a droit d'en prolonger le cours,
» Il n'eſt point de Neſtor que ſon âge n'efface.
» François, vous reverrez ce Roi ſi généreux.
» Puiſſent le voir auſſi les fils de vos neveux ! »
Il dit, & tout-à coup les Enfers diſparoiſſent.
La mort fuit, le jour vient, & les François renaiſ-
ſent.

Mais quel éclat nouveau vient embellir ces lieux ?
Paſſons-nous des Enfers dans le ſéjour des Dieux !

Quels feux étincelans brillent sur l'hémisphere ?
Ah ! si c'étoit LOUIS : mais en vain je l'espere ;
Il est trop occupé de ses nobles travaux,
Il brave également la mort & le repos.
Qu'est-ce donc que je vois ? c'est un autre lui-même ?
La gloire, je le juge à sa beauté suprême ;
C'est elle en ce moment qui vient nous l'annoncer.
La gloire prend toujours soin de le devancer.
Hélas ! il est donc vrai, nous allons voir paroître
Ce Héros, le plus grand que le Ciel ait fait naître.
Venez, voyez, chantez l'aimable Souverain
Dont nous a fait présent la faveur du destin.
O François ! peuple heureux, & si digne de l'être,
Venez en rendre grace à votre auguste maître ;
C'est lui, c'est sa bonté qui vous rend tous heureux.
Qu'il soit, après le Ciel, l'objet de tous vos vœux.
Qu'en vos temples pour lui sans cesse l'encens fume ;
Que par le peuple épars le salpêtre s'allume ;
Que le feu s'élançant par éclats dans les Cieux,
De leur reconnoissance aille instruire les Dieux.

SECONDE PIECE DE VERS
PRÉSENTÉE AU ROI,

Le Jeudi 26 Novembre 1744.

DIEU des rimeurs, crois-moi, point de querelle ;
Ou foutiens mieux tes airs de protecteur.
Qui, mieux que moi, ton ancien ferviteur,
Dût efpérer une grace nouvelle ?
Mais qu'as-tu fait de ce jour le plus beau,
Le plus brillant, le plus doux de ma vie ?
Je l'avoûrai, j'ai manqué de génie ;
Mais nous pouvons faire un effort nouveau.
Chanter fon Roi, c'eft chanter fa maîtreffe ;
Il faut toujours la louer, bien ou mal ;
C'eft d'un feul trait fignaler fa tendreffe,
Et défoler celle de fon rival.
Nommer LOUIS, eft un préliminaire
Qui va d'abord gagner tous les François.
Ce nom fi cher vaut lui feul l'art de plaire ;
Ainfi chantons, je réponds du fuccès.
D'autres que nous, dans la même carriere,
Euffent été fifflés fans la matiere.
Tous cependant ont trouvé des lecteurs,
Tant le fujet intéreffoit les cœurs.
Difons que Mars, d'accord avec Minerve... ô
Le beau début ! ô la fublime verve !

Laisse-moi dire, écoute jusqu'au bout ;
Amour nous aide, & LOUIS sur le tout.
A ses conseils la justice préside,
Et la sagesse y recueille les voix,
Mars exécute, & Minerve décide ;
Mais c'est LOUIS qui leur dicte ses loix.
Qui tour-à-tour tient le glaive & l'égide,
Pere, soldat, & monarque à la fois
Disons qu'il fait honneur à notre espece :
Grand sans orgueil, redoutable & charmant....
Est-ce-là tout ? pauvre Dieu du Permesse,
Sans tes leçons, j'en dirois bien autant.
Va, laisse moi, je te tiens quitte
De l'avenir & du présent.
Tu m'as donné, pour tout mérite,
Le cruel & morne talent
De hurler dans la Tragédie.
Tu diras de plus, que c'est toi
Qui m'as mis à l'Académie.
Moi, je t'ai fait parler au Roi.

Réponse aux Discours prononcés par M. l'Abbé Girard & M. l'Abbé de Bernis.

MONSIEUR (*),

Vous avez recherché avec empressement l'Académie ; c'étoit faire son éloge : elle vous reçoit ; c'est faire le vôtre. Heureux, si en nous associant des hommes célebres qui nous sont indiqués par les suffrages du public, nous n'avions pas de si grandes pertes à déplorer ! Celle que nous venons de faire dans la personne de votre illustre prédécesseur, nous coûtera des regrets éternels. En vain nous retrouverons en vous ses vertus & ses talens : les mêmes charmes ne font pas la même personne ;

(*) A M. l'Abbé Girard.

& il est souvent plus aisé d'être dédommagé que consolé. D'ailleurs, l'estime, l'amitié & la reconnoissance perdroient trop de leurs plus belles fonctions, si l'on pouvoit oublier les morts. Un souvenir durable est le plus digne monument que nous puissions ériger aux hommes vertueux. Eh ! que ne devons nous point à la mémoire de M. l'Abbé de Rothelin ? Ce fut un des plus grands sujets que l'Académie ait jamais eus ; recommandable par sa naissance, par son attachement à ses devoirs, par ses liaisons, par ses mœurs ; l'esprit orné, mais naturel, & qui ne connut jamais d'autre art que celui de dire son avis, sans humilier celui des autres.

Critique sage, profond & poli, mais ferme, lorsqu'il s'agissoit de sacrifier ces endroits défectueux que les Auteurs, soit dégoût, soit paresse ou vanité, si l'on veut, cherchent toujours à justifier. Ce seroit peu de dire qu'il aima les lettres, il les protégea ; & plusieurs d'entre ceux qui les cultivent, ne le désavoueront point pour protecteur, ni même pour bienfaiteur. Magnifique, libéral, il ne lui manqua, pour être un second Mécene, que les trésors du favori d'Auguste ; mais s'il ne les eut pas

dans les mains, il les eut dans le cœur. L'air de dignité, qui donne du relief aux plus grandes vertus, ou qui sert du moins à les faire respecter ; la décence, qui les décore, si elle ne les suppose pas toujours, régnoit dans les moindres actions de M. l'Abbé de Rothelin, non comme des ornemens empruntés pour parer les dehors, mais à titre de qualités personnelles, & nées avec lui. Enfin, il fit honneur à sa naissance, à son état, & à l'Académie. Les louanges que je donne à votre prédécesseur, Monsieur, sont d'autant moins suspectes, que je suis peut-être, de tous les Académiciens, celui qui ai le moins profité du bonheur de l'avoir pour confrere.

Puisque nos usages, Monsieur (*), & la fatalité de mon ministere, me forcent, pour ainsi dire, de rendre aujourd'hui les derniers devoirs au mort que vous remplacez, & que d'ailleurs il est naturel d'entretenir de nos pertes ceux que nous avons choisis pour les réparer ; je viens à M. l'Abbé Gédoyn. Si le genre de vie qu'il avoit embrassé ne lui permit point de se dévouer au service de l'Etat, ainsi que ses an-

(*) A M. l'Abbé de Bernis.

cêtres, il n'en fut pas moins utile à sa patrie, par le desir ardent qu'il avoit pour l'accroissement des lettres, auquel il contribua si long-tems par lui-même. Son assiduité parmi nous, son attachement pour la compagnie, non-seulement nous le rendirent infiniment cher, mais lui avoient gagné toute notre confiance; & nous regretterons toujours cette aimable franchise avec laquelle il nous disoit si souvent & si bien nos vérités : talent desirable dans la société, mais quelquefois dangereux, à moins qu'il ne soit soutenu par les qualités qui brilloient dans M. l'Abbé Gédoyn, beaucoup de probité, beaucoup d'esprit, beaucoup d'érudition, & un grand usage du monde. Je ne dirai rien de ses ouvrages : ce ne seroit qu'une répétition de ce que vous en avez dit; & il seroit difficile de rien ajouter au tour ingénieux que vous avez pris pour louer votre prédécesseur. Votre génie a paru jusqu'ici tourner du côté de la poésie; mais vous avez généreusement sacrifié votre goût particulier à celui que M. l'Abbé Gédoyn avoit pour l'histoire, en nous donnant vous-même celle du progrès des lettres en France, & qui amenoit si naturellement l'éloge de notre fondateur; éloge tant de fois entrepris, & avec

ſi peu de ſuccès, que l'on pourroit nous regarder moins comme ſes panégyriſtes, que comme un monument tacite de ſa gloire.

Mais c'eſt le ſort de ces mortels fameux que la vertu éleve au-deſſus des autres hommes, de ne pouvoir être loués que par leur réputation. En vain les murs de ce palais retentiſſent du nom de LOUIS LE GRAND. Après beaucoup de louanges, & multipliées preſqu'à l'infini, qui de nous pourra ſe flatter de lui en avoir donné qui fuſſent dignes de lui ? Et que n'aurons-nous pas à craindre, ſi nous oſons célébrer les vertus de ſon ſucceſſeur ; de ce Roi l'objet de notre admiration, mais trop ſouvent le douloureux objet de nos larmes, de ce pere aimable qui fait voir chaque jour avec tant d'éclat, & à la gloire de la nation, que l'amour prodigieux des François pour leur Souverain n'eſt pas un amour de caprice ? Avec quelles couleurs enfin peindre un Héros que l'on vient de voir, jeune encore, & à peine échappé au danger qui menaçoit ſa vie, que dis-je ? preſque mourant, ſe frayer tout-à-coup un chemin des bords de l'Achéron au faîte de la gloire. Ce dernier trait paroîtra ſans doute trop poétique dans un diſcours en proſe : mais, Monſieur,

en vous adressant la parole, il étoit bien juste de vous parler un moment votre langue maternelle.

COMPLIMENT
AU ROI,
Sur le glorieux succès de sa Campagne de 1745.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ, en se couvrant d'une gloire nouvelle, n'a fait que varier nos alarmes. Vous avez voulu nous payer en Héros & en Roi des sentimens d'amour que nous vous devions si naturellement comme à notre pere : mais si nous vous avons vu partir avec confiance pour les succès ; si la nouvelle d'une grande victoire n'a point étonné vos peuples ; enfin, si vous nous avez accoutumés sans peine à mépriser l'ennemi, quand vous

allez combattre ; j'ose assurer VOTRE MAJESTÉ, qu'elle n'accoutumera jamais les François à lui voir hasarder sa personne sacrée. Ce qu'on doit pardonner en faveur d'une réputation à faire, paroît de trop, quand la réputation est faite. Dès qu'il nous faudra craindre pour vous-même, & pâlir les premiers à vos moindres mouvemens, nous ne vous verrons plus partir sans murmurer. C'est dans ces occasions, SIRE, qu'il est permis à notre tendresse de parler avec liberté. Hé ! comment pourrions-nous, sans frémir, nous rappeller qu'un petit coin de la terre, inconnu jusqu'ici, ait vu dans un même jour ce que l'Univers a de plus grand, ce que la France a de plus précieux, exposé à des périls qui semblent n'être faits que pour des soldats ? Cependant, SIRE, quelles que soient nos craintes, vous n'entendrez point nos voix timides troubler le cours de vos conquêtes, ni vous demander la paix. Non, SIRE, ne la donnez jamais à l'Europe, cette paix tant desirée, que vos ennemis ne soient hors d'état de la troubler. Qu'ils tombent, ces audacieux ; & que leur désolation apprenne à la terre effrayée combien les forces d'un Roi de France sont redoutables

ſur-tout quand la ſageſſe & la valeur du Monarque ſont encore au-deſſus de ſa puiſſance. Mais, SIRE, ne pouvons-nous pas nous flatter que VOTRE MAJESTÉ, qui vient d'être le témoin de l'intrépidité de ſes troupes, comme elle en a été l'ame, daignera du moins leur confier le ſoin de ſa vengeance, & qu'elle ſe contentera d'éclairer ces hommes généreux & fideles dont elle a tant de fois éprouvé le zele & le courage ? Victorieux, adoré, & digne de l'être, il ne manque à VOTRE MAJESTÉ qu'un peu d'amour pour elle-même, pour une vie glorieuſe à laquelle la vie de tant de milliers d'hommes eſt ſi tendrement attachée.

M. l'Abbé DE *V*OISENON, *ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de M.* JOLYOT DE CRÉBILLON, *y vint prendre ſéance le Samedi 22 Janvier 1763, & prononça le Diſcours qui ſuit.*

MESSIEURS,

CETTE illuſtre Compagnie, où je trouve des génies diſtingués dans tous les genres, eſt impoſante, & m'intimide; cependant une réflexion me raſſure. On ne doit craindre que les eſprits médiocres; ils dépriment ſans ceſſe, & penſent gagner les rangs qu'ils refuſent aux autres.

Les hommes ſupérieurs prêtent la main à ceux qui les contemple ſans pouvoir les at-

teindre, & ne s'estiment vraiment grands que par l'élévation qu'ils donnent.

C'est ce que vous avez fait pour moi, Messieurs.

Touchés de mon zele & de mon empressement, vous avez daigné me placer parmi vous; j'espere qu'en m'instruisant, vous voudrez bien accroître le nombre de mes amis. C'est alors que j'éprouverai de plus en plus que l'amitié est un trésor que l'on augmente à mesure qu'on le partage.

De l'attachement pour mes nouveaux devoirs, de l'amour pour les lettres, du respect pour ceux qui les enrichissent; voilà mes titres. J'ose dire que c'est assez dans un corps où les talens sont unis aux vertus: vous cultivez les uns; vous pratiquez les autres; vous mettez en action ce que votre éloquence met en maxime; vous plaignez les hommes sans les haïr; & vous ne les critiquez qu'en ne leur ressemblant pas.

Vous ne regardez point le titre d'hommes de lettres comme un titre de présomption & d'indépendance, mais comme un moyen d'être plus doux, plus sociable, de vous communiquer vos lumieres, & d'être unis ensemble par

le besoin mutuel que vous avez les uns des autres.

Les gens de lettres sont liés par une chaîne qu'aucun événement ne peut rompre. Ils se conforment à l'ordre de l'esprit humain, qui de toutes les Nations n'en fait qu'une. Ils semblent, malgré la distance, rapprocher les climats, par leur estime réciproque & la correspondance de leurs richesses littéraires; & quand les peuples se détruisent, les savans & les sages, affligés pour l'humanité, mais toujours calmes, toujours sereins, vivent en paix, & ne sont ennemis que de nom. Ils appartiennent à la même république, & les talens les rendent concitoyens.

On participe à de si grands avantages lorsque l'on est admis parmi vous, Messieurs, & c'est ce qui m'a tant fait desirer cet honneur; mais je crains bien d'être humilié dans mon élévation même. Que de gens auroient trompé le Public, s'ils n'avoient pas eu l'imprudence de se mettre trop en vue!

Comment pourrai-je remplacer l'homme célebre que la Nation regrette? Je vois de lui à moi un intervalle immense.

Le grand Corneille & le tendre Racine ve-

noient d'être plongés dans les ténebres du tombeau. Leurs mausolées étoient placés aux deux côtés du Trône qu'ils avoient occupé. La Muse de la Tragédie étoit penchée sur l'urne de Pompée, & fixoit des regards de désolation sur Rodogune, Cinna, Phédre, Andromaque & Britannicus. Elle étoit tombée dans une léthargie profonde. Son ame, usée par la douleur, n'avoit plus la force que donne le désespoir. Dans l'excès de son abattement, son poignard étoit échappé de ses mains. Un mortel fier & courageux, enveloppé de deuil, s'avance avec intrépidité, ramasse le poignard, & s'écrie : Muse, ranime-toi, je vais te rendre ta splendeur.

La terreur entendit sa voix, & parut sur la scene. Tu me rappelles à la lumiere, & ton génie me donne un nouvel être, dit-elle avec transport.

A ces mots, elle saisit une coupe ensanglantée, marcha devant lui, & fit retentir le mont sacré du nom de CRÉBILLON. La Muse reprit ses sens, les cendres de Corneille & de Racine se ranimerent, & leur successeur fut placé sur le Trône élevé entre les deux tombeaux.

La mort impitoyable l'en a précipité ; mais

cependant le Trône n'est pas vacant. Un génie rare, un homme unique depuis long-tems, en soutient tout l'éclat. Puisse le nombre de ses années égaler la durée de ses triomphes ! Le Trône de Melpomene ne s'écrouleroit pas.

Rassurons-nous, Messieurs ; de nouveaux génies s'éleveront sans doute ; j'en ai pour garant le monument qu'on éleve à mon prédécesseur. Le marbre qui va transmettre à la postérité les traits du Sophocle François, fera naître des Poëtes tragiques.

Les grands hommes sont reproduits par les honneurs que l'on décerne à ceux qui ne sont plus ; & les regards des Rois sont pour les talens, ce que les rayons du soleil sont pour les trésors de la terre.

Corneille avoit élevé l'humanité ; Racine venoit de l'attendrir ; M. DE CRÉBILLON s'ouvrit une route nouvelle.

Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caracteres, grand dans ses idées, énergique dans ses vers, & terrible dans ses plans, il n'approcha de l'Hippocrene, que pour teindre ses eaux de sang ; &, sans copier ni Corneille, ni Racine, il adoucit les regrets qu'ils nous avoient laissés, & marcha presque leur égal.

Atrée & Thyeſte, ce chef-d'œuvre d'horreur, fit une impreſſion ſi forte, qu'on détourna les yeux : on la lut, on l'admira ; mais on n'en ſoutint la repréſentation qu'avec peine ; & c'étoit la louer, Meſſieurs, que de n'oſer la voir.

Dans Atrée, le pere boit le ſang du fils ; dans Rhadamiſthe, le fils meurt de la main du pere ; & dans Electre, le fils aſſaſſine la mere.

Quel art ne falloit-il pas pour rendre ſupportables ces objets effrayans !

Enfin, M. DE CRÉBILLON porta ſi loin ſe génie tragique, qu'on craignit pour ſon caractere.

C'étoit mal le juger ; on trouvoit autant de douceur dans ſa ſociété, que de force dans ſon pinceau.

Un poëte eſt le peintre de l'ame ; ſon art eſt d'en ſaiſir & les beaux traits & les difformités : voilà ce qui caractériſe l'homme à talent ; ſon perſonnel n'y eſt pour rien. On ne doit point tirer de conſéquence contre celui qui peint fortement le crime ; & l'on ſe tromperoit quelquefois, en garantiſſant la vertu de ceux qui la célebrent.

Le ſentiment fait l'exception ; il faut en avoir

pour l'exprimer. Un cœur sec manquera toujours toutes les choses sensibles. Hélas ! qu'il est de beaux esprits qui n'ont que de la vivacité, sans avoir de vraie chaleur, & cherchent à paroître brillans dans les endroits qui ne demandent que de la passion ! Aussi rien de vrai, rien de simple, rien de naturel ne coule de leur plume ; ils ne connoissent point la marche du cœur, on sent par-tout la manière.

C'est l'esprit seul qui joue tous les rôles ; & quand l'esprit remplace le sentiment, on reconnoît l'accent, & l'on ne s'attendrit pas.

Les ames délicates ne s'y méprennent pas, & démasquent d'abord ces faux imitateurs.

Un morceau pathétique, une situation touchante ; que dis je ? une situation, un seul mot, un seul trait sensible frappe, saisit, transporte en même tems tous les spectateurs. Ces applaudissemens, ces larmes, ces acclamations, c'est le cri du cœur qui reconnoît son bien.

La connoissance de cet art fut de tout tems un titre pour être admis parmi vous, messieurs ; vous n'avez pas cessé d'adopter tous les auteurs intéressans, & le nombre de vos trésors a toujours fait sentir ce que l'on doit à votre illustre fondateur.

Ce

Ce Ministre immortel, qui étendit les bornes & la gloire de notre Monarchie, qui sut attirer à la cour la noblesse des provinces, &, de maîtres trop indépendans, fit de véritables sujets; ce sublime RICHELIEU, qui n'étoit frappé que du mérite réel, fonda l'Académie, & l'on n'y connut point la distinction des rangs.

Il faut que des grands soient bien supérieurs à leur propre grandeur, quand ils peuvent devenir les plaisirs de l'égalité.

Ce fut ce mélange des hommes de cour & des gens de lettres, qui leur devint réciproquement utile.

Les premiers n'avoient qu'une superficie brillante, & les autres qu'une érudition dépouillée d'agrément. Ils se communiquerent ce qui leur manquoit, s'enseignerent leur langue sans se donner de leçons, & les exemples tinrent lieu de préceptes.

Les gens de cour apprirent à raisonner; les gens de lettres apprirent à converser. Les uns cesserent de s'ennuyer, & les autres d'être ennuyeux. Le besoin de s'occuper & celui de se dissiper fut également senti de chaque côté. Les

uns s'instruisirent en consacrant quelques heures à leur cabinet, & les autres en le quittant.

L'homme frivole, en fréquentant l'homme éclairé, devint capable de le juger ; & dès-lors il fut digne qu'en écrivant on travaillât pour lui plaire. Les auteurs acquirent de la délicatesse, en proportion du goût de leurs lecteurs. Ils n'eurent recours qu'à leur génie pour le plan, le dessin & la correction des ouvrages ; mais ce fut l'usage du monde qui leur donna le coloris, & qui leur apprit que les graces de la négligence l'emportent quelquefois sur un style desséché par l'exactitude.

Le Chancelier Seguier rassembla le premier chez lui les esprits les plus distingués. Il les choisit pour ses amis : un juge moins supérieur ne les eût peut-être regardés que comme ses cliens.

Le Cardinal voulut tenir sa gloire de ce qui faisoit le bonheur du Chancelier. Ce dernier devint protecteur de ses nouveaux confreres ; & ses vertus répandirent tant d'éclat sur ce titre, qu'après sa mort LOUIS XIV ne vit que lui-même digne de lui succéder. Ce Monarque possédoit la premiere qualité d'un Roi, celle

de connoître les hommes & de savoir les placer.

La nature, pour les créer, paroissoit à ses ordres. Les sujets d'un Prince vraiment grand, deviennent grands eux-mêmes. Nous sommes échauffés par l'astre qui réfléchit sur nous. Tel fut le siecle de Louis XIV. Tout porta l'empreinte de son caractere. Ses projets, ses entreprises, ses monumens annonçoient sa puissance; sa Majesté brilloit jusques dans ses fêtes & dans ses plaisirs; & ses revers mêmes, en faisant éclater toute l'élévation de son ame, le servirent encore mieux que ses triomphes. L'histoire le présente à la postérité entouré des sciences, des talens & des Arts, cortege auguste & nécessaire pour vivre dans l'avenir.

Les lettres forment une République qui est soumise aux Rois, & les immortalise.

Louis XIV remplit l'Europe de l'éclat de son nom; mais au déclin de ses jours il ne put pas s'empêcher de gémir sur sa gloire. Il sentit que c'est souvent le Peuple qui paie la grandeur de son Roi; & reconnut les avantages de la paix. Pénétré de sentimens chrétiens, animé de la foi la plus vive, il étoit persuadé que le plus grand Potentat, en quittant sa dépouille

mortelle, laisse son Trône, sa puissance, ses flatteurs, & n'emporte avec lui que ses vertus & ses fautes.

Pour tous les Souverains il est deux temples qui se touchent; le temple de la fausse gloire, & le temple de la gloire véritable.

Sur le portique du premier on lit ces mots, tracés en caracteres de sang:

Les hommes doivent servir à l'ambition des Rois.

L'intérieur du temple offre un tableau qui fait frémir: on voit les Gengis-Kan, les Tamerlan, les Alexandre, & tant d'autres qui les ont pris pour modeles; leurs simulacres y sont animés, & semblent respirer encore le meurtre & le carnage. La victoire les conduit; mais les roues brûlantes de son char consument les campagnes; & devant elle la mort, avec sa faulx tranchante, mesure & dévore la terre.

Ils n'ont sous les yeux que des veuves éperdues, des filles éplorées, des orphelins pâles, plaintifs, chancelant sous l'excès du besoin, & des enfans mourans, cherchant en vain, dans le sein de leur mere, un aliment tari par la douleur.

Ces Princes destructeurs veulent éviter un spectacle si funeste ; ils en rencontrent un autre encore plus horrible : ce sont d'infortunés soldats, victimes de la guerre, & tout couverts de cicatrices, tronçons informes, êtres souffrans ; il n'y a que la vanité qui les console de la vie. Ces demi cadavres, traînant leur gloire avec effort, ont laissé la moitié d'eux-mêmes, & n'ont rapporté d'entier que leur courage.

Voilà les panégyristes de tous les conquérans. Les plaintes, les cris, les lamentations assiegent leurs palais ; tous les objets qui les frappent, sont des sujets de remords ; leur Trône n'est élevé que sur des débris ; ils ne regnent que sur des champs incultes, des villes dévastées ; ils abondent de lauriers, & manquent de Sujets. Les malheureux qui les environnent, sont des esclaves terrassés par l'effroi, & ne sont point des Peuples prosternés par amour.

Le Temple de la Gloire véritable est bien différent.

Sur le frontispice on lit ces paroles, écrites en lettres d'or :

Les Rois sont faits pour rendre heureux les hommes.

On n'y voit point la poussiere des camps obscurcir les tendres rayons de l'aurore ; les ouragans ni les tempêtes n'approchent point de ce séjour fortuné ; le Ciel y est toujours serein, & l'air paroît tenir sa pureté de ceux qui le respirent.

C'est-là que réside la paix, sans faste, sans parure, sans attraits étrangers ; la simplicité, la candeur habitent sur ses levres.

Elle donne la vie aux manufactures ; elle anime le commerce, pour faire sentir aux hommes qu'ils sont freres, & que leur richesse ne vient que de leur union ; elle n'est la fille du Ciel, que parce qu'elle fait le bonheur de la terre. Elle ne distribue point des palmes triomphales ; mais les épis fertiles que sa tranquillité fait naître, sont les vrais lauriers d'un bon Roi.

On n'entend point retentir ses palais de chants pompeux, de vers hyperboliques ; mais dans chaque hameau le pere de famille, au milieu de ses enfans, leur enseigne à chérir, à bénir sans cesse l'auteur précieux de leur repos.

Après un repas frugal, avant de goûter un sommeil tranquille, cette petite maison rustique adresse à l'Etre suprême une priere commune

pour la conservation des jours de son bon maître.

Un sentiment d'amour qui, dans une cabane, part d'un cœur innocent, est plus flatteur pour un Monarque, que les fictions des Poëtes & les mensonges des Courtisans.

On ne juge de ses vertus, que par les louanges de ceux qu'il ne peut pas connoître.

Dans ce temple on admire, avec un respect mêlé de tendresse, les statues des Souverains chéris du Ciel, qui ont fait du bien aux hommes; & qui ne se sont déterminés qu'avec regret aux malheurs de la guerre.

Marc-Aurele, Antonin, Trajan, Titus sont de ce petit nombre. On y voit représentés Saint Louis, si recommandable par ses vertus sublimes, & par sa fermeté à soutenir les droits de sa couronne; Charles V, le plus sage & le plus habile des Rois; François I, qui, par son amour pour les lettres, mérita l'honneur de donner son nom à son siecle; Louis XII, Pere du Peuple; Henri IV, dont on ne peut prononcer le nom sans attendrissement.

Ces deux derniers paroissent fixer des regards de complaisance, l'un sur d'Amboise, & l'autre sur Sully. Ils semblent les remercier de

l'amour de leurs Peuples, & leur dire qu'une portion du bonheur & de la gloire des Rois dépend quelquefois & des vertus & des lumieres de leurs Ministres.

Dans le centre du temple, on remarque une place, avec un piédestal qui jusqu'à présent n'avoit pas encore été occupé. Il étoit destiné à celui des Rois qui auroit la force de triompher de ses propres intérêts; qui reconnoîtroit que la vrai gloire consiste à subjuguer les événemens contraires, qu'il est trop aisé d'être grand lorsque l'on est heureux, & que l'on n'est digne de régner, qu'autant que l'on chérit plus ses sujets que soi-même.

Dès siecles s'étoient écoulés, sans que ce Roi se fût trouvé. On lisoit cette inscription :

Au Monarque pacifique, au Roi le bien aimé.

C'étoit une prophétie qui annonçoit Louis XV : le Ciel nous l'a donné.

Ce Prince bienfaisant sera l'ornement du temple de la Paix ; il y est porté au milieu des acclamations, & conduit par les Ministres qui ont rendu la tranquilité à l'Europe. Leur droiture, leur zele & leur capacité, prouvent le discernement de leur maître à placer sa con-

ſtance. Le temple de la fauſſe gloire s'eſt anéanti devant eux. Toutes les puiſſances ſont réunies ; tous les Peuples, redevenus âmis, & gouvernés par un même eſprit, vont enfin être heureux, & paroîtront n'avoir qu'un même Roi.

ÉCRITS

DE

DIVERS AUTEURS,

CONCERNANT

M. DE CRÉBILLON.

ÉCRITS

ÉCRITS
DE
DIVERS AUTEURS,
CONCERNANT
M. DE CRÉBILLON,
Et quelques-uns de ses Ouvrages.

LETTRE

Au sujet d'une Brochure qui a paru sous le titre d'ÉLOGE DE M. DE CRÉBILLON, *peu de tems après la mort de ce grand Poëte.*

LE talent le plus décidé, les succès les moins équivoques, ce degré de gloire & de réputation qui semble inspirer le respect ; rien, Monsieur, dans ce siecle satyrique, ne met à l'abri des traits de la basse jalousie, & de la rage des li-

belles diffamatoires. Un anonyme, dans l'instant que *M. de Crébillon* reçoit les hommages de la Nation, & que sa cendre est à peine refroidie, s'élance du sein de la méchanceté, pour souffler ses poisons contre la mémoire de ce grand-homme. On voit éclorre une Satyre intitulée : *Eloge de M. de Crébillon*, brochure in-8°. de 34 pages, qui n'est, à proprement parler, qu'une lacération des écrits de cet illustre Auteur. On nous le présente d'abord comme un homme de peu de Littérature, dans sa jeunesse homme de plaisir, & déja d'un certain âge lorsqu'il travailla pour le Théâtre.

« *IDOMÉNÉE*, nous dit-on, eut treize re» présentations. On jouoit alors les Pieces nou» velles plus long-tems qu'aujourd'hui ; parce » qu'alors le Public n'étoit point partagé entre » plusieurs Spectacles, tels que la Comédie » Italienne & la Foire. Il falloit environ vingt » représentations pour constater le succès passager d'une nouveauté. Aujourd'hui on re» garde une douzaine de représentations comme » un succès assez rare ; soit que l'on commence » à être rassasié de Tragédies, dans lesquelles » on a vu si souvent des déclarations d'amour, » des jalousies & des meurtres ; soit parce que

nous n'avons plus de ces Acteurs dont la voix noble comme celle de *Baron*, terrible comme celle de *Baubourg*, touchante comme celle de *Dufresne*, subjugue l'attention du Public ; soit qu'enfin la multitude des Spectacles fasse tort au Théâtre le plus estimé de l'Europe. On trouvera quelques beautés dans l'*Idoménée* : mais elle n'est point restée au Théâtre ; l'intrigue en étoit foible & commune, la diction lâche, & toute l'économie de la Piece trop moulée sur ce grand nombre de Tragédies languissantes, qui ont paru sur la Scene, & qui ont disparu. »

Comment peut-on dire que l'intrigue d'*Idoménée* soit foible & commune ? Qu'on la lise, qu'on juge. Rien d'ailleurs de plus intéressant le le sujet. Son seul défaut est qu'il approche celui d'*Iphigénie en Aulide*. Le Critique, plutôt le Satyrique, a-t-il pu se refuser à s beaux vers que dit *Idoménée* ?

ne effroyable nuit sur les eaux répandue
roba tout-à-coup ces objets à ma vue,
mort seule y parut..... Le vaste sein des mers
ous entr'ouvrit cent fois la route des enfers ....
ue te dirai-je, enfin ?.... Dans ce péril extrême
tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-
même.....

Pour apaiser les Dieux, je priai ... je promis...
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis...
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur, & dicta la promesse.
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.
« Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
» Dieu puissant, m'écriai je, & rends-nous au rivage.
» Le premier des sujets rencontré par son Roi,
» A Neptune immolé satisfera pour moi »....
Mon sacrilege vœu rendit le calme à l'onde:
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;
Et, l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts; tout avoit fui l'orage.
Un seul homme alarmé parcouroit le rivage:
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris.
J'en approche en tremblant... Hélas! c'étoit mon fils!....
A ce récit fatal tu devines le reste.
Je demeurai sans force à cet objet funeste;
Et mon malheureux fils eut le tems de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

Ce récit est aussi bien versifié que touchant, & respire cette noble simplicité, dont les Grecs anciens nous ont laissé des modeles. Les Scenes entre le pere & le fils produisent le plus vif intérêt. Les amateurs de la Poésie en trouveron

toute la force, toute l'énergie dans ce morceau d'*Egésippe* à *Idoménée.*

Au pied du mont sacré
Qui fut pour Jupiter un asyle assuré,
J'interroge, en tremblant, le Dieu sur nos miseres.
Le Prêtre destiné pour les secrets mysteres
Se traîne, prosterné, près d'un antre profond,
Ouvre.... Avec mille cris le gouffre lui répond.
D'affreux mugissemens & des voix lamentables
Formoient, à longs sanglots, des accens pitoyables,
Mais qui venoient à moi comme des sons perdus,
Dont résonnoit le temple, en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive:
Lorsqu'enfin une voix plus forte & plus plaintive
A paru rassembler tant de cris douloureux,
Et repéter cent fois: « O Roi trop malheureux! »
Déja saisi d'horreur d'une si triste plainte,
Le Prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,
Quand, relevant sur lui mes timides regards,
Je le vois, l'œil farouche & les cheveux épars,
Se débattre long-tems sous le Dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet Arrêt formidable.

Idoménée, sans doute, est la plus médiocre des Pieces de *M. de Crébillon*. Mais, malgré ses défauts, il y a peu de Tragédies modernes qui lui soient comparables, quoiqu'elles jouissent du succès le plus éclatant.

Le Critique prétend qu'*Atrée* ne forme pas une Piece intéressante; qu'*on ne prend au-*

cune part à une vengeance affreuse, méditée de sang-froid, sans aucune nécessité; qu'un outrage fait à Atrée il y a vingt ans ne touche personne. Il faut que l'Anonyme connoisse bien peu le cœur humain. La vengeance seroit-elle pour lui un sentiment étranger? Qu'il apprenne qu'il est des outrages qu'on ne pardonne jamais, & que l'injure qu'a reçu *Atrée* est de ce genre. Cette vengeance, méditée dans le sang-froid, fonde davantage le caractere d'*Atrée*, qui naturellement est perfide & féroce. L'Auteur n'a pas voulu nous en faire un Héros qui ne peut céder qu'à des foiblesses. Ce rôle d'*Atrée* est ce qu'il y a de plus beau sur notre Théâtre; il se soutient dans toutes ses parties. *M. de Crébillon*, à la vérité, ne s'est pas sauvé de l'écueil du siecle; il a jetté de l'amour au milieu de ce beau terrible. *M. de Voltaire* lui-même, dans un tems où l'on commençoit à sentir le ridicule de cet amour, n'a-t-il pas fait *Jocaste* & *Philoctete* amoureux? *Varus* n'est-il pas un amant à la mode? Sa *Sémiramis*, son *Mahomet* ont les mêmes défauts; & cependant *M. de Voltaire* a été le premier à condamner cet emploi ennuyeux & révoltant de la passion de l'amour, qui gâte la plu-

part de nos meilleures Tragédies. On objecte les fautes de style d'*Atrée*. A une cinquantaine de vers près, elle est sur le ton que demande la Tragédie : & quelle est la Piece, même de Racine, où il ne se trouve point de mauvais vers ? Il suffit que le plus grand nombre soit reconnu bon, pour qu'on dise qu'un Drame est bien écrit. Le style de *M. de Crébillon* ressemble assez à sa maniere. Il est vigoureux & énergique ; ce qui quelquefois occasionne des incorrections.

Le Censeur avance que, dès les deux premiers vers d'*Atrée*, notre *Eschile* moderne péche contre la langue & contre la raison :

Avec l'éclat du jour je vois enfin *paroître*
L'espoir & la douceur de me venger d'un traître.

« Comment, dit-il, voit-on *paroître* un es» poir avec l'éclat du jour ? Comment voit-on » *paroître* la douceur » ? Cette critique porte à faux. Il y a *renaître*, & non *paroître* ; dans le texte de *M. de Crébillon*. Or, on dit très-bien l'*espoir renaît*, la *douceur renaît*. Tout le monde a admiré ce début d'*Atrée*. Son caractere y est annoncé.

L'Anonyme appelle des sentences hors de la nature ces vers :

Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux.
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Il ajoute que *La Fontaine* a dit aussi heureusement que plaisamment :

Je sais que la vengeance
Est un morceau de Roi......

Eh ! qui de nous ignore que le plaisant & le comique sont toujours à côté du sublime & du tragique ? Qui empêche que cette idée, employée dans le genre familier, ne soit admise dans le Drame, lorsqu'elle est ennoblie par l'expression ?

Le songe de *Thyeste* n'est qu'un *amas d'images incohérentes*, aux yeux de l'Anonyme. Voici ce songe :

Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette isle fatale,
J'ai cru long-tems errer parmi des cris affreux,
Que des mânes plaintifs poussoient jusques aux Cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre ;

Bien plus, j'ai cru la voir s'avanceer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
» Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
» Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un triste & noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusques sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant, & la vue égarée ;
Plus terribles pour moi, dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le spectre & ses gémissemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies ;
Un glaive encor fumant armoit ses mains impies :
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aspect, plaintive & désolée,
De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuissans ;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
A mille affreux objets l'ame entiere livrée,
Ma frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main sembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre à long traits m'abreuver de mon sang.
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre ;
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

C'est-là certainement un très-beau morceau de Poésie ; & le coloris sombre qui y regne, occupe au point qu'il fait disparoître le peu de taches qui peuvent s'y trouver. Comment peut-on parler d'*Atrée*, & ne pas prodiguer des éloges à la scene de la reconnoissance ? Celle de

la coupe eſt du plus grand tragique. Le rôle de *Pliſthene* contraſte admirablement avec celui d'*Atrée*. En un mot, cette Tragédie, au défaut près de la ſeconde réconciliation, eſt un chef-d'œuvre, & de la plus grande maniere; c'eſt un *Rembrant* dans l'école de *Melpomene*.

ELECTRE amoureuſe n'eſt pas de la dignité du cothurne Grec; j'en conviens: mais cet amour produit une ſcene touchante, dans laquelle *Electre* veut empêcher *Itys* d'aller aux autels. D'ailleurs, le rôle d'*Electre* eſt ſupérieur, ainſi que ceux d'*Oreſte* & de *Palamede*. Tout le monde a ſenti, comme le cenſeur, les défauts que l'on peut reprocher à cette piece; mais perſonne n'a été aſſez injuſte, aſſez aveuglé par la haine & par l'envie, pour fermer les yeux à toutes les beautés qui, ſi l'on peut le dire, jailliſſent ſous la main de *M. de Crébillon*, dans ce ſujet traité depuis par *M. de Voltaire*, ſous le nom d'*Oreſte*.

RHADAMISTHE lui-même n'eſt pas reſpecté. On nous rapporte un jugement de *Boileau*, qui fait tort à ce grand-homme, & non à *M. de Crébillon*. On prétend que *Boileau*, dans ſa derniere maladie, quand on lui apporta *Rhadamiſthe*, dit: *Qu'on m'ôte ce galimathias; les*

Pradons étoient des aigles en comparaison de ces gens ci : je crois que c'est la lecture de Rhadamisthe qui a augmenté mon mal. Vous obſerverez que l'Anonyme ne cite point la ſource où il a puiſé cette anecdote, inconnue juſqu'à préſent. Sa malignité, empreinte ſur chaque page de cette brochure, fait préſumer que c'eſt une fable forgée à plaiſir pour nuire à *M. de Crébillon.*

On condamne ce beau vers :

Criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein,

& beaucoup d'autres, que les plus grands maîtres ne déſavoueroient pas. *Rhadamisthe*, après les chef-d'œuvres des *Corneille* & des *Racine*, eſt une des plus belles pieces qui ſoient reſtées à notre théâtre. Le rôle de *Rhadamisthe* réunit toute cette énergie de paſſion, tous ces feux qui forment le grand caractere théatral ; ſon amour produit des effets terribles. Le cenſeur s'eſt bien gardé de citer la ſcene ſublime entre *Pharaſmane* & *Rhadamisthe*.

Il ne faut pas dire avec ignorance, que » *XERXES* eſt écrit & conduit comme les » Pieces de *Cyrano de Bergerac* ; » ni ajouter d'un ton railleur, plein de mépris : « cependant » on l'a fait imprimer en 1750 au Louvre aux

» dépens du Roi. C'eſt un honneur que n'ont » eu ni *Cinna* ni *Athalie.* » Cet honneur, quelque flatteur qu'il ſoit, ne décide pas la beauté d'un ouvrage. Il y a de la force & de très-beaux vers dans le rôle d'*Artaban*. Ce n'eſt pas ce dernier qui fait tort à cette Tragédie ; c'eſt la foibleſſe du rôle de *Xerxès.*

SÉMIRAMIS offre des morceaux où reſpire le génie de *M. de Crébillon.* On y lit ces vers :

AGÉNOR.

On vante peu le ſang dont j'ai reçu la vie ;
Mais je n'en connois point à qui je porte envie.
. . . .
Le Deſtin m'a fait naître au ſein de la vertu ;
C'eſt elle qui prit ſoin d'élever mon enfance ;
Et ma gloire a depuis paſſé mon eſpérance.
Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien,
Ne connoît point de ſang plus digne que le ſien ;
Et, quand j'ai recherché votre auguſte alliance,
J'ai compté vos vertus, & non votre naiſſance.

BÉLUS.

C'eſt elle cependant qui décide entre nous.
Il eſt plus d'un mortel auſſi vaillant que vous ;
Mais je n'en connois point, quelque grand qu'il puiſſe être,
Dont le ſang d'où je ſors ne doive être le maître.
La valeur ne fait pas les Princes & les Rois ;
Ils ſont enfans des Dieux, du Deſtin & des Loix.

La

La valeur, quels que soient ses droits & ses maximes,
Fait plus d'usurpateurs que de Rois légitimes,

. . . .

AGÉNOR.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouit point mes yeux.
Le mien, sans leur secours, est assez glorieux
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne.
Un guerrier généreux, que la vertu couronne,
Vaut bien un Roi formé par le secours des loix;
Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix.
Quiconque est élevé par un si beau suffrage,
Ne croit pas du Destin déshonorer l'ouvrage.

Le critique passionné avance que la Tragédie de *PYRRHUS* est entiérement abandonnée. On la redonne pourtant, & le public la voit toujours avec plaisir. Il y a du génie dans le plan; elle respire la générosité, la noblesse d'ame. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est trop de complication; mais *Héraclius* peut faire excuser ce défaut.

CATILINA est à son tour en butte aux traits de l'anonyme. Il ne convient pas que les trois premiers actes de cette piece sont trois chef-d'œuvres; que le rôle de *Catilina* est de la plus grande force. Celui de *Cicéron* est peu de chose, parce que dans ce Drame tout est sacrifié au personnage de *Catilina*, comme nous

en avons des exemples dans *Ariane*, *Phèdre*, *Médée*, &c. Le censeur a bien soin de nous rapporter les mauvais vers, les vers foibles de *Catilina*; mais il falloit, pour annoncer l'impartialité, nous en présenter aussi les beaux vers.

M. de Crébillon fit le TRIUMVIRAT à l'âge de quatre-vingt-un ans. C'en étoit assez pour adoucir la cabale, & pour désarmer la censure. Je l'ai dit, & je le répete, parce que j'en suis convaincu : le tableau des proscriptions & la tête de *Cicéron* découverte aux yeux de sa fille, sont de ces morceaux qui ne peuvent être que les élans d'un beau génie.

On trouve dans cette brochure une *Digression sur ce qui se passa entre les représentations d'Electre & de Rhadamisthe*. On a la barbarie de nous parler d'une mauvaise satyre qu'on met sur le compte de *M. de Crébillon*. En supposant qu'elle fût de lui, n'est-ce pas un crime que d'éclairer le Public sur des faits qui ne peuvent intéresser sa curiosité, & qui déshonorent la mémoire des grands-hommes qu'il se plaît à révérer ? Que je connois d'écrivains qui doivent trembler, si l'on va porter, après leur mort, le flambeau de la vérité sur leur vie, si l'on ex-

pose leurs cœurs à découvert, avec tous les vices qui les ont souillés ! Pourquoi nous rapporter encore une prétendue Epigramme de *M. de Crébillon* contre *Rousseau ?* Elle prouveroit que *M. de Crébillon* a été homme, mais beaucoup moins qu'un autre, puisqu'à l'exemple de quelques-uns de ses confreres, il n'a pas fait de ses œuvres des recueils de satyres & de calomnies. Mais on ose donner un démenti à l'anonyme, & lui soutenir que cette satyre & cette épigramme ne sont point de *M. de Crébillon.* Tout le monde sait qu'il ne s'est jamais permis un vers, un trait de plume contre personne. Lorsqu'en 1731 il fut reçu à l'Académie Françoise, & que dans son remercîment qu'il fit en vers, il récita celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

l'assemblée, qui étoit nombreuse, justifia, par des battemens de mains réïtérés, l'éloge qu'il faisoit de lui-même à cet égard.

L'anonyme, on ne sait trop pourquoi, se déchaîne contre *Rousseau* avec tout l'acharnement d'un de nos écrivains célebres, infatigable à poursuivre la mémoire de ce grand lyrique. Il

nous répete que cet écrivain nous redit lui-même, depuis quarante ans, qu'il est consumé de ce noble courroux. Il veut absolument que *Rousseau* ait fait ces détestables couplets, l'opprobre de la littérature; il nous raconte à ce sujet de ces petits contes populaires qui sont encore dans le goût & dans l'esprit de l'écrivain qu'il imite si fidélement & si servilement. « Il » reste à savoir, dit-il, si de telles horreurs » (les couplets) peuvent être pardonnées en fa» veur de deux ou trois Odes qui ne sont que » des déclamations de Rhétorique, de quelques » pseaumes au-dessous des cantiques d'*Esther* » & d'*Athalie*, de quelques épigrammes dont » le fond n'est jamais de lui, & dont presque » le mérite consiste dans des turpitudes. » N'est-il pas permis de s'écrier, à ces traits : Peut-il y avoir quelqu'un d'assez bas, d'assez méprisable, d'assez stupide pour proférer de tels blasphêmes contre un homme qui peut-être avec *La Fontaine*, est le seul Poëte, proprement dit, qui appartienne à la nation ?

Il est plus difficile de faire une Trag[illegible] qu'une Ode : c'est un des axiômes de notre gra[illegible] appréciateur des talens. Il faut plus de tem[illegible]

pour faire une bonne Tragédie, que pour faire une bonne Ode. Qui en doute ? Mais chaque genre de Poësie a ses difficultés, son mérite & ses succès. Le nom d'*Horace* est consacré à côté de celui de *Virgile ;* & l'on parle de *Pindare*, comme d'*Homere* & de *Sophocle.*

L'anonyme finit, en prétendant que *M. de Voltaire* a toujours loué publiquement *M. de Crébillon ;* qu'il lui a même donné plusieurs marques d'estime ; qu'ils n'ont jamais eu aucun démêlé ensemble ; qu'enfin, ils ont été amis, quoique *M. de Voltaire* ait refait trois des Pieces de cet auteur, *Sémiramis*, *Electre*, *Catilina.* Il est vrai que *M. de Crébillon* a dû être pénétré de reconnoissance envers *M. de Voltaire*, qui a bien voulu immoler sa propre gloire pour relever celle de son ami, en donnant au Public *Oreste* & *Rome sauvée ;* en effet, ces deux pieces n'ont servi qu'à confirmer le mérite d'*Electre* & de *Catilina :* voilà de ces traits qui n'appartiennent qu'à l'amitié des grands-hommes.

L'écrivain qui a fait cette brochure contre *M. de Crébillon*, n'a pas lu, sans doute, les Ouvrages de *M. de Voltaire.* Il y auroit appris

V iij

qu'il faut respecter la mémoire des grands génies; & que c'est outrager l'humanité, que d'aller attacher un écrit satyrique au cercueil d'un illustre mort. *Ann. Littér.*

LETTRE DU MÊME,

Sur le Tombeau de M. DE CREBILLON.

Avec quelle satisfaction vous apprendrez, Monsieur, que le Roi vient d'accorder à feu *M. de Crébillon* le même honneur que les Grecs & les Romains décernoient à leurs illustres concitoyens ! Cette distinction est en partie l'ouvrage de M. le Marquis de Marigny, qui, non content de présider aux arts avec ces lumieres, ce goût & ces succès auxquels toute l'Europe applaudit, étend son zele & sa bienfaisance sur la littérature, qu'il fait ne contribuer pas moins que les arts au bonheur, à la gloire & à l'opulence de la Nation. Il n'a eu besoin que de nommer au Roi *M. de Crébillon*. Sa Majesté, de son propre mouvement, l'a chargé de faire élever un tombeau à ce grand Poëte, l'un de ceux qui ont le plus illustré son regne, & le plus mérité l'éclat & les effets de sa protection. Ce monument sera exécuté en marbre, par le savant ciseau du célebre *M. Lemoyne*, & doit être placé, dit-on, à la Bibliotheque du Roi.

Les Etrangers ne nous reprocheront plus notre indifférence pour nos grands-hommes. *M. de Voltaire* ne viendra plus nous vanter les tombeaux des Poëtes Anglois dans l'Abbaye de Westminster, tombeaux qui ne sont érigés ni par le Roi, ni par la Nation, comme il a voulu nous le faire croire ; mais par des amis particuliers qui en font les frais, & souvent par la voie des souscriptions. Ici c'est le Roi lui-même, c'est un Prince sensible, éclairé, généreux, qui, touché du rare mérite d'un de ses sujets, consacre à la postérité la plus reculée l'estime dont il l'honoroit, & l'admiration de son peuple pour les ouvrages de cet homme de génie.

Je n'ai point d'expressions, Monsieur, qui puissent vous rendre, avec assez de force, & le contentement & la reconnoissance qu'inspire M. le Marquis de Marigny à tous les gens de lettres. L'éclat de cette faveur insigne rejaillit sur eux-mêmes ; ils se croient tous récompensés de leurs propres travaux.

Ann. Littér.

LETTRE

Sur les Tragédies de CATILINA, *par* M. DE CRÉBILLON; *& de* ROME SAUVÉE, *par* M. DE VOLTAIRE : *ou Comparaison de ces deux Pieces.*

DEUX Tragédies sur le même sujet, par deux grands maîtres de la scene, vous rappelleroient les fameuses époques littéraires des deux *Sophonisbes* & des deux *Phedres* du dernier siecle, s'ils étoient l'un à l'autre ce que le grand *Corneille* fut à *Mairet*; & Racine à *Pradon*. Mais l'un, par la force de ses crayons terribles, fait la gloire de notre âge; & l'autre en est l'idole, par le charme de son coloris, toujours du goût d'une nation vive & brillante.

Je commence par *M. de Crébillon*. Dans le premier acte, *Catilina*, chef des Conjurés, ouvre le théâtre avec *Lentulus*; il s'y peint en scélérat sublime, & développe, en politique sombre, tous les ressorts du projet qu'il a formé de régner sur les débris fumans de sa patrie,

Le Grand-Prêtre *Probus* arrive au temple de *Tellus*, lieu de la ſcene : c'eſt un eſprit fanatique, & conſéquemment factieux, ſuperficiel, borné. Il confirme *Catilina* dans les forfaits qu'il médite contre l'Etat ; il acheve de ſe peindre par ces deux vers ſi remarquables :

D'armes & de ſoldats rempliſſons tous ces lieux,
Où le Sénat impie oſe troubler mes Dieux.

Ainſi la Religion lui ſert de prétexte ; il ne déclame contre le Sénat & ne le veut perdre, que parce qu'on veut limiter ſa puiſſance. *Tullie*, fille de *Cicéron*, vient ſe plaindre à *Catilina*, dont elle eſt l'amante, de ce qu'il entreprend de ſacrifier ſon pere & ſa patrie à ſa coupable ambition ; & comme *Catilina* veut s'en défendre, elle lui produit une eſclave pour témoin de ſes crimes. Cette eſclave eſt *Fulvie* elle-même, qui, ſous ce déguiſement, vient par jalouſie, accuſer le perfide *Catilina* qu'elle adore. L'œil pénétrant du traître la reconnoît d'abord ; il diſſimule, & veut qu'elle paroiſſe dans le Sénat. Il la confie au Grand-Prêtre dans cette vue, & finit par un monologue où ſon caractere ſe déploie tout entier.

Au ſecond Acte, *Probus* d'abord, & enſuite *Catilina*, veulent calmer la fureur de

Fulvie, irritée de ce qu'on lui donne *Tullie* pour rivale. *Cicéron* arrive ; & , de la part du Sénat, fait *Catilina* Gouverneur de l'Asie, voulant par cette politique éloigner de Rome le fléau de la vertu. *Catilina*, qui se doute de l'intrigue, rejette loin de lui cet honneur ; il laisse le Consul dans l'embarras, & le menace même de le faire trembler, lui, Rome, & tout le Sénat.

Au troisieme acte, *Sunnon*, Ambassadeur Gaulois, confere avec *Catilina*, qui ne lui demande qu'une retraite dans les Gaules, si son entreprise a le malheur d'échouer. *Tullie*, revient, & conjure son terrible amant d'épargner Rome ; *Catilina* persiste dans sa vengeance, & va de ce pas même braver le Sénat, sur l'avis que le Grand-Prêtre lui donne de le craindre.

Dans le quatrieme acte, pendant que le Sénat délibere, arrive *Catilina*, qui parle du ton le plus superbe & le plus insultant aux Peres Conscripts : tout tremble devant lui ; & le scélérat éloquent se sauve par la fourbe, en leur persuadant que c'est lui-même qui défend Rome contre les attentats des Conjurés. On l'en croit sur sa parole ; ses honneurs lui sont rendus. Il reste avec *Céthégus*, qui s'étonne de cette

conduite ; *Catilina* se justifie, en lui montrant le succès assuré par les fausses alarmes qu'il donne aux Sénateurs, & qui leur font craindre tout autre traître que l'auteur même de la trahison.

Au cinquieme acte, *Cicéron*, qui s'apperçoit de la scélératesse, veut en garantir la République. Il voit *Caton* sous les armes, qui lui apprend la cruelle position de Rome. Tout est en feu par les Conjurés ; tout va périr, sans un prompt secours. *Lucius*, qui survient, leur fait pressentir un triomphe prochain par l'arrivée de *Pétréius*, qu'il leur annonce. Ils volent tous deux où le péril demande leur présence. *Tullie* revient au temple se plaindre aux Dieux de la barbarie de son amant. *Catilina* se présente couvert de sang & de poussiere, levant un poignard pour s'en frapper. *Tullie* s'épouvante, & veut le désarmer, mais inutilement. Il ne lui donne le poignard qu'après l'avoir cruellement plongé dans son sein. Les Sénateurs p.-roissent alors, conduisant les Conjurés au supplice. A leur aspect, *Catilina* meurt en désespéré.

Le premier acte de *Rome sauvée* s'ouvre par *Catilina*, qui, dans un monologue fort vif, expose

expose tout le sujet, en prononçant la destruction du Sénat, pour se rendre maître de Rome. *Céthégus* vient de lui rendre compte de l'état actuel de la conjuration ; on craint l'œil d'*Aurélie*, femme de *Catilina*, dans le palais de laquelle tout se trame, & où l'on a fait le dépôt des armes. Elle est fille de *Nonnius*, zélé citoyen & grand Général à la tête d'une armée. *Aurélie* a des sentimens Romains que tempere la tendresse conjugale ; sa frayeur est extrême ; ses soupçons sont terribles. *Cicéron* paroît ; il vient foudroyer *Catilina* par les reproches les plus sanglans & les mieux fondés. Le scélérat le brave, & lui répond avec l'arrogance d'un grand coupable ; il sort en fureur. *Caton*, qui survient, accuse *César*, qu'il regarde comme un des soutiens de la conjuration. Le Consul, qui connoît la grande ame de *César*, n'accuse que *Catilina*. Le Consul & le Sénat s'unissent tous deux pour mourir, s'il le faut, en défendant la patrie.

Au second acte, *Catilina* consulte avec *Céthégus* les moyens d'attirer *César* à son parti. Les Conjurés se présentent ; & *Catilina* assure chacun d'eux que le triomphe est prochain, infaillible, plein de gloire. Son entrevue avec

César se termine par des protestations d'amitié; *César* ne promet rien davantage: il veut bien *Catilina* pour ami; mais il le dédaigneroit pour maître. Les chefs des Conjurés reparoissent; *Catilina* leur donne l'ordre d'immoler *Cicéron*, *Caton*, *César* lui-même. Ils font serment de tout massacrer.

· Dans le troisieme acte, *Catilina* prend de nouveaux arrangemens avec les Conjurés; il veut qu'on enleve de Rome *Aurélie*, dont la tendresse lui paroît redoutable. Elle arrive en ce moment toute éperdue, une lettre à la main, où *Nonnius* l'accuse d'être complice de *Catilina*. Elle veut ramener le coupable à la vertu; mais il dissimule toujours, & même s'emporte contre *Aurélie*, qui le menace alors de tout révéler au Sénat. Arrivent des Conjurés qui confirment *Catilina* dans sa crainte de *Nonnius*, en l'assurant qu'il vient au secours de Rome. *Aurélie* lui promet d'obtenir sa grace par son pere; il fait semblant d'y consentir. A peine est-elle sortie, qu'il donne ordre d'assassiner *Nonnius*. Le Consul, qui survient tout-à-coup, surprend les Conjurés; il en fait arrêter deux qui n'étoient qu'affranchis. Il ordonne à *Catilina* de se rendre au Sénat pour s'y

juſtifier. Le perfide ſe réſout auſſi-tôt à maſſacrer lui-même ſon beau-pere.

Au quatrieme acte, l'aſſemblée du Sénat ſe forme ; le Conſul arrive, & raconte le meurtre de *Nonnius*, qui venoit les éclairer ſur la conjuration. *Catilina* ſurvient, & ſe vante d'avoir lui-même égorgé *Nonnius* comme un traître à la patrie ; il oſe citer en témoignage ces mêmes armes qu'il a lui-même dépoſées dans le palais de *Nonnius*. *Cicéron* veut le convaincre d'impoſture. *Céſar* défend *Catilina*. Mais *Aurélie* venant demander vengeance au Sénat du maſſacre de ſon pere, le Conſul lui montre l'aſſaſſin. Elle voit *Catilina*, s'évanouit, & revenue de ſon trouble, elle ne peut contenir ſon déſeſpoir, quand elle entend accuſer ſon pere d'avoir préparé des armes contre ſa patrie. A de telles horreurs, elle ceſſe enfin d'être épouſe, pour n'être plus que Romaine ; & s'écriant aux Sénateurs : *voilà votre ennemi*, elle ſe tue. *Catilina*, plus furieux par la mort d'*Aurélie* qu'il aimoit, accable d'imprécations & le Conſul & le Sénat & les Romains ; ſon déſeſpoir eſt au comble ; il ſort en menaçant. *Céſar*, qu'on accuſoit d'être ſon complice, va ſe juſtifier en combattant pour la patrie, au ſecours

de laquelle tous les Sénateurs volent après lui, sous la conduite & sous les yeux du Consul.

Dans le cinquieme acte, *Clodius* se plaint hautement de l'injuste autorité de *Cicéron*, qui condamne à mort des Romains : *Caton* le justifie. Le Consul arrive, & peint les fureurs de *Catilina*. *César*, dont on se défie, paroît ; il dit que *Pétréius* est blessé dans le combat, & que *Catilina* est près de remporter la victoire. Comme il est soupçonné de trahir la patrie, *Cicéron*, par une présence d'esprit admirable, le nomme lui-même pour commander l'armée. *César* y vole, & revient vainqueur presque dans le moment ; il semble que sa présence ait suffi pour fixer la victoire. Le récit qu'il fait de la bataille flatte des cœurs vraiment Romains. *Catilina* n'y meurt qu'en Héros. Le Consul triomphe ; & *Rome* est *sauvée*.

Dans le *Catilina* de *M. de Crébillon*, il me semble d'abord que l'exposition du sujet s'embarrasse dans une foule d'objets trop multipliés, pour qu'il en reste une idée nette & dominante. On ne voit pas que *Lentulus*, à qui *Catilina* s'ouvre, soit plus nécessaire qu'un autre à l'exécution de ses horribles projets. Le Grand-Prêtre ne sert pas davantage à l'action, ou plutôt il la

retarde, en doublant le ministere de *Lentulus* : un bon Confident suffisoit. Les plaintes élégiaques de *Tullie*, & ses emportemens peu tragiques, font un épisode qui n'est point lié nécessairement à l'action. *Fulvie* (autre femme, autre embarras) y paroît sous un vil déguisement, en esclave, pour accuser *Catilina*, qui s'en moque & la brave en la reconnoissant. Ce jeu de théâtre dégénere de la grande Tragédie; le terrible *Crébillon* devoit se mettre au-dessus de ces petitesses, que *Thalie* seule peut revendiquer, & que *Melpomene* abjura toujours.

Le déguisement de *Fulvie* en esclave revient au second acte. *Catilina* veut la produire au Sénat : on dispute de part & d'autre; le grand-prêtre se met aussi de la partie; ce qui devient puérile, & remplit tout le second acte. Le Consul vient encore faire des offres inutiles à *Catilina*, qu'il fait les devoir rejetter : au-lieu de tonner, de foudroyer, d'exterminer, comme dans l'histoire, *Cicéron*, dans la Tragédie, tente, ménage, veut séduire, par l'appas des dignités, le plus grand fléau de la République; ce qui ne réussit point, & ne pouvoit même réussir.

Deux Ambassadeurs Gaulois viennent, dans le troisieme acte, parler politique, & conférer

ensemble pour tirer avantage de la conjuration. *Catilina* leur fait un pompeux étalage de raisons ; & tout cela pour s'assurer chez eux une retraite. L'action, qui doit toujours marcher à l'événement, n'avoit pas besoin de tant de prévoyance : d'ailleurs, on a peint d'abord *Catilina* comme devant triompher ou mourir ; dans les deux cas, il ne faut point d'asyle. *Tullie* & *Probus*, qui viennent l'un après l'autre, font beaucoup pour le remplissage de la scene, mais rien pour son progrès.

Le quatrieme acte commence par une assemblée fort tumultueuse du Sénat tremblant, à la tête duquel est *Cicéron*. *Catilina* vient y réchauffer l'action par des bravades qui ne se font point à des Consuls, à des Sénateurs, à des Romains ; il va même jusqu'à trancher du citoyen, du héros, du grand-homme ; il leur fait accroire tout ce qu'il veut, en leur fascinant les yeux sur ses véritables crimes, & se fait combler d'honneurs avec un pardon solemnel. L'action, tombée par cette espece d'accommodement, se releve dès que *Catilina* parle à *Céthégus*, troisieme Confident qui vient occuper la scene un peu tard. Remarquez, s'il vous plaît, que *Lentulus* & *Probus*, qui se

mêloient de l'intrigue avant lui, se sont retirés sans rien faire, & que *Fulvie* ne reparoît plus depuis son déguisement.

Cicéron ne prend son caractere de sagesse, d'intrépidité, d'éloquence même qu'au cinquieme acte ; & l'action marche enfin par des faits, des massacres, des incendies. *Caton* y joue aussi son véritable rôle de Censeur sévère autant qu'éclairé. *Catilina* devient à la fin ce qu'il devoit être dès le commencement, un scélérat profond, impétueux, déterminé, ne respirant que le sang & le carnage, sans foi, sans amour, sans véritable grandeur d'ame. Mais pendant qu'on se bat dans Rome, *Tullie* vient sans nécessité remplir le vuide de la scène ; elle ne paroît que pour voir *Catilina* se poignader : ce qu'il auroit pu faire sans *Tullie*, & plus honorablement sur le champ de bataille, en y mourant les armes à la main, comme dans *Salluste*. Ce dénouement du *Catilina* n'est pas plus heureux que vrai, puisqu'il offre aux yeux les Conjurés qu'on mene au supplice : on n'aime point à voir passer solemnellement sur un théâtre, des gens qu'on va pendre ou étrangler. L'action même étoit finie avec *Catilina*. *Tullie*, pour une fille de Consul Romain, &

ſur-tout de *Cicéron*, eſt chargée d'un aſſez mauvais perſonnage : mais en cela, ſans doute, elle reſſemble à ſon pere, qui, tout Conſul & tout Orateur qu'il eſt, avec la parole & le pouvoir en main, a, dans preſque tout le cours de la piece un caractere de foibleſſe démenti formellement par l'hiſtoire, qui lui donne l'ame & le cœur d'un grand-homme, du moins pendant ſon Conſulat, où lui ſeul, par ſa vigilante fermeté, ſauva ſa patrie.

N'allez pas croire cependant, Monſieur, que cette Tragédie ſoit ſans beautés, & ſans beauté du premier ordre. Il y a de ces grands tableaux de maître, dignes des *Sophocle* & des *Corneille*. Vous y admirerez, de plus, de ces terribles coups de pinceau qui ne ſont propres qu'à *M. de Crébillon*; mais ils y paroiſſent plus rares que dans ſes autres pieces. L'eſprit eſt étonné de tems en en tems; le cœur eſt rarement ſerré. La hardieſſe des penſées, l'élévation des ſentimens, un certain enthouſiaſme tragique, une certaine fougue d'expreſſion; voilà le mérite de *Catilina* : ce n'eſt qu'à la force du ſtyle & qu'au ton mâle du coloris, que l'on y peut reconnoître encore le grand *Crébillon*, dont les plans étoient autrefois en droit de ſe faire admirer.

Sans y penser, Monsieur, j'ai fait l'éloge de la *Rome sauvée de M. de Voltaire*. Vous n'avez qu'à substituer des beautés d'ordonnance aux défauts que j'ai relevés, & vous aurez une idée juste de cette piece, c'est-à-dire, d'un drame où l'action marche avec force, avec économie, avec rapidité; rien qui ne porte coup, qui ne remue, qui n'intéresse. Les caracteres y sont vrais, ressemblans, soutenus: *Cicéron* est le véritable héros de la piece; il devoit l'être, & non *Catilina*. *Caton* & *César*, ces fameux Romains, y sont représentés avec des traits qui vous enchantent; les connoisseurs & les savans doivent en être satisfaits: *Catilina* n'est par-tout que *Catilina*; c'est-à-dire, un furieux, un scélérat, & non un héros, un grand-homme. Le caractere d'*Aurélie* est de toute beauté dans sa précision, puisqu'elle remplit tous les devoirs d'épouse, de fille & de Romaine; elle s'immole à son époux, à son pere, à sa patrie.

A ces perfections du plan, joignez celles du style, & des beautés de détail qui se succedent rapidement les unes aux autres. Il ne s'agit point d'antithèses pointues, de vers de remplissage, ou de maximes purement de parade &

d'ostentation : c'est une éloquence de poésie égale, pour ainsi dire, à l'éloquence de prose de l'Orateur Romain ; on croit l'entendre parler, de sa tribune, & foudroyer encore *Catilina*. Les autres personnages parlent aussi le langage qui leur est propre, celui de la passion, des conjonctures, de leur caractere. En un mot, cette piece, si ce n'est pas la Tragédie *des Femmes*, comme on le disoit dans le tems de la représentation, est certainement la Tragédie *des Hommes ;* elle fait honneur à l'esprit humain ; & je la regarde comme un des ouvrages de *M. de Voltaire* les mieux conçus, les mieux combinés, les plus forts & les plus soutenus. Je ne crois pas qu'on me soupçonne de partialité.

Vous me dispenserez, Monsieur, de vous citer les traits frappans de ces deux pieces, qui sont entre les mains de tout le monde. Les deux Poëtes ont pris une route fort différente ; ils ne si rencontrent presque jamais dans les mêmes circonstances ; ainsi point de morceaux que l'on puisse rapprocher pour la justesse du parallele. En voici un cependant qui suffira pour juger du reste. Les deux Poëtes nous ont représenté le Sénat avec ces traits qui caractérisent les

grands maîtres. C'eſt le Grand-Prêtre qui nous en trace le portrait ſuivant dans le *Catilina*, par les principaux membres qui le compoſoient alors.

Et c'eſt Catilina qui ſeul ici protege
Un reſte de Sénat impur & ſacrilege,
Un tas d'hommes nouveaux, proſcrits par cent dé-
crets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour ſujets,
Diſparu dans l'abîme où ſon orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont paſſé comme un ſonge.
Non, ce n'eſt plus ce corps digne de nos autels,
Où les Dieux opinoient à côté des mortels.
De ce corps avili Minerve s'eſt bannie,
A l'aſpect de leur luxe & de leur tyrannie.
On ne voit que l'or ſeul préſider au Sénat
Et de profanes voix fixer le Conſulat.
Enfin Rome n'eſt plus ſans le ſecours d'un maître.
Et qui d'eux plus que vous ſeroit digne de l'être?
Céſar ſemble promettre un heureux avenir,
Que peut-être moins jeune il oſera tenir.
Lucullus n'eſt plus rien ; & ſon rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'eſt trompée.
Craſſus, plein de deſirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils tréſors les ſoins de ſa grandeur.
Cicéron, ébloui du feu de ſon génie....
Mais je dois reſpecter le pere de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage inſenſé,
Un faſte de vertu qu'on a trop encenſé.
Le reſte n'eſt point fait pour prétendre à l'Empire
C'eſt à vous ſeul, Seigneur, que j'oſe le prédire.

Quelle gloire pour vous, en domptant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reste des humains,
Que, sans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
Un seul homme a changé la face de la terre !

Cette tirade de *M. de Crébillon* est, selon moi, de toute beauté.

Voici le tableau du même Sénat dans la *Rome sauvée ;* c'est *Catilina* qui le trace d'après ses passions. Ce tableau sert d'exposition à la piece ; & cette exposition, qui ne consiste que dans un court & pathétique monologue, me paroît admirable.

Orateur insolent, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des Souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé,
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siecle, esprit dur & farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de Tyrans, qui tient le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la splendeur usurpée ?
Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
Ce César si terrible & déja ton égal ?
Quoi ! César, comme moi, factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est point d'intelligence !
Mais le piége est tendu ; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend soit préparé par lui.

Ann. Littér.

JUGEMENT

JUGEMENT

De M. RÉMOND DE SAINTE-ALBINE, *sur la Tragédie de* CATILINA, *tiré du Mercure de France.*

NOUS convenons avec les censeurs de cette piece, que peut-être elle seroit plus parfaite, si M. de Crébillon en eût retranché les personnages de *Sunnon* & de *Lentulus*; que peut-être même, à la rigueur, n'auroit-il fallu d'autre rôle de femme, que celui de *Fulvie*; & que *Cicéron* méritoit de figurer plus avantageusement dans la piece. Si l'on veut, nous conviendrons aussi que, dans l'assemblée du Sénat, *Catilina* ne ménage pas ses expressions autant que la bienséance, & même la politique, sembleroient l'exiger. Nous ne nierons pas non plus que, plus le rôle de *Fulvie* intéresse, plus on a raison d'être fâché de ne pas la voir reparoître au cinquieme acte. Il nous semble qu'elle pouvoit y produire un très-grand effet, en montrant, pour sauver son amant, lorsqu'il est près de

périr, la même ardeur qu'elle a montrée pour l'accuser, lorsqu'elle croyoit ne lui faire courir d'autre risque que celui de perdre le cœur de *Tullie*. Mais même en adoptant les critiques, nous persistons à dire que le rôle de *Catilina*, & ceux de *Fulvie* & de *Probus*, sont trois des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre ; qu'en général le Poëme, eût-il plus de défauts, mérite tous les éloges qu'il a reçus ; que nous ne pouvons avoir trop de reconnoissance pour l'illustre protectrice des arts, qui, par des prévenances dignes d'elle, a engagé M. de Crébillon à finir un ouvrage que le Public, depuis si long-tems, voyoit avec douleur demeurer imparfait.

JUGEMENT

Sur le TRIUMVIRAT, *Tragédie de* M. DE CRÉBILLON; *par* M. DE BOISSY.

TOUTE la France étoit à la premiere représentation de cette piece : elle fut écoutée & reçue avec tous les égards, & j'ose dire, le respect qu'on doit au Sophocle de nos jours. Il est beau, à quatre-vingt-un ans, de paroître encore dans la carriere : c'est un spectacle non-seulement digne de la curiosité publique, mais encore de l'acclamation universelle. On est forcé d'avouer que le quatrieme acte, & une partie du cinquieme, ont paru d'abord inférieurs aux trois premiers, qui ont reçu de grands applaudissemens. C'est peut-être la faute des Comédiens, dont le feu s'est ralenti. Le froid des acteurs est mis souvent sur le compte de la piece : quand ils manquent de concert & de chaleur, elle paroît manquer d'ensemble & d'intérêt. *Tullie* est le personnage qui a le plus frappé.

Faut-il s'en étonner ? c'est Mademoiselle Clairon qui le joue. L'éloquence de son jeu y a peut-être autant contribué, que la supériorité du rôle : ce qui a fait dire que la fille de *Cicéron* étoit plus éloquente que son pere. *Sextus* est encore un beau caractere : il se montre un digne fils de *Pompée*. Les connoisseurs les plus rigides, mais qui jugent sans partialité, conviennent tous, qu'il y a dans cette Tragédie des beautés du premier ordre, & des traits marqués au coin du grand maître. On y reconnoît l'auteur d'*Electre* & de *Rhadamisthe*. C'est un beau soleil couchant : il darde encore des rayons qui ont toute la force de son midi : ils doivent échauffer le Public en sa faveur. Ils l'ont fait à la seconde représentation : la piece a été mieux jouée, en conséquence mieux sentie. La catastrophe, sur-tout, a fait la plus grande impression. L'instant où *Tullie* découvre le voile qui cache la tête de son pere sur la tribune aux harangues, & la précision admirable avec laquelle l'Actrice rend toute la force de cette position terrible, forment un coup de théâtre qui arrache les larmes, & qui déchire l'ame de tous les Spectateurs.

Mercure de France, 1755.

JUGEMENT

Sur les Œuvres de M. DE CRÉBILLON, *en général.*

DE tous les Poëtes François qui ont cultivé l'art de Melpomene, M. de Crébillon est peut-être le premier & le seul, jusqu'à présent, qui ait bien connu le genre de la Tragédie, bien senti ce qu'elle doit être quant au fond. Quelque paradoxale que cette idée puisse vous paroître, je ne désespérerois pas de vous faire connoître qu'elle est assez juste. Il y a, sans doute, quelques pieces vraiment Tragiques dans nos anciens maîtres de la scene Françoise; mais le caractere dominant de leurs écrits & de leur style n'est pas ce qu'on doit entendre par *Tragiques*, dans la véritable signification de ce terme; au lieu qu'en général c'est la grande partie de M. de Crébillon. En un mot, le *sublime* Corneille, *l'élégant* Racine, le *Tragique* Crébillon; voilà, je crois, les dénominations par lesquelles on peut désigner ces trois Auteurs dramatiques.

Ann. Littér.

LETTRE

Sur les meilleures Pieces de M. DE CREBILLON, ou coup-d'œil général sur ses principales Tragédies.

DEPUIS *Corneille* & *Racine*, on n'avoit vu que de foibles imitateurs se traîner en quelque sorte sur la scene tragique. Le seul *la Fosse*, dans *Manlius*, avoit montré des étincelles de ce beau feu qui anima les deux maîtres de notre Théâtre. *Campistron*, *la Grange-Chancel*, *Abeille*, *Mademoiselle Barbier*, *Danchet*, *Nadal*, &c. ces Ecrivains, peu faits pour chausser le cothurne, avoient eu quelques succès éphémeres. Il faut cependant en excepter les deux premiers, qui, malgré la foiblesse de leur style, ont le mérite du plan, & quelquefois de l'intérêt. Mais tous ces ouvrages étoient dénués de cette flamme sacrée, qui ne peut s'élever que du foyer du génie; passez-moi cette expression. La Tragédie alors étoit plutôt un tissu de dialogues froidement langou-

reux, que de ſcenes nobles & touchantes. C'étoient de ces compoſitions romaneſques, dont on veut aujourd'hui ramener le goût. Nulle entente, nulle profondeur dans les caracteres, aucun développement des paſſions, point d'enſemble, point de ces traits qui déchirent l'ame. En un mot, l'art de *Corneille* & de *Racine* n'étoit plus qu'un charlataniſme du bel-eſprit, ſans élévation & ſans pathétique. *M. de Crébillon* parut. Son IDOMÉNÉE laiſſa entrevoir la vaſte carriere où ce nouvel Athlete alloit s'élancer. On vit dans cette piece des traits de grandeur qui annonçoient ce ſublime & ce ſombre, les deux grands reſſorts du Tragique.

ATRÉE remplit toute l'idée qu'on avoit conçue de *M. de Crébillon*. La reconnoiſſance d'*Atrée* & de *Thyeſte* eſt admirable. Le cinquieme acte offre le tableau le plus tragique qui ait peut-être paru ſur aucun théâtre, quoique le grand *Corneille* nous en eût déja donné l'exemple dans *Rodogune*; mais cet exemple n'avoit point été ſuivi. Il en faut, ſans doute, accuſer la délicateſſe de notre nation. Elle n'eſt pas encore faite à ces images grandes, fortes, effrayantes.

Electre fit voir que *M. de Crébillon* ſavoit manier tous les pinceaux. Auſſi terrible, auſſi pathétique, mais plus intéreſſante qu'*Atrée*, cette Tragédie enleva tous les ſuffrages. Le caractere d'*Electre* eſt de la plus grande richeſſe. Je ne parle point des rôles de *Palamede* & d'*Oreſte*; de la ſcene éloquente entre ces deux perſonnages, dans laquelle, ſi l'on peut le dire, toute l'énergie tragique eſt déployée. L'amour d'*Electre* pour *Iphis*, que quelques cenſeurs ont traité de romaneſque, forme une ſituation, & donne lieu à des beautés du premier ordre. On a vu que le Public, toujours juſte, malgré les cabales des femmes, des beaux-eſprits, & des grands leurs amis, a ſu ſentir la différence de cette *Electre* à celle qu'un homme, qui d'ailleurs a du talent, a voulu élever ſur ſes débris. La comparaiſon n'a ſervi qu'à donner plus d'éclat à l'*Electre* de *M. de Crébillon*.

Après cette Tragédie, on pouvoit croire qu'il étoit impoſſible que ſon Auteur allât plus loin. Il ſe ſurpaſſa lui-même dans Rhadamisthe et Zénobie. C'eſt là qu'on trouve le troiſieme maître du Théâtre François. Voilà la piece qui lui donne un caractere particulier, & le place

au rang de *Corneille* & de *Racine*. On y reconnoît par-tout le grand-homme, le génie neuf, qui a fait jaillir une fource d'intérêt d'un fujet qui, dans toute autre main, n'eût été qu'une matiere ingrate, & même intraitable. Quel perfonnage *M. de Crébillon* nous offre t-il dans *Rhadamifthe*? Un mari qui a poignardé fa femme, qui la précipitée dans les eaux, & qui ofe reparoître. Il a plus fait : il nous le repréfente fous des traits chers & intéreffans, fans lui rien faire perdre de l'atrocité de fon rôle. Jamais l'amour, la jaloufie, la fureur n'ont été portés à cet excès. J'ofe le dire, Monfieur, je ne crois pas que dans *Corneille* & *Racine* il y ait un caractere auffi bien développé. *Phédre* elle-même n'eft peut-être pas, dans les détails du cœur & des paffions, comparable à *Rhadamifthe*. Je vous en citerois plufieurs fcenes, fi l'on ne favoit ce drame par cœur. Quelle adreffe d'avoir introduit *Rhadamifthe* auprès de *Pharafmane* fous le nom de l'Ambaffadeur de Rome! Quel trait de fublime dans cette efpece de cri de *Rhadamifthe* :

> Hérite-t-on de ceux qu'on affaffine!

Comme tous les actes font pleins, liés &

nourris d'action ! Le cinquieme, sur-tout, respire toute la vigueur tragique. Le dénouement, si l'on peut le dire, s'échappe avec violence de l'intrigue. Je n'imagine pas, Monsieur, qu'on puisse créer une plus belle piece. Ses défauts mêmes produisent des traits frappans. Vous observerez que tous les caracteres, *Pharasmane*, *Zénobie*, *Rhadamisthe*, sont grands sans se nuire les uns aux autres, sans étouffer leurs beautés mutuelles. Il y regne un emportement de passion, digne de ce pinceau qui nous a tracé la colere d'*Achille*. Dans cette Tragédie, *M. de Crébillon* a toute l'ame d'*Homere*.

Pyrrhus ne démentit pas la réputation de notre Poëte. Si l'on y trouve moins de ce terrible qui distingue les autres productions dramatiques de *M. de Crébillon*, celle-ci emporta les suffrages par l'abondance & l'habileté du plan. Elle est dans le goût du grand *Corneille*. Elle laisse dans l'ame le plaisir de l'admiration, & flatte ce penchant secret qui nous porte à rendre hommage à la vertu généreuse.

Sémiramis & Xerxès, sans avoir eu les mêmes succès, ont, avec plus d'attention

de la part du connoiſſeur, laiſſé voir des beautés dignes de l'Auteur d'*Atrée*, d'*Electre & de Rhadamiſthe*. *Bélus*, dans la premiere, eſt un caractere vraiment tragique. *Arraban*, dans la ſeconde, eſt le modele d'un ſcélérat, fécond en reſſources. Je ne doute pas même que *Xerxès* n'eût aujourd'hui des applaudiſſemens, s'il reparoiſſoit ſur la ſcene.

A l'égard de *CATILINA*, tout le monde eſt convenu que les trois premiers actes étoient des chef-d'œuvres. Le rôle de *Catilina* ſemble avoir été fait par *Salluſte*. C'eſt ſa maniere adaptée au Théâtre.

ENFIN, *M. de Crébillon*, dans un âge très-avancé, nous donna le *TRIUMVIRAT*. Les ſpectateurs jugerent, avec une rigueur qui tenoit de l'ingratitude & de l'indécence, cette piece où l'on doit admirer la premiere ſcene, qui nous offre le tableau des proſcriptions; & la derniere, quand la fille de *Cicéron* découvre la tête de ſon pere. Qu'on ſe rappelle que, long-tems avant cet âge, *Corneille* avoit compoſé *Suréna*, qui, aſſurément, eſt fort au-deſſous du *Triumvirat*.

AVOUONS donc, Monſieur, aujourd'hui que l'éloge ne peut être ſuſpect de flatterie;

avouons que nous avons perdu un Poëte qui faisoit honneur à son art, à sa Nation & à son siecle; un homme d'autant plus grand, qu'il avoit une maniere à lui; qu'il est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, & qui le distingue de tous ceux qui l'ont précédé ou suivi; je veux dire cette *terreur*, peu connue du grand *Corneille*, absolument ignorée de *Racine*, & qui, selon moi, constitue la véritable Tragédie. En un mot, il est peut-être le seul Poëte tragique que la France ait produit, au jugement de tous ceux qui connoissent l'essence de ce genre. Les Grecs & lui ont seuls possédé le grand secret de l'art de *Melpomene.* Sa versification est mâle, majestueuse, rapide & serrée. Je conviendrai, cependant, qu'il est incorrect dans son style, & quelquefois dur, à force d'être nerveux. Mais cette dureté même n'est pas toujours désagréable; je la préférerois, du moins, à cette mollesse de diction, dont quelques Tragédies modernes sont écrites, & que réclame l'Elégie. Je dirai encore que *M. de Crébillon*, s'écartant du beau simple qu'il connoissoit & qu'il rendoit si bien, a trop employé ces déguisemens, ces reconnoissances, qui appartiennent plutôt au Roman

qu'à

qu'à la Tragédie. Eh! qui pouvoit mieux que lui se passer de ces petites ressources, qu'il faut abandonner aux Auteurs du second ordre, qui ne travaillent que pour le moment, & non pour tous les âges ?

La postérité demandera peut-être pourquoi un si grand Poëte, qui a vécu si long-tems, n'a pas laissé plus de compositions théatrales ? On lui répondra que *M. de Crébillon* étoit né paresseux; qu'il n'avoit de passion que pour les plaisirs; que cet éloignement du travail n'est pas incompatible avec le génie; que l'amour effréné de la gloire est souvent le partage de la médiocrité. Les dégoûts pleins d'amertume qu'il a essuyés, ont, sans doute, encore resserré le cercle immense qu'il pouvoit embrasser. Il ne m'appartient pas de dévoiler les manœuvres odieuses, tramées pour détruire sa réputation. Il n'est pas d'absurdités que l'envie n'ait inventées contre lui. On se ressouvient avec mépris de la fable du Chartreux. L'estime de tous les gens sensés, & son propre témoignage, l'ont vengé de ces ineptes calomnies, dignes d'un siecle livré aux passions les plus basses, & déchiré par de viles cabales qui dégradent les gens de Lettres. De plus, il est vraisemblable

que *M. de Crébillon* n'auroit pas négligé son talent, si, de bonne heure, on lui avoit donné l'émulation & les encouragemens qu'on prodigue à tant d'autres qui sont loin de le valoir. Ce n'est que sur la fin de sa carriere, qu'il s'est vu récompensé. Dès que le Roi daigna l'honorer de sa bienveillance, sa verve se ranima; il mit la derniere main à sa Tragédie de *Catilina*, commencée depuis vingt-deux ans, & que probablement il n'auroit jamais achevée. A quatre-vingt-un ans, il donna le *Triumvirat*. Enfin, dans sa quatre-vingt-cinquieme année, il entreprit une nouvelle Tragédie, toute de son invention, sous le titre de *Cléomede*. Il en avoit fait les trois premiers actes, lorsque la mort nous l'a enlevé; tant les regards d'un maître adoré sont puissans pour exciter le zele & le génie!

M. de Crébillon ignoroit l'art de faire valoir ses pièces; on ne le voyoit point aller de maison en maison surprendre les suffrages, ni ameuter au spectacle des essaims d'applaudisseurs gagés. Son ame Romaine dédaignoit de descendre à ces manéges souterrains, la science suprême de quelques-uns de nos Auteurs à la mode. Il ne dut ses succès qu'à lui seul.

Un autre trait qui le décide grand-homme, c'est qu'il n'a jamais encensé l'idole de *Plutus*. Ce n'est pas qu'il n'eût été plusieurs fois à portée de s'enrichir ; mais peut-être n'en apperçut-il pas seulement les occasions, par cette inadvertance qui caractérise le génie. Malheur à l'écrivain qui tend à la fortune ! C'est presque toujours la marque d'un esprit vil & d'une ame rampante. Le vrai Poëte n'entend ni les affaires, ni le commerce, ni l'intérêt de l'argent, &c. *Homere*, *le Tasse*, *Milton*, *Corneille*, *Moliere*, *la Fontaine*, &c. n'ont jamais songé à amasser de grands biens.

Ann. Littér.

PARALLELE.

De Messieurs RACINE, CREBILLON *&* VOLTAIRE; *par* M. D'AÇARQ.

RACINE auroit été tout ce qu'il eût voulu être; *ad omnia natus.* Crébillon n'a voulu être que ce qu'il étoit; *sibi constat.* M. de Voltaire voudroit être seul tous les autres Ecrivains, & semble ignorer ce que c'est que d'être soi-même; *quemvis hominem secum attulit ad nos.* Philosophe, lorsqu'il compose des vers; Poëte, lorsqu'il fait de la Philosophie: Théologien, lorsqu'il crayonne l'histoire; Politique, lorsqu'il disserte sur la religion: imitateur, quelque carriere qu'il fournisse; ennemi de toute servitude, quelque modele qu'il imite: inimitable, dans quelque genre qu'il écrive.

Racine a une allure tendre; Crébillon une allure terrible; M. de Voltaire va en tout sens, & n'a point d'allure certaine.

Racine, toujours enchanteur, est le plus égal des trois Poëtes; Crébillon, toujours

sombre, est le plus tragique; M. de Voltaire, toujours étincelant, est le plus ingénieux.

Racine possede les graces naïves & piquantes de Vénus; Crébillon, les graces mâles & austeres de Minerve; M. de Voltaire, les graces parées & superbes de Junon. Si Pâris avoit eu deux pommes d'or à distribuer entre ces trois auteurs, il eût donné la plus belle à Racine, & l'autre à Crébillon, regrettant de n'en avoir pas une troisieme.

En un mot, le génie fut le partage de Racine; le talent, celui de Crébillon; le bel-esprit, celui de M. de Voltaire. Heureux qui a assez d'ame pour sentir tout ce qu'ils ont de beautés, & assez de discernement pour ne les pas trouver exempts de tout défaut!

Les touches de Racine sont constamment de la plus grande suavité, quelquefois un peu molles; les touches de Crébillon sont d'ordinaire, libres, fermes & vigoureuses, trop souvent seches & dures; les touches de M. de Voltaire sont essentiellement brillantes & spirituelles: on souhaiteroit, de tems en tems, qu'elles ne fussent pas si hardies.

Racine met le principal & l'accessoire dans un parfait accord; Crébillon néglige l'accessoire

pour le principal ; M. de Voltaire subordonne peut-être un peu trop le principal à l'accessoire.

Racine paroît plus moëlleux, plus harmonieux, plus séduisant que les deux autres ; Crébillon, plus véhément, plus concis, plus profond que M. de Voltaire ; M. de Voltaire, de son côté, l'emporte sur Racine & Crébillon, par le caractere philosophique de ses pensées, par l'étonnante fécondité de son pinceau, par l'admirable fraîcheur de son coloris, par le feu pathétique de ses sentimens, & par la délicatesse soutenue qui regne dans son dialogue.

Racine sera toujours l'idole de la Nation & de la plus belle moitié du genre humain, & de tous ceux qui aiment les passions douces ; Crébillon seul pourroit être le premier ministre d'une Nation qui suivroit les seules loix de Melpomene ; M. de Voltaire appartient à toutes les Nations qui savent imaginer ; & l'on ne cessera de le lire, que quand on ne pensera plus.

Racine est un fleuve majestueux, qui fertilise délicieusement les diverses régions qu'il rencontre dans sa route ; Crébillon, un torrent immense, qui entraîne avec impétuosité tous les lieux circonvoisins ; M. de Voltaire, une vaste mer,

dont le calme même eſt l'avant-coureur de la tempête.

Après avoir lu Racine, on ne manque gueres de s'écrier : Que cela eſt beau ! après avoir lu Crébillon : que cela eſt fort ! après avoir lu M. de Voltaire : que cela eſt joli !

Racine, franc, ſimple, ſublime, eſt notre le Sueur ; Crébillon, riche, grand, expreſſif, notre Jouvenet ; M. de Voltaire, facile, léger, preſqu'univerſel, notre Mignard.

REMARQUES

Grammaticales & Littéraires du même M. D'AÇARQ, *ſur quelques Vers des Tragédies de M.* DE CREBILLON.

A qui ce Tyran doit le ſalut de ſa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute ſa famille.
Electre, Acte I, Scene II.

De lui eſt un helléniſme. Nous diſons *notre pere ;* les Grecs diſoient *le pere de nous.* Lorſque nous employons *de lui*, notre prépoſition *de* répond à la prépoſition latine *de* ou *à*. C'eſt de lui que je tiens la nouvelle ; de lui, *ab illo.* Dire la vertu *de vous*, la vertu *de lui*, la vertu *de moi*, ſeroit une énonciation contraire au génie de notre langue, qui veut que dans ces circonſtances on ſe ſerve des adjectifs métaphyſiques *ma*, *ſa*, *votre*, au lieu des pronoms perſonnels *moi*, *lui*, *vous*. *Ma* vertu, *votre* vertu, *ſa* vertu.

Moi, l'eſclave d'Egiſthe ! ah ! fille infortunée !
Qui m'a *fait* ſon eſclave, & de qui ſuis-je née ?
Ibid. Scene, V.

D'après nos plus grands maîtres, nommément d'après M. Duclos, le participe est déclinable, quand le régime simple précede le verbe. A raison de cette déclinabilité, *fait* est une faute; il faudroit *faite*.

Malgré les pleurs amers *dont* j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du Tyran *dont* je me plains aux Dieux.
Ibid.

Ces deux *dont* si rapprochés dénotent de la négligence; & indépendamment de la répétition, le second est un vice. Il falloit dire: *Ce n'est que du Tyran* que *je me plains*, &c.

Que servent les grands noms, dans l'état où je suis,
Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis?
Ibid. Acte II, Scene III.

La préposition *à* étoit aussi essentielle avant *accabler*, qu'avant *couvrir*.

Dites un mot, Seigneur; *Soldats* & *Matelots*
Seront prêts avec vous *de* traverser les flots.
Ibid. Scene IV.

Il est aisé de sentir qu'il manque l'article *à* *soldats & matelots*. D'ailleurs, il falloit mettre *prêts à*, & non pas *prêts de*.

ÉPITAPHE

DE M. DE CRÉBILLON.

Tu gémis, Melpomene, & ton front abattu
Nous peint dans ta tristesse une douleur sublime.
Tu nous dis : Quel mortel aima plus la vertu ?
Quel mortel conçut mieux toute l'horreur du crime !

Attributs de son Tombeau.

Tels sont tes attributs, ô Tombe révérée !
Rhadamisthe sanglant respire la fureur,
Thyeste le remords, *Oreste* la terreur,
Et la vengeance y boit dans la coupe d'*Atrée*.

FIN.

